



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

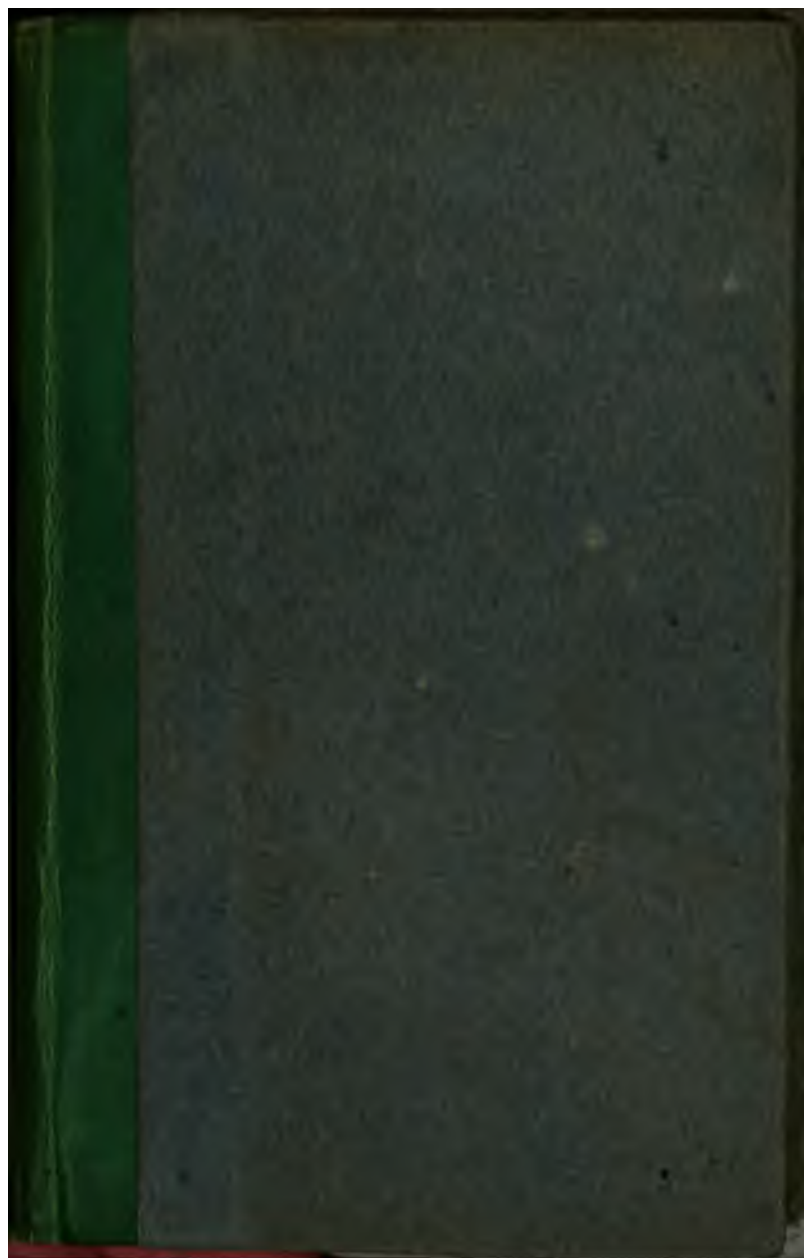
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Guerr

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE AND

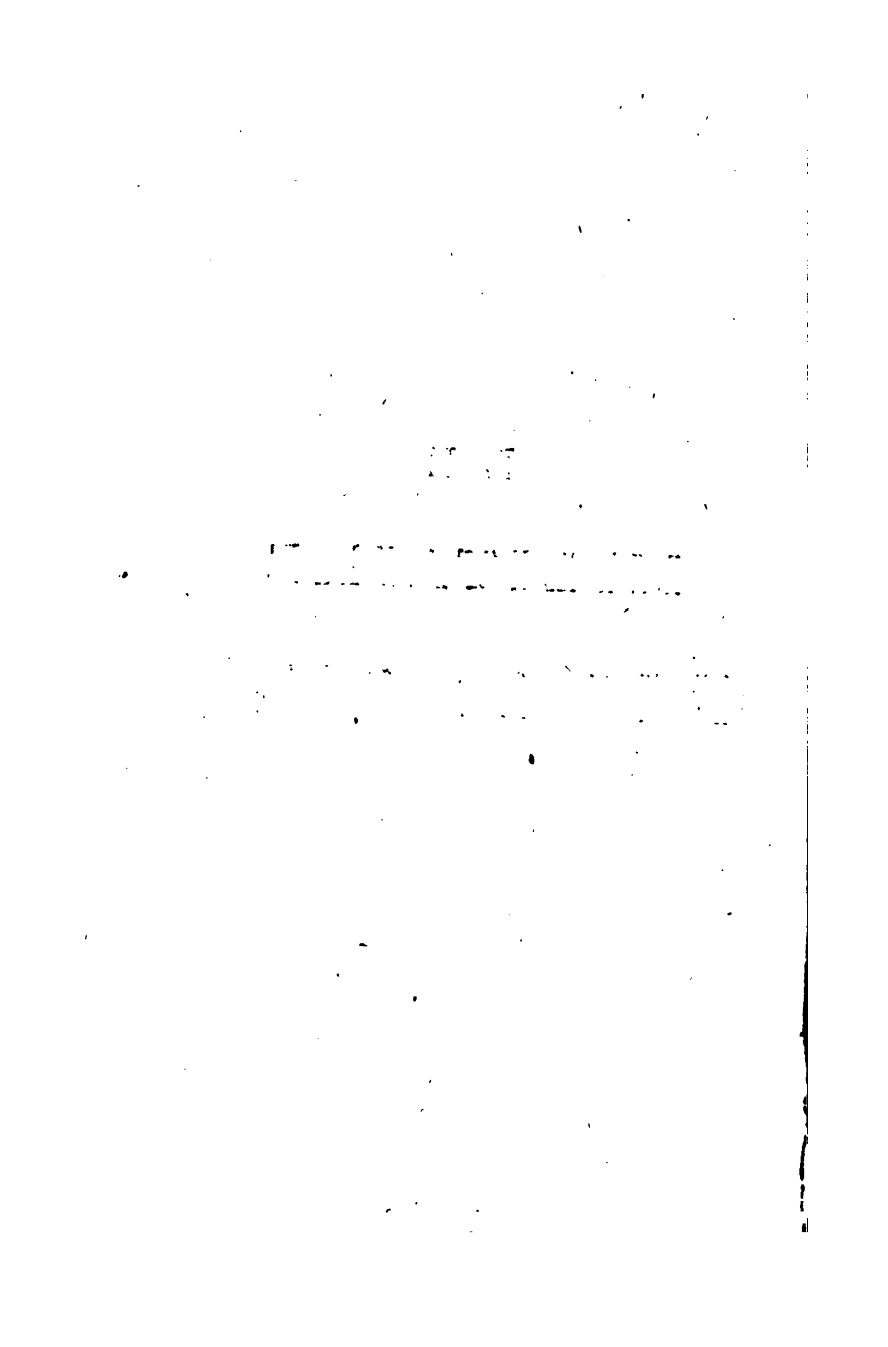
by Robert Challes.

J. Vercruysse, Bibliographie des.
écrits du baron d' Holbach

1768 B2 (not mentioning Challes)

Arch. 12° F. 1768 (1)

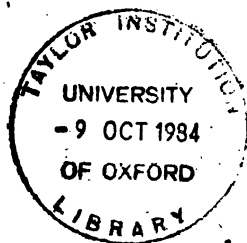
L E
MILITAIRE
FILOSOFE.



L E
MILITAIRE PHILOSOPHE
O U
DIFFICULTÉS
sur la
RELIGION
proposées au
R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.
Par un ancien Officier.

L O N D R E S

M D C C L X V I I I .



AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que l'on donne au public existoit depuis fort longtems en manuscrit dans les Bibliothèques de plusieurs curieux ; il paroît maintenant imprimé pour la première fois d'après une copie prise sur un manuscrit très-correct, provenant de l'inventaire de feu M. le Comte de Vence.

Quant à l'Auteur de ce traité, on ne sait rien de plus sur son compte que ce qu'il en apprend lui-même ; c'est-à-dire il paroît avoir suivi la profession des armes, avoir beaucoup voyagé, enfin avoir profondément médité le sujet dont il parle. On ignore si le Pere Malebranche a ré-

(A)

AVERTISSEMENT.

pondu aux difficultés qui lui sont ici proposées ; il eût été bien à désirer qu'un si grand Philosophe les eût levées , ce qu'il eût fait , sans doute , de la maniere la plus solide & la plus satisfaisante.

Si le public sembloit goûter le travail de cet Auteur on pourroit par la suite lui présenter l'Ouvrage sur la morale qu'il annonce à la fin de celui-ci , dans lequel l'Auteur développe les principes établis dans son vingtieme & dernier Chapitre.

(3)

DIFFICULTÉS sur la RELIGION

Proposées au Pere Malebranche.

INTRODUCTION.

MON REVEREND PERE.

JE n'ai ni la témérité ni l'indiscrétion de vous demander la permission de vous entretenir, ou de vous proposer de vive voix mes difficultés sur la Religion: ce seroit vous faire perdre des momens précieux que vous pouvez employer plus utilement pour vous même & pour les autres, & qu'on accorde toujours difficilement à un inconnu. Mais j'ose au moins espérer que vous voudrez bien jeter les yeux sur cet écrit où j'ai rassemblé avec plus d'ordre & de méthode qu'on n'en peut mettre dans la conversation la plus suivie, toutes mes objections contre le Christianisme; elles font le fruit & le résultat de mes médita-

(A 2)

tions, & peut-être ne sont-elles pas tout-à-fait indignes de votre examen. Il seroit, je crois, superflu de vous prévenir sur la foiblesse & l'incorrection de mon stile, ainsi que sur mon peu d'érudition: le métier que je fais ne m'a pas permis de faire de grands progrès dans les lettres; mais un philosophe tel que le Pere Malebranche, ne méprisera pas la vérité pour être exposée sans éloquence & sans art par un militaire franc & sincere.

A l'égard des livres qu'on a déjà publiés sur cette matière, tels que ceux de Spinoza, de Hobbes &c. je puis vous assurer que je n'en connois aucun. Si dans le cours de cet ouvrage il m'arrive quelquefois de me rencontrer dans quelques-unes de mes idées avec ces auteurs célèbres, ce sera l'effet pur du hazard. Le peu d'études que j'ai faites en ce genre n'a pû que faire naître quelques-unes de mes réflexions, & je n'en employerai aucunes de celles que je puis avoir acquises par la lecture ou par la conversation. Ce n'est pas toutefois que je prétende ne rien dire que de neuf, au contraire, je suis persuadé que la plus grande partie de mon ouvrage a été dite ou pensée par d'autres, mais je n'ai rien appris d'eux. La plupart des difficultés

que vous allez trouver ici se sont présentées, pour ainsi dire, d'elles-mêmes à mon esprit, les autres sont le fruit de mes réflexions sérieuses sur cette matiere importante.

Au reste quoique tout ce que je vais dire me paroisse solide, je souhaite de tout mon cœur d'en voir la réfutation. Je dis plus, si vous pouvez, mon Révérend Pere, mettre seulement les choses en équilibre, & me donner des raisons capables de balancer les miennes, quoiqu'elles ne les détruisent pas tout-à-fait; la force de l'éducation, jointe à la haute opinion que j'ai de vos lumieres, me ramenera sous le joug de la Religion Chrétienne. Mais je ne me payerai pas de bruits populaires, de déclamations, d'autorités, d'allégories, ni d'autres preuves de Catéchistes & de Missionnaires.

Cette déclaration, mon Révérend Pere, est d'autant plus nécessaire, qu'en matiere de Religion, on met tout en usage pour terrasser son adversaire; & puisque vous avez soutenu que *l'on ne pouvoit s'assurer de la réalité des corps que par l'Ecriture Sainte*; puisque vous avez trouvé Jésus-Christ ressuscité glorieusement, dans une fourmi devenue papillon; puisque vous avez apporté comme

une preuve de la vérité des dogmes qu'on nous enseigne, le consentement de tant de personnes à ces choses incroyables, contradictoires & inaccessibles à la raison ; de quoi ne sera point capable votre grand génie pour soutenir une telle cause ?

Les préjugés dont on a été imbu dès l'enfance & l'inhabitude de réfléchir sur certains objets, font qu'on se contente d'une infinité de preuves qui ne soutiendroient pas un examen froid & impartial ; ce qui a quelque fausse apparence de solidité, sur-tout en matière de Religion, est une conviction pour la plupart des hommes : on trouve vraisemblable ce qui paroît ridicule à toute personne dégagée de prévention. Vous êtes, mon R. P. un exemple frappant de ce que j'avance ; & cette foiblesse ou cette espèce d'avuglement volontaire sur les absurdités de votre Religion, vous est commune avec tant de grands hommes, bons raisonneurs sur toute autre matière, que votre réputation ne court aucun risque pour cela.

Je sçais que la plupart des Théologiens ont coutume d'attribuer à l'esprit de libertinage & à la corruption du cœur les efforts des incrédules pour ruiner la

Christianisme : mais c'est un misérable lieu commun dont vous ne ferez sûrement point usage. Vous avez trop de pénétration pour ne pas sentir la foiblesse de pareilles armes ; car , outre que chaque Religion peut faire le même reproche à l'autre , que les Juifs peuvent dire aux Chrétiens qu'ils ont refusé d'embrasser le judaïsme , pour éviter la circoncision , pour manger de toutes sortes de viandes &c. , pour que ces argumens eussent quelque solidité , il faudroit que les sectateurs d'une Religion factice fussent meilleurs & plus honnêtes gens que les sauvages & que les Philosophes. Eh ! quelle différence , bon Dieu !

J'appelle *Religions factices* toutes celles qui sont inventées par des hommes , qui sont établies sur des faits , qui reconnoissent d'autres principes que ceux de la nature & de la raison , & d'autres loix que celles de la conscience. Ce ne sont point les scélérats , les tyrans , les exacteurs , les traîtres , les assassins , les empoisonneurs qui se révoltent contre les Religions , ils en ont les mêmes sentimens que la plupart des hommes ; ils sont même assez communément dévots jusqu'à la superstition. Ce sont les gens de bien qui aiment la vertu & l'hon-

neur, qui écoutent leur conscience & leur raison, qui se voyent avec horreur engagés dans des opinions ridicules & funestes.

Je finis, en vous avertissant qu'en me disant sans érudition, j'entends que je n'ai point fait mon unique profession de l'étude comme les savans, les critiques & les gens de lettres, qui se sont occupés de recherches pendant toute leur vie; car d'ailleurs j'avoue que je ne suis point tout-à-fait dénué de connoissances. J'ai lû l'Ecriture avec réflexion; j'ai quelque teinture de l'histoire, je suis un peu Physicien, j'ai quelques connoissances des Mathématiques, en sorte que j'entendrai tout ce qui sera solide, quelque'abstrait qu'il puisse être.

Il faut encore que je vous supplie de n'être pas choqué des termes forts qui pourront peut-être m'échapper en parlant de votre Religion. Je joue un personnage libre, indifférent, dégagé de tous les égards politiques; en un mot je joue le rôle d'un sauvage, qui n'a l'esprit imbu d'aucun préjugé superstitieux. Je me regarde, mon Révérend Pere, comme élevé avec vous dans un désert, sous les yeux d'une Mere muette, sans autre guide que la raison, & sans autre

(9)

instructions que nos réflexions & méditations.

Après cela, mon Révérend Pere, le scandale n'est point à craindre. Le Pere Malebranche n'est point un esprit foible; cet écrit ne vous passera point, à moins que vous ne le jugiez digne d'une réponse publique & solennelle; auquel cas il en faudroit donner une copie fidelle avec la réfutation de chaque article; ce que je vous conjure de faire.

Je suis &c.

(A 5)

C H A P I T R E I.

*Contenant l'exposition des raisons
qui ont servi à me deffiller
les yeux.*

LA premiere chose qui m'ait choqué dans notre religion, c'est la puissance du Pape. Dès ma plus tendre enfance je n'entendois pas lire une Gazette que lorsqu'on en étoit à ces démêlés si ordinaires entre la Cour de Rome & les Etats Catholiques, je n'entraisse dans une indignation qui auroit mis en poudre & le Pape, & ses clefs & sa Thiare, si j'en avois eu le pouvoir; je ne pouvois comprendre la foiblesse des Souverains, de se faire volontairement les esclaves d'un Prêtre, que le dernier des hommes peut mépriser impunément. Il en étoit de même lorsque j'entendois parler de dispenses de mariages, d'excommunications, de détrônemens, d'interdits de Royaumes, &c. mais quand j'ai vû de près le faste, l'orgueil, la débauche, la vanité, l'avarice, les intrigues & la politique de cette Cour, autrefois si formidable aux Rois mêmes, & aujourd'hui si justement méprisée; quand j'ai vû ces annates pour la collation

des bénéfices, ce tarif d'absolutions, (a) ce dogme tant pratiqué d'enfreindre des sermens & de ne tenir aucun compte de sa parole; quand j'ai vû, dis-je, que cette *Sainteté* si révérencée étoit souvent le titre d'un vieux Prêtre, dont l'esprit & le corps sont également affoiblis, donnant ou refusant tout, au gré de l'avarice de sa Concubine ou de son neveu, l'étonnement a fait place à la colere.

L'Inquisition & toutes les violences qu'elle exerce pour soumettre les esprits, sous prétexte de religion & pour priver le genre humain de toute liberté, m'a donné ensuite les idées les plus défavantageuses des Prêtres ou du Sacerdoce en général. Mais j'ai été saisi d'horreur & j'ai senti mon ame se briser, quand j'ai vû les Inquisiteurs pousser la cruauté jusqu'à se faire une fête des exécutions les plus tragiques, & faire brûler vifs en cérémonie des malheureux & des innocens qui ne pensoient pas comme eux sur des Articles de pure spéculation. Cependant ces Prêtres sanguinaires traitent de tyrans abominables ceux dont les actes de sévérité

(a) C'est ce qu'on appelle *taxa de la Chancellerie Romaine*, on y trouve par leurs noms tous les crimes les plus abominables avec le taux qu'ils doivent payer les criminels pour en être absous.)

té étoient certainement plus légitimes. En effet on qualifie aujourd'hui du nom odieux de *persécuteurs*, plusieurs Empereurs Romains qui se sont opposés à l'établissement du Christianisme, & qui ont quelque fois sévi contre les auteurs de cette pernicieuse superstition. Ils étoient, sans doute, plus excusables que la plupart des Rois Chrétiens : on venoit leur apporter une nouveauté qui mettoit le trouble & la discorde dans leurs Etats, qui rompoit l'unité du Corps politique, qui semoit dans les esprits des Doctrines destructives de toute Société civile : au lieu que l'intolérance des Prêtres & des Souverains Chrétiens, qui sont les Ministres de leurs fureurs, est aussi contraire à la saine Politique & à leur propre intérêt qu'à la raison & à l'humanité.

On voit par l'Histoire que dès que les Chrétiens ont été les maîtres, ils ont renoncé aux principes d'humanité & de tolérance qu'ils ne cessoient de prêcher aux Empereurs payens; par des progrès lents, mais successifs, ils ont forcé les Romains à quitter cette religion, sous laquelle ils avoient conquis & conservé l'Empire de l'univers. Cette religion, direz-vous, étoit fausse, nous examinerons la vôtre. Quant aux Payens d'à-présent quel tort

ont-ils de chasser de leurs pays des Prêtres ambitieux, cruels, intolérans, qui viennent renverser des loix & des coutumes, sous lesquelles ils vivent en paix, pour leur en apporter d'autres qui semeront la haine & la discorde, & les rendront esclaves d'un millier d'imposteurs avides.

Je voudrois bien qu'on instruisit l'Empereur de la Chine de ce qu'il fait en souffrant nos Missionnaires: je voudrois qu'on lui apprît ce qui est arrivé aux Empereurs Grecs & Allemands; comment on a traité un Roi d'Angleterre, & un Comte de Toulouze; & quel a été le sort des Rois de l'Amérique; je desirerois qu'on lui fît connoître que rien ne le met à l'abri d'un pareil traitement, sur lequel il peut infailliblement compter, dès que la plus grande partie de ses sujets sera infectée du Papisme, qui soutient que *tout appartient aux justes*, & que les seuls Papistes *sont justes*; que par conséquent tout leur appartient de plein droit, & qu'ils peuvent s'emparer de tout ce que les autres possèdent, comme leurs docteurs l'ont écrit & décidé: je voudrois qu'on l'instruisit qu'il s'élèvera vingt mille Républiques indépendantes dans ses États, composées d'hommes dont les biens & les personnes seront hors de

sa juridiction, pour lesquels il sera obligé d'avoir plus d'égards & de ménagemens qu'ils n'en auront pour lui ; qui soutiendront hautement qu'ils peuvent le priver de la vie & de l'Empire, s'il n'est pas de leur opinion sur toutes les absurdités qu'ils auront envie de consacrer dans la tête des hommes ; que ces hommes étranges se diront exempts de toutes les charges publiques, posséderont les plus beaux biens de son Royaume, & lèveront sur le peuple le plus d'impôts qu'il leur sera possible, en le laissant seul chargé de toutes les dépenses de l'Etat, & lui faisant supporter les risques & les fatigues de la guerre ; tandis que ces saints personnages passeront leur vie à étendre leur pouvoir & leurs privilèges ; à cabaler dans les cours, ou à séduire les femmes & les filles des malheureux qui courront s'exposer pour leur défense. Je voudrois, dis-je, qu'on lui fit sentir qu'il faudra qu'il sorte tous les ans des millions de son Empire, pour aller à Rome acheter des Bulles d'Evêques & d'Abbés, des dispenses de mariage, des absolutions, des indulgences, &c. enfin que si le Pape, par un esprit de vengeance ou autrement, le déclare ennemi de Dieu, par conséquent déchu de

la couronne, & ses sujets déliés du serment de fidélité qu'ils lui doivent, il sera réduit aux mêmes extrémités que Louis le Débonnaire, que l'Empereur Henri IV. &c. &c. &c. il faudroit aussi avertir ses sujets que ces Prêtres inquiets & turbulens, qui répètent sans cesse qu'aucun intérêt ne les guide, ne les auront pas plutôt gagnés, & abreuvés de leurs fables Religieuses, qu'ils demanderont la dixieme partie de leurs revenus, de leurs travaux & de leur industrie; ne les marieront que pour de l'argent, & les contraindront à se faire enterrer à grands fraix; qu'ils leur interdiront les choses les plus essentielles & les plus naturelles, afin de leur vendre des dispenses; en un mot qu'ils leur enlèveront leurs femmes & leurs filles, qu'ils les voleront, les massacreront, sans qu'ils en puissent espérer aucune justice. Mais ces Missionnaires, ces Apôtres de l'erreur & de la superstition ont tant de bonne foi, qu'ils se garderont bien de prêcher ces vérités. Ils affectent l'humilité, le désintéressement & la soumission en attendant le moment de se montrer tels qu'ils sont, c'est-à-dire, les plus cruels, les plus

fourbes, les plus avares & les plus ambitieux des hommes.

Le faste des Ecclésiastiques en général (qui prouve manifestement que ces mystères si révéérés ne sont que des filets tendus pour pêcher des richesses & des grandeurs) me révolta extrêmement. Ils ont l'impudence, me disois-je, de prêcher la pauvreté, & ils regorgent de biens; l'humilité, & ils foulent aux pieds tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes pour assouvir leur ambition; le désintéressement, & leur cupidité est sans bornes; leur sobriété, & leur frugalité paroît au milieu des tables les plus délicates & les plus somptueuses; leur simplicité fait qu'ils habitent des Palais superbes &c. il ne faut pas une grande sagacité pour voir que des Prêtres de ce caractère sont des fourbes, qui ne croient rien de ce qu'ils enseignent, & qui insultent dans leur ame à la crédulité de ceux qui leur sont soumis.

Je portai après cela mon attention sur toutes ces cérémonies si nombreuses, la plupart empruntées du Paganisme; sur le soin qu'on a de préoccuper l'esprit des enfans, avant qu'ils soient en état de

de juger de ce qu'on leur propose de croire; sur ces légendes remplies de miracles ridicules, de suppositions absurdes, de faussetés grossières, & pourtant approuvées, publiées, prêchées, imprimées & représentées dans les temples; sur la vénération rendue aux reliques que je vis n'être que des os pourris &c.

Je demande, par exemple, où est la certitude que ces squelettes qu'on tire des *catacombes*, de ces magasins inépuisables de Rome, soient des corps de martyrs? La vraisemblance, s'il y en a, est-elle proportionnée au risque évident d'idolâtrer si l'on se trompe? Quelle nécessité de courir ce risque sur des canonisations qui n'ont d'autre appui qu'une foi humaine, & qui nous exposent à rendre un culte Religieux à des payens ou à des malfaiteurs? Car enfin quand il y auroit quelque fond à faire sur la déposition de gens prévenus, ignorans, intéressés &c. fait-on l'intention de ces prétendus Saints? Les témoins ne peuvent déposer que du fait matériel; fait-on seulement s'ils ont été baptisés, leur Curé étoit peut-être comme M^e. Louïs Goffredy qui baptisoit au nom du Diable. N'étoient-ils pas Juifs ou Mahométans comme j'en ai connu en Espa-

gnes ; enfin St. Paul dit lui-même qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, qu'il ne se sent coupable de rien, & cependant qu'il n'est pas justifié. Le Pape connoît-il les mérites & les dispositions de Jean de (a). Capistran, tandis que Saint Paul ne favoit pas les siens propres ?

Avouez-le, mon R. P., ces Canonisations ne sont autre chose qu'un moyen de se donner un grand relief, & de payer en fumée des services très-réels, aux dépens du véritable culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Que peut-on inventer de plus beau & de moins couteux, que de faire élever des temples & des autels à de prétendus Saints, de leur attribuer la pluie ou le beau tems, les tempêtes & les vents favorables, la protection des villes & des Royaumes entiers ? St. Louis a ruiné la France & fait périr un million d'hommes ; il est tombé lui-même dans l'esclavage, & enfin il est mort de la peste : s'il eût réussi il en revenoit au Pape deux ou trois millions par an, avec un accroissement immense de pouvoir & de grandeur. Comment payer tout cela ? Un trait de plume suffit, on l'inscrit au Ca-

(a) Récolet canonisé.

talogue des Saints, & on lui fait une légende. On en fera apparemment de même au Roi Jacques (a), qui a faussé ses sermens & ses promesses, renversé les loix fondamentales de son Royaume, & ruiné sa famille à jamais.

La table de l'Evêque qui me tonsura dans ma jeunesse me choqua encore beaucoup quand je la comparai avec celle de mon Père; je compris sans peine que les jeûnes ne coûtent gueres à ordonner quand on les observe ainsi, non plus que les fêtes, quand on a pour métier de ne rien faire.

La vue d'une certaine *Notre-Dame*, où ma mère me mena en allant s'acquitter d'un vœu, m'a révolté contre le culte des images dès mon enfance. Je comptois pendant le chemin que je verrois la vierge en l'air, comme on la représente dans les tableaux; mais quand je ne vis qu'une chétive figure de pierre noire, à laquelle on faisoit toucher

(a) C'est Jacques second, Roi d'Angleterre: il avoit promis aux Anglois en montant sur le trône de leur laisser le libre exercice de leur religion; ayant voulu manquer à sa parole, ils l'ont avec raison chassé; il est mort à St. Germain en Laye en odeur de sainteté. On assure qu'il étoit Jésuite de Robe-courte.

des chapelets au bout d'un bâton, je tombai de mon haut, rien ne m'a jamais paru si ridicule; je n'avois pas sept ans, cependant toutes les grandes idées que l'on m'avoit imprimées de la bonne *Notre-Dame des Ardiillers*, s'évanouirent en un instant comme un songe, je ne regardai une pierre que comme une pierre; & je vis fort bien que cette pierre si vantée & si célèbre, si remplie de vertus, avoit besoin d'un piquet pour la soutenir & d'une grille de fer pour la sûreté. Pourquoi, disois-je en moi-même, faire tant de chemin, se fatiguer & dépenser considérablement? n'avons-nous pas mille semblables marmouzets chez nous? Enfin ce bureau au milieu de l'Eglise pour recevoir l'argent des pauvres imbécilles, me donna fort mauvaise opinion des ministres de l'idole.

Vers l'âge de douze ans, je commençai à m'appercevoir des mauvais raisonnemens de nos Prédicateurs, qui ne me persuadoient que de l'envie de se faire de la réputation; un certain Catéchisme, qui pour appuyer l'opinion que l'hostie brisée contient sous chaque parcelle le corps entier de Jésus-Christ, disoit qu'on se voit tout entier dans chaque pièce d'un miroir cassé; enfin mille au-

tres pareilles ridiculités, me remplirent l'esprit de doutes & de soupçons.

Mais quand en Philosophie on oppose aux raisons que je combattois, les *formes substantielles*, & les *accidens absolus*, les Conciles, les décisions des Papes & le mystere de l'Eucharistie, je commençai tout de bon à douter, & à former le dessein d'examiner la Religion, & les preuves sur lesquelles on établit sa Divinité.

La persécution des Huguenots (a), à laquelle j'eus le malheur de prêter mon ministère, vû que j'étois alors dans le service, me confirma dans ce dessein. Ah! mon R. P. quelles cruautés & quel héroïsme n'ai-je point vû! je me rappelle avec horreur que nous tirâmes un malheureux vieillard, accablé de gouttes, de son lit où il ne pouvoit même souffrir le poids de ses draps; & que nous le fîmes danser au milieu d'une place, sans que ses cris plaintifs & douloureux, & les larmes de ses deux filles, qui se traînoient à nos pieds, pussent fléchir notre barbarie! quel cruel souvenir? La plume me tombe des mains & mes yeux ne la peu-

(a) Les conversions par les Dragons ou Dragonades. J'étois alors Lieutenant.

vent plus guider. C'étoient cependant l'Evêque & les Curés qui nous pressoient de nous porter à ces coupables excès : ils prêchoient hautement que Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour attirer à lui les infideles ; ils rioient lorsqu'on leur racontoit de pareilles horreurs.

Tout cela m'engagea à relire le Nouveau Testament, quelques ouvrages des Peres, des Théologiens & des Philosophes Chrétiens ; ces lectures n'ont servi qu'à redoubler mes incertitudes ; je vis que les efforts de tant de grands génies se réduisoient à des assertions téméraires, à de vaines déclamations, à des raisonnemens plus subtils que solides, à des principes faux donnés hardiment pour incontestables ; en un mot à une chaîne de sophismes incapables de former aucune preuve, & qui ne peuvent qu'éblouir des enfans ou des femmelettes ; je conclus donc qu'il n'y avoit rien de solide ni de bon à dire en faveur du Christianisme. En effet je ne suis jamais si convaincu de la fausseté de cette Religion que lorsque je lis les livres faits pour l'expliquer ou pour la défendre.

Je ne sçai si je me trompe, mais je crois toujours remarquer une superche-

rie dans ces sortes de livres : tous les Auteurs commencent par l'existence de Dieu, dont peu de gens doutent ; ainsi ce ne peut être que pour couvrir du nom d'Athée, des gens qui sont plus persuadés qu'eux qu'il y a un Dieu, qui en ont des idées plus justes, qui l'adorent bien mieux, puisque c'est du fond de leur cœur & sans aucun intérêt présent, au-lieu que tous ces Apôtres des Religions factices se font une espèce de Ferme de son nom, & tiennent à la Religion par de gros revenus, par de grands honneurs, ou par l'espérance d'en obtenir un jour.

Mais ce qui n'est pas moins révoltant pour la raison, ce sont les mauvais traitemens & les persécutions de toute espèce qu'à l'instigation des Prêtres les Souverains font éprouver à tous ceux qui ont le courage de chercher & d'annoncer la vérité aux hommes, & le soin que l'on a de supprimer leurs livres, d'en punir les Auteurs pour leur imposer silence, soin que l'on pousse jusqu'à exercer les dernières cruautés même contre des personnes qu'un génie extraordinaire porte à faire des découvertes, qui n'ont souvent aucuns rapports

directs (a) avec une Religion si terrible, pendant qu'on récompense magnifiquement des fanatiques, des hypocrites ou des fourbes pour des faussetés manifestes & des absurdités palpables qui empoisonnent le genre humain.

La vérité n'a pas besoin d'une politique si basse, c'est le mensonge qui s'introduit par la ruse, qui s'accrédite par l'impudence & la mauvaise foi, & qui se soutient par la cruauté. De là naissent les défenses publiques d'enseigner la vérité, & cette tyrannie qu'on exerce dans les collèges & les universités, où l'on oblige les professeurs de jurer qu'ils n'enseigneront qu'une doctrine, qu'ils connoissent être fausse & ridicule.

Que dirai-je de l'effronterie d'alléguer indistinctement tout ce qui peut servir à étayer l'édifice, quelque peu de fondement qu'il y ait dans les argumens qu'on emploie; de rejeter les plus solides principes, d'éluder les plus clairs passages du livre qu'on fait passer pour

(a) La Philosophie de Descartes fut condamnée, parce qu'il soutenoit que la matiere ne pouvoit être sans étendue, ce qui détruit la *Transsubstantiation*, & pour d'autres principes pareils.

la loi de Dieu, ainsi que les meilleurs raisonnemens quand ils ne sont pas favorables à la cause qu'on défend, de prendre à la lettre tout ce qui convient où est avantageux, & d'expliquer figurément tout ce qui incommode; que peut-on imaginer de plus positif que ces mots? *Vous-avez reçu gratis, donnez gratis, ne portez point d'or ni d'argent, n'ayez point de bourse.* Y a-t-il rien de plus clair en soi, relativement à ce qui précède & ce qui suit & au but de celui qui parle? rien n'est plus raisonnable & plus juste; cependant ne s'en mocque-t-on pas? On ne vend rien, on donne tout pour de l'argent, l'on ne fait rien sans argent dans l'Eglise.

Une foule d'autres choses s'est ensuite présentée à mon esprit sous un jour non moins défavorable.

1^o. Ces Prêtres sans mérite ni science, aussi vicieux après leur ordination qu'auparavant, quoiqu'on prétende que cette ordination leur donne un caractère réel & divin. Où est donc la vertu de ce caractère, de cet être ajouté à l'ame? Je n'en ai jamais vû d'effets sensibles, si ce n'est une avarice sordide, une avidité sans bornes, un orgueil insoutenable, ou un air hypocrite avec

une insolente présomption.

2°. L'invocation des saints en usage dans l'Eglise Romaine qui en fait des intercesseurs auprès de Dieu; comme si ce grand être se laissoit gagner par des prières & des sollicitations, de même que ceux qui se disent ses Lieutenans, par celles de leurs favoris ou de leurs maîtresses. C'est qu'on ne veut point d'un Dieu qui voit tout, qui est présent par-tout; on ne veut pas d'un Dieu qui n'agit que par les seules règles de sa sagesse & de sa justice; un tel Dieu est adorable, mais il est inutile à l'ambition & à la cupidité; il en faut un qui ait besoin de solliciteurs; de là ces vœux, ces especes de marchés, & ces propositions si folles ou si insolentes que l'on fait à Dieu, & qu'on n'oseroit faire aux domestiques d'un grand qui se piqueroit d'un peu d'honneur: si tu me délivres de prison, je te donnerai mon pesant d'or, si tu me fais gagner la bataille, je massacrerai la première personne qui se présentera devant moi, fût-ce ma fille propre. Je ferai bâtir un édifice somptueux où je tiendrai tes Prêtres à l'engrais.. Enfin il faut un Dieu qu'on fasse quand il plaît, afin d'obliger le peuple d'assister à cette bel-

le production pour en payer l'ouvrier.

3°. La fourberie de faire regarder comme des châtimens ou des récompenses les événemens les plus communs, quand cela peut autoriser l'erreur, & favoriser la superstition comme fit Saint Bernard au retour de la croisade où il avoit promis la victoire aux croisés, qui furent battus & détruits, au moins pour la plus grande partie.

4°. L'impudence des Apologistes Chrétiens qui osent ériger en miracles tout le bien qui arrive à des scélérats quand ils ont été favorables aux gens d'Eglise, & tous les malheurs qu'éprouvent les personnes du plus grand mérite, quand elles se sont opposé aux actions mauvaises & aux usurpations des insolens Ministres de la Religion.

5°. Ces Conciles dont les décisions sont annoncées comme autant d'oracles du Saint-Esprit & qui n'ont d'autre avantage sur ceux qui ont décidé le contraire, que d'être les derniers, & d'avoir obtenu un arrêt de révision par des intrigues de Cour, par des flatteries basses & souvent criminelles, ou par quelque autre voye également malhonnête & injuste.

6°. Ces Sacremens dont on nous pré-

che tant la nécessité, & qui n'ont ni ne peuvent avoir aucune efficacité.

7°. L'attention des Ecclésiastiques à faire observer leurs ridicules ordonnances, pendant qu'ils se moquent de celles de Dieu & de la raison: un pauvre malheureux qui a mangé de la viande en carême ou épousé une de ses parentes sans dispense, s'expose à leur animadversion, qui même dans le dernier cas a des effets civils, souvent très-funestes pour lui; mais ce même homme peut en toute sûreté négliger sa famille, maltraiter sa femme, laisser périr un enfant de la nourriture & de l'éducation duquel il est chargé, sans que l'Eglise lui dise un mot.

Enfin dans un âge plus mûr, la lecture de plusieurs ouvrages remplis de recherches historiques & de remarques critiques aussi curieuses qu'instructives, m'a fait découvrir que dans les premiers siècles de l'Eglise on a supprimé & supposé un très-grand nombre de livres; que ceux qui nous sont parvenus & qui ont échappé à la superstition intéressée des Prêtres & des Moines, ont été interpolés & altérés en une infinité d'endroits; en un mot qu'on n'a pas plus épargné les fraudes pieuses de toute es-

pece, que les allégories & les explications détournées.

Ce fut alors que j'examinai le Christianisme, non en Historien ni en Critique, mais en Philosophe & en homme qui voulant sérieusement trouver la vérité, la cherche de bonne foi dans sa source & dans les principes d'une saine logique, & non dans ces faits incertains & embrouillés, où la superstition & l'imposture sont peintes des mêmes traits & des mêmes couleurs que la vérité; non dans ces prétendus livres sacrés où l'on trouve également le pour & le contre, le oui & le non, & qu'un homme de sens ne peut regarder que comme un recueil de fables absurdes & souvent atroces; mais dans la droite raison qui parle toujours clairement & uniformément, même aux hommes les plus simples.

Les voyages que j'eus dans la suite occasion de faire dans différentes parties du globe ne contribuerent pas peu à me défiller les yeux: je vis de grands peuples plus sagement gouvernés que nous & peut-être mieux réglés dans leurs mœurs, également persuadés de mille extravagances dont nous nous moquons, & porter de nos dogmes & de nos cérémonies le même jugement que nous portons des



leurs. Après y avoir réfléchi, je trou-
vai qu'ils étoient aussi bien fondés à nous
traiter d'absurdes à cet égard, que nous
le sommes à leur faire le même reproche.
En effet est-il plus extravagant d'attendre
respectueusement toutes sortes de biens
d'une figure à dix visages avec cent bras,
que d'une gauffre enchaînée dans un vase
précieux & rayonnant de pierreries? De
se tenir dans une rivière pour retirer le
Soleil de son Éclipse, que de jeter quel-
ques gouttes d'eau en l'air pour empêcher
le tonnerre &c?

Il n'y a point d'impertinences dans le
Paganisme le plus outré dont on ne trou-
ve une fidelle copie dans notre religion;
le parallèle n'est pas difficile à faire: don-
nez, mon R. P. une liste des extrava-
gances payennes, & je me charge de pro-
duire la contre-partie. Nous avons mê-
me des choses incomparablement plus
échoquantes, & plus dangereuses, telles
que le *Purgatoire*, la *Transsubstantiation*,
la *Prédestination*, la *Confession*, & tant
d'autres absurdités qu'il seroit trop long
de rapporter.

Un moyen très-facile d'étouffer bien
des disputes seroit de les réduire en faits,
je veux dire de laisser là les raisonnemens
où les deux partis s'égarent & s'opiniâ-

trent réciproquement, pour les mettre en état de disputer réellement, ou par suppositions, on découvreroit par là leurs véritables sentimens.

Par exemple, je soutiens que Jupiter vaut encore mieux que le Dieu des Chrétiens; vous n'en conviendrez pas, sans doute, & nous discuterons sans fin. Mais je vous demanderai, mon R. P., dans lequel de ces deux Royaumes vous aimeriez mieux habiter; dans l'un, le Roi est un yvrogne, un volage, un débauché, qui corrompt autant de femmes & de filles qu'il peut; dans l'autre, le Monarque est chaste & sobre, mais il fait brûler vif presque tous ses sujets par pur caprice, sans égard à leur mérite, à leurs vices ou à leurs vertus, comme un potier fait un vase honorable d'une partie de sa terre, & de l'autre en fait un vase à déshonneur; si vous ne voyez pas la conséquence, vous vous jetterez, sans doute, dans les Etats du premier Souverain, & voilà la question décidée; car ce premier est Jupiter, & le dernier est le Dieu des Chrétiens; avouez donc que le Paganisme étoit plus supportable que le Christianisme, qui n'en peut avoir triomphé que par surprise en exagérant ce que celui-là avoit de

mauvais & en cachant ses propres horreurs.

Ce n'est de tous côtés qu'un amas de contrariétés & de suppositions qui se détruisent les unes les autres. On nous ordonne d'aimer Dieu, & en même tems on nous le peint comme le tyran le plus odieux qu'il soit possible de concevoir; on nous dit que le genre humain est une race d'êtres destinés à des supplices horribles & éternels, dont Dieu n'exemptera qu'un très-petit nombre d'élus, par sa volonté absolue. Comment puis-je aimer un maître si capricieusement cruel, & dont j'ai mille fois plus à craindre qu'à espérer? en effet le nombre des élus est-il comparable à celui des réprouvés? Sans compter qu'il n'y a nulle proportion ni pour la durée ni pour l'intensité, entre les biens qu'on nous promet, & les maux dont on nous menace: une éternité bien heureuse ne peut-être mise en parallèle avec une éternité malheureuse; il y a plus de maux réellement tels dans dix degrés de peines, qu'il n'y a de biens réellement tels dans cent degrés de plaisirs. Vous même vous aimeriez sans doute mieux être anéanti, que de tirer au sort pour le Paradis ou pour l'Enfer, s'il n'y
avoit

avoit qu'un bon billet contre cent mille mauvais.

On nous dit que le baptême nous régénère & nous donne part au Royaume de Dieu, qui devient par là notre Pere ; comment accorder cela avec la Prédestination ? Le baptême est inutile aux prédestinés & aux réprouvés, puisque les uns doivent absolument posséder ce Royaume & que les autres en seront absolument exclus.

On veut que Jésus-Christ, Dieu & homme, ne soit qu'une seule & unique personne ; à l'instant même qu'on prêche cette Doctrine absurde, on le divise si l'on en a besoin ; ce prétendu Dieu avoue son ignorance sur plusieurs points, dans quelques endroits du Nouveau Testament ; on répond à cela qu'alors *il parle comme homme* ; l'homme & Dieu ne sont donc pas la même personne ; le mot de *personne* exprime l'indivisibilité. Pierre est une personne, parce que Pierre ne peut être partagé en deux. Pierre & Jean sont deux personnes parce qu'on peut les séparer mentalement, & que réellement ils le sont. Pierre peut être ignorant & Jean savant, mais Pierre ne peut pas être ignorant & savant sur le même Article. Quand Jésus-Christ a dit qu'il ignoroit

le jour du jugement qu'il annonçoit, **N**y avoit deux personnes, ou bien il mentoit; une même personne ne peut dire *oui* & *non*, sur le même sujet sous prétexte de différens caractères; l'interrogation qu'on lui fait, est faite à la personne entière; un Hermaphrodite parfait interrogé s'il peut rendre une femme féconde, feroit un mensonge en disant que non, & qu'il n'y a qu'un mâle qui le puisse; ou qu'il ne le peut comme femelle: car on l'interroge comme mâle & femelle à la fois, puisque le mâle & la femelle ne sont qu'une même personne; Jésus-Christ homme & Dieu ne faisoit aussi qu'une même personne: dans toute union morale il en est de même.

J'ai connu un capitaine de vaisseaux qui étoit en même tems Secrétaire du Roi; si quelqu'un lui eût demandé s'il avoit jamais fait des voyages sur mer, auroit-il pu répondre que non, moyennant cette belle restriction Jésuitique qu'il n'y avoit jamais été comme Secrétaire du Roi?

On demande une foi aveugle, & l'on prêche qu'il faut se garder des faux Prophètes, qu'on doit prendre garde de n'être point séduit, &c. Saint Paul dit qu'il y aura des séducteurs; qu'il faut tout

Sonder, tout examiner, *amici autem probate quod bonum est tenete.* A quoi donc s'en tenir, & où jeter l'ancre dans des sables si mouvans? Autant vaut-il prendre trois dez pour le Papisme, le Calvinisme & le Luthéranisme, &c. Si j'examine, si je sonde, c'est mon propre jugement que je suis; me voilà donc juge & dès lors plus de foi, à moins que chacun ne dise impudemment, *croyez-moi aveuglement sans défiance & sans examen.*

On nous dit encore qu'on doit aimer son prochain comme soi-même; & d'un autre côté on nous répète sans cesse comme la chose la plus belle & la plus essentielle, qu'il faut se haïr soi-même. Il faut donc haïr son prochain? Enfin on ne finiroit jamais si d'on vouloit parcourir le reste de ces absurdités.

Tout cela mérite, sans doute, un examen sévère & impartial: le joug que nous portons est assez pesant pour chercher à nous y soustraire si nous pouvons; c'est le comble de la misère & de la folie d'être la dupe & la victime d'une foule de fanatiques & d'imposteurs de la tyrannie desquels on peut se tirer.

Je comprends que vous m'allez dire qu'il faut toujours prendre le parti le plus sûr, & que je risque de beaucoup perdre

pour gagner peu, puisque quand même je serois la dupe des Ecclésiastiques, il ne s'agit que de quelques années de souffrances, au-lieu que s'ils ont raison je m'expose à des peines éternelles. Rien n'est plus spécieux, sans doute, & plus capable de faire impression sur un ignorant que cet argument; malheureusement il ne prouve rien. En effet il est aisé de sentir que ce raisonnement a la même force dans la bouche du Muphti que du Pape; du Rabin que du Talapoin; du Curé que du Prédicant. En conséquence il faut que le Turc reste Turc; que le Juif reste Juif; que l'Idolâtre reste Idolâtre; que le Protestant reste Protestant: les Juifs prétendent que Dieu n'est que le Dieu des enfans d'Abraham ou des Circoncis; les Turcs disent que Mahomet a seul la clef du Paradis; les Protestans assurent que les Catholiques sont des Idolâtres; les Payens des Indes ne manquent pas de damner les Juifs, les Turcs & les Chrétiens, qui blasphèment contre leurs Dieux, dont ils ont l'Histoire & la Généalogie depuis des tems fort antérieurs à toutes ces nouvelles Sectes.

Un Chrétien ne court donc pas plus de risque en renonçant au Christianis-

me, qu'un Juif, un Turc & un Bramine, en quittant le Judaïsme, le Mahométisme, & la Religion de Brama. Le danger est égal de part & d'autre, ou plutôt il est nul pour chacun, jusqu'à ce qu'il ait examiné sa Religion & qu'il se soit assuré s'il y a effectivement quelque chose à perdre ou à gagner pour lui à l'admettre ou à la rejeter.

Pour moi je sçai présentement à quoi m'en tenir à cet égard, & je ne crains pas d'avouer que je mets au nombre des momens les plus heureux de ma vie, celui où mes yeux ont commencé à s'ouvrir indépendamment du calme & de la liberté d'esprit dont je jouis depuis que je ne suis plus sous le joug des préjugés religieux; je sens que j'ai de Dieu, de la nature & de ses puissances infinies des sentimens plus élevés, & plus dignes de ces grands objets. Je suis plus fidele à mes devoirs, je les remplis avec plus de plaisir & d'exactitude depuis que je les ai réduits à leurs véritables bornes, & depuis que j'ai fondé l'obligation morale sur sa vraie base: en un mot je suis tout un autre homme, tout un autre pere, tout un autre fils, tout un autre mari, tout un autre maître, tout un autre sujet; je serois de même tout un au-

tré soldat ou tout un autre capitaine. Dans toutes mes actions je consulte la nature, la raison & la conscience qui m'instruisent de la véritable justice, au lieu que je ne consultois auparavant que la Religion qui m'étourdissoit de préceptes frivoles, injustes, impraticables, & nuisibles: mes scrupules ne tombent plus sur ces vaines pratiques dont l'observation tient lieu à tant de gens de la probité & des vertus sociales; je ne me permets plus ces petites injustices qu'on a si souvent occasion de commettre dans le cours de la vie & qui entraînent quelquefois de très-grands malheurs.

Enfin depuis que je ne crains plus de mourir sans confession, la mort n'a plus rien pour moi d'effrayant, & je la vois s'approcher avec une fermeté vraiment stoïque: c'est une indifférence éclairée, acquise par la réflexion qui ne me fait apprécier la vie que ce qu'elle vaut, & qui m'en fait attendre tranquillement la fin sans la désirer ni la craindre.

Voilà, mon R. P., le terme où je suis arrivé à l'aide de l'étude & de la réflexion: pour examiner si je ne me fais pas illusion voici comment je raisonne & comment je divise la matière.

Faut-il avoir une religion ou faut-il

n'en point avoir? Vous ne manquerez pas de répondre qu'il en faut avoir une.

Pour avoir une Religion il faut demeurer dans celle qu'on est né, quelle qu'elle soit, ou bien il faut les croire toutes également bonnes, & prendre indifféremment celle qui conviendra le mieux; ou bien il faut les examiner toutes & prendre celle qu'on trouvera bonne; ou bien si on les trouve toutes fausses & mauvaises, il faut s'en faire une soi-même.

Vous n'approuverez, mon R. P., ni la première ni la seconde proposition; il faudra donc examiner toutes les religions établies: mais si on les trouve toutes fausses & pernicieuses, il faut alors s'en faire une à soi-même fondée sur la raison ou sur cette lumière que la nature a donnée à tous les hommes pour les conduire; lumière qui est une participation, une émanation de l'intelligence universelle, & qui nous éclaire toujours, en tous lieux & même en dépit de nous & de nos penchans funestes.

CHAPITRE II.

*Examen général des religions
faïtices.*

L'Examen de chaque Réligion en particulier nous est impossible, vû que tous les peuples ne nous sont pas même connus de nom, & que d'ailleurs une vie de cinq cens ans sans nulle autre occupation ne suffiroit pas pour cela. Contentons-nous donc de les examiner en général, en nous réservant quelquefois la liberté d'entrer dans quelques détails, lorsque nous le croirons nécessaire au but que nous nous proposons.

Si l'on rassemble toutes les preuves sur lesquelles chaque Religion se fonde on verra qu'elles sont fausses & ridicules, & que les moins absurdes sont équivoques, illusoires & également concluantes pour toutes les autres; d'où il suit qu'elles ne peuvent rien pour chacun en particulier, & qu'elles devroient être récusables ou absolument nulles pour tout homme raisonnable.

Vous m'objecterez, peut-être, mon R. P., qu'il ne faut pas être juge dans sa propre cause, & j'avouerai que cette

maxime est vraie quand on conteste avec un autre qui est intéressé comme nous dans le jugement , & qui a le même droit de vouloir être juge ; mais elle cesse d'être applicable lorsqu'il est question d'une Religion quelconque : car non-seulement tout homme est en droit d'examiner celle dans laquelle il est né , & peut se constituer juge absolu de la validité des preuves sur lesquelles on la fonde , mais même il y est obligé par ce qu'il s'agit uniquement ici de son intérêt personnel & individuel , & non de celui d'un autre , au jugement & à l'autorité duquel il seroit par-là même très-dangereux de s'en rapporter à cet égard.

Si vous dites qu'il y a contestation d'intérêt entre les Ministres de la Religion & le reste des hommes , vous aurez raison , mais comme c'est l'intérêt , l'ambition & l'envie de dominer sur les esprits , & d'exercer sur eux à l'ombre de la Religion un empire que la nature n'accorde à aucun homme sur son semblable , qui ont fait inventer toutes les Religions , ce sont de même ces différentes causes réunies qui déterminent les Prêtres & les Souverains à employer les moyens les plus injustes , les plus odieux , les plus barbares pour consacrer à jamais

ses superstitions dans la tête des hommes, & pour conserver l'autorité dont elles les ont revêtus : ainsi cette *contestation d'intérêt* confirme plutôt qu'elle n'anéantit le droit qu'ont tous les hommes d'examiner leur Religion, & de ne juger ce procès qu'au tribunal de leur raison.

Mais prenons, si vous voulez un juge désintéressé, impartial & sans préjugés ; prenons un sauvage, un enfant que nous élèverons dans les sciences exactes, dans la véritable Philosophie, dans la saine Logique ; apprenons-lui la Grammaire, la Géométrie, l'Algèbre, sans lui parler d'aucune Religion, & plaidons devant lui quand il aura trente ans.

Je suis sûr qu'aucun partisan de ces diverses Religions ne garderoit les conventions par rapport à l'éducation de l'enfant ; si on la lui confioit, & que si l'on en venoit à l'épreuve, il n'en est point qui n'assassinât ou n'empoisonnât le juge pour couvrir son imposture ; au reste comme ce moyen n'est ni facile ni praticable, il faut tâcher de découvrir l'erreur & la vérité par une autre méthode.

Pour cet effet je vais, mon R. P., établir plusieurs vérités incontestables qui

ne pourront être combattues par aucun homme d'un esprit solide & sincere avec lui-même, par ce que ce sont des vérités réelles, éternelles & nécessaires, que tous les hommes voyent également, d'après lesquelles ils agissent tous, & auxquelles on ne peut refuser son consentement quand on les entend proposer, & que l'on en comprend le sens.

Je fonderai sur ces vérités une chaîne de raisonnemens qui renverseront, je pense, tous les phantômes de preuves qu'allèguent les Religions factices, & qui en feront sentir l'inutilité & les inconvéniens; je m'abstiendrai toujours d'entrer dans la discussion des faits: outre que c'est une matière si fort au-dessus de mes forces, & de celles de la plupart des hommes, que même les personnes les plus habiles ne peuvent la mettre hors de toute contestation, faute de monumens, on n'est jamais parvenu & l'on ne parviendra jamais à découvrir la vérité par cette voye.

Si j'attaque quelques faits ce n'est que pour donner plus de jour à mes pensées; c'est une espece de confirmation ou d'éclaircissement & je ne me fonde jamais sur eux. C'est pourquoi si je me trompe dans ces endroits-là, comme cela

peut arriver, on si vous me demandez mes garants, je les abandonne sans craindre que cela diminue en rien la force & la solidité de mes raisonnemens. J'excepte pourtant les faits actuellement existans & dont on peut faire une expérience journalière ; je n'insisterai pas sur les autres, quoi que je n'en aye cité aucun que de bonne foi, sur le rapport de personnes véridiques, ou bien pour en avoir été moi-même témoin.

Je ne me fonde que sur la raison commune à tout le genre humain ; si la Religion est faite pour tous les hommes, elle est nécessaire à chaque individu ; les preuves qui en établissent la vérité doivent donc être à la portée des simples, & ne point exiger pour être senties des connoissances profondes que tous les hommes ne sont pas capables d'acquérir ; étant inégalement partagés du côté de l'esprit, tandis qu'ils sont tous à-peu-près également doués de raison. Celle-ci suffit pour porter un jugement sain & droit sur ce que nous voyons ou entendons ; au-lieu que l'esprit consiste dans l'invention ou plutôt dans l'apperception vive & exacte des rapports des choses. Celui à qui il faut dix ans pour apprendre la Géométrie peut avoir au-

tant de raison que celui qui l'a inventée, mais il n'a pas tant d'esprit ni de génie.

A l'égard des insensés & des furieux, comme il ne peut y avoir aucune espèce de moralité dans leurs actions, la Religion ne leur est pas nécessaire; il n'en est pas de même des sourds, des muets & des aveugles auxquels on la suppose aussi nécessaire qu'au reste des hommes.

CHAPITRE III.

Première vérité.

Chacun est libre en matière de Religion.

La Religion est une chose personnelle.

Pour mettre ce principe dans tout son jour & pour en faire sentir la solidité voici comment je raisonne: toutes mes actions sont utiles ou nuisibles à la Société, ou à quelque membre de la Société; à l'exception de la religion les choses même qui paroissent ne regarder que moi sont dans ce cas; si je me blesse, si je me ruine, si je me tue, c'est une plaie que je fais à la république, elle en souffre de

altération dans ses forces, & quelque-
 fois même dans sa constitution selon le
 rang que j'y tiens ou suivant la nature des
 fonctions dont je suis chargé: je fais par
 là tort à ma famille, à mes parens. Mais
 si je me damne, ni la république ni le
 moindre particulier n'en souffrira point,
 ainsi que personne n'y gagnera rien si je
 me salue; voilà donc la seule chose où
 chacun est pour soi seul; chaque parti-
 culier est donc en droit d'examiner par
 lui-même le parti qu'il doit prendre sur
 sa religion, sans se laisser entraîner par les
 opinions de la multitude.

La volonté générale, c'est-à-dire la
 loi, a droit d'imposer & de contraindre
 sur d'autres points, parceque l'intérêt
 étant commun il n'est pas juste qu'un
 seul l'emporte sur tous, ou le petit nom-
 bre sur le plus grand; tous croyant avoir
 raison il est juste que le particulier ou le
 petit nombre cede au plus grand, quand
 même on croiroit voir clairement que ce
 grand nombre a tort, parce que ce grand
 nombre croit aussi le petit dans l'erreur,
 que les inconvéniens seroient plus grands
 si le petit nombre se trompoit, & faisoit
 souffrir le plus grand, & qu'en tout cas
 il est moins à craindre qu'un particulier
 souffre pour la faute de plusieurs, que

Plusieurs soient malheureux pour la faute de quelques particuliers. Mais quant aux récompenses ou aux peines de l'autre vie, mon destin n'intéresse personne, je puis donc me décider par mes lumières seules, quand je suis seul intéressé dans la chose.

Tous les hommes sont nés libres, il n'y a de subordination naturelle que celle des enfans aux peres. Si les hommes étoient aussi sages qu'ils devroient & qu'ils pourroient être, il n'y auroit point d'autre domination: la chose est encore ainsi dans quelques nations sauvages.

Il y a lieu de croire qu'une famille en ayant attaqué une autre, la famille offensée a eu recours à ses voisins & à ses amis, les agresseurs en ont fait autant, & il a fallu un chef pour commander les différentes familles qui n'avoient point de subordination, chacun étant souverain; voilà ce qui a donné naissance à l'établissement des Républiques & des Monarchies.

La conduite intérieure & la religion n'ont eu aucune part à ces arrangemens, ainsi le Monarque & le Magistrat sortent de leur sphere, quand ils veulent étendre leur pouvoir aux sentimens qu'on peut avoir sur la Divinité & sur le culte qui

lui convient ; il n'est point à présumer qu'une famille ait été s'exposer à la guerre, parce que des voisins avoient d'autres sentimens qu'elle sur la religion : il n'y a que le *tien* & le *mien* qui dans les commencemens puissent avoir aigri l'esprit, allumé les passions, & porté les hommes à s'entrégorger.

Il est donc certain qu'en fait de religion chaque particulier est libre ; que le Prince, le Magistrat & la République n'ont aucun droit de commander sur cet Article ; il est vrai qu'aucun particulier n'a le droit de s'opposer à la religion publique, il n'a que la voye de représentation comme en toute autre occasion, lorsqu'on propose quelque nouveauté qu'on croit utile au bien de la Société.

Les persécuteurs s'autorisent ordinairement du plus faux principe qu'il soit peut-être possible d'imaginer. C'est que ceux qui ont la vérité de leur côté sont en droit de contraindre ceux qui sont dans l'erreur. Il faudroit d'abord que cette vérité dont chacun se croit en possession fût évidente, au lieu que toute religion n'est qu'une opinion dont les preuves sont frivoles, obscures & incomplètes, & qu'il n'y a point de témérité, ou plutôt de folie plus grande que celle de se croire assez sûr de
la

la bonté de la Religion , pour être en droit de tourmenter ceux qui en ont une autre.

Mais accordons pour un moment aux tyrans que la vérité ne se trouve que dans leur communion : je nie que la vérité soit en droit de contraindre. La justice a droit de se faire obéir par force : la raison en est simple ; la justice est une vérité qui intéresse plusieurs personnes : mais une vérité qu'un citoyen peut admettre ou rejeter sans qu'il en résulte le moindre avantage ou le plus léger inconvénient pour un autre citoyen , n'a nul droit de contraindre ; c'est une vérité de fait & de démonstration. Il y a des contrées sur la Terre où le soleil paroît continuellement pendant six mois de l'année , & où la nuit est continuelle pendant aussi longtems. Les trois quarts des hommes en doutent ou l'ignorent ; quel qu'un est-il en droit de les brûler tous vifs s'ils ne l'avouent ? Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la vérité de la Religion. Ce que je crois , & ce que je dis , ce que j'écris contre la Religion est indifférent à la République ; mais si j'inferre de mes principes que je suis en droit de commettre des actions contraires aux loix , à l'équité , au bien-

être ou à la vie des particuliers, & si en effet je me rends coupable de ces injustices, alors je suis punissable, non pour ma croyance, mais pour mes actions. C'est ainsi que les Anabaptistes ont été presqu'entièrement détruits, non à cause de leur Religion précisément, mais à cause des désordres qu'elle produisoit & à cause de leurs séditions (a).

Argument démonstratif.

Le Prince ou le Magistrat ne doivent point se mêler de ce qui est absolument indifférent au bien public; l'affaire du salut est absolument indifférente au bien public; donc le Prince & le Magistrat ne doivent se mêler en rien de l'affaire du salut.

Le salut est absolument l'affaire personnelle de chaque particulier, c'est à chaque particulier à se mêler de ce qui lui est uniquement personnel, donc c'est à chaque particulier à se faire ou à se choisir une Religion; puisque vous dites vous-même que la Religion est le moyen prochain & direct du salut. Il s'en suit de tout ce que j'ai dit que tout ce

(a) Ils disoient que c'est un crime de porter les armes pour la Patrie; & refusoient de se soumettre aux Magistrats, quant à la police.

qu'une Religion peut avoir qui ne fait tort à personne, est hors de la juridiction des hommes; ma pensée ne fait tort à personne; il n'y a que mes actions qui puissent nuire aux autres.

C H A P I T R E IV.

Seconde vérité.

*Qu'on doit examiner sa Religion,
& en juger par soi-même.*

Non-seulement on peut examiner si l'on a pris le bon parti, mais encore on le doit; toutes les Religions regardent l'erreur à cet égard comme de si grande conséquence qu'on ne sauroit examiner trop scrupuleusement si l'on ne s'est pas engagé légèrement.

Rien n'est si aisé que de se tromper en matière de Religion, puisqu'elles se fondent toutes sur les mêmes principes; c'est un pays coupé de cent mille routes, où l'on trouve des millions de guides, de sentimens & d'intérêts différens.

Toutes les Religions se fondent sur des livres, sur des traditions, sur des discours, sur l'autorité de certains hommes

distingüés par des titres, des honneurs, des biens, & des habits; toutes vantent leur antiquité, toutes s'attribuent une institution divine & miraculeuse, toutes ont des légendes remplies de miracles, des temples pleins d'*ex-voto*, & d'offrandes faites par des gens qui ont reçu du Ciel des faveurs particulières, toutes ont le même caractère extérieur, toutes ont beaucoup de Sectateurs & de dévots zélés.

Toutes disent qu'elles sont les seules bonnes, les seules sûres, les seules vraies, les seules qu'il faille suivre, & qu'il est très-important de ne point s'y tromper; cependant chacun de nous a pris sans choix & sans examen la première & la seule qu'on lui a présentée. On professe une Religion comme on porte une espèce d'habillement & comme on parle une langue. Je suis né à Paris, je suis Papiste, je porte un habit, une perruque, un chapeau à la Françoisë & je parle François: ce n'est point par ce que le Papisme est la meilleure Religion, mon habit le vêtement le plus commode, le François la langue la plus belle ou la plus expressive. Si j'étois né à Constantinople je parlerois Turc, je serois Mahométan, j'aurois la tête ra-

ſſe & je porterois un turban. Vous penſez de même, mon R. P., & ſelon toute apparence vous vous ſeriez fait Dervis & vous auriez écrit ſçavamment pour prouver la vérité & la divinité de l'Alcoran.

S'il n'y avoit qu'une ſeule Religion ſur la Terre dont l'inſtitution fût de tems immémorial, on pourroit reſter en repos & croire que tous les hommes n'ont pu ſ'accorder dans une fauſſeté ; mais de ſiecle en ſiecle il en paroît une nouvelle ; on ſe crie réciproquement *vous vous égarez*, & perſonne ne s'en émeut, on va ſon train, même ſans écouter.

Cependant ou toutes les Religions ſont indifférentes à Dieu, auquel cas il ſeroit toujours ſenſé de prendre la plus raifonnable, la plus ſimple, la plus utile à la Société, tant pour ne pas ſ'impoſer des devoirs inutiles que pour ſe ſouſtraire à la domination tyrannique de ces Prêtres impoſteurs qui ſ'arrogent inſolamment le titre de *Minifires de Dieu* ; ou bien ſi Dieu n'approuve qu'une ſeule Religion, & ſ'il doit rejeter les autres & en punir les Sectateurs, c'eſt le comble de la folie de ſ'en rapporter au hazard de la naiſſance ou de l'éducation & de reſter tranquille ſur un objet ſi important.

Argument démonstratif.

Non-seulement on peut mais on doit examiner si l'on a pris le bon parti dans une affaire qu'on croit de la dernière importance, où il est aisé de se tromper, & où l'on s'est engagé légèrement.

On croit l'affaire de la Religion de la dernière importance, il est très-aisé de s'y tromper, on s'y est engagé sans précaution & sans examen; donc on peut & l'on est étroitement obligé d'examiner si l'on a pris le bon parti dans l'affaire de la Religion.

Cela découle même de vos principes, mon R. P.; je vois dans le Nouveau Testament qu'il faut fonder, qu'il faut se garder des faux Prophètes; qu'il faut prendre garde d'être séduit; il faut donc examiner. Or en quelque matière que ce soit, & dans quelque circonstance que l'on se trouve, le discernement ne se peut faire que par l'instinct, les sens & le raisonnement.

Il a été démontré ci-dessus qu'il faut faire un choix en fait de Religion; & qu'il faut examiner si l'on a pris le bon parti. D'un autre côté il est évident que nous n'avons point d'instinct pour

cela, sans quoi tous les hommes auroient la même Religion. Nous n'avons point non plus de moyens du côté des sens qui ne jugent que de la configuration, du mouvement & des propriétés de la matière.

Reste la voye du raisonnement. Il faut donc raisonner, il faut donc philosopher, il faut tirer des conséquences des premiers principes, en faire l'application à la Religion, s'arrêter où se trouvera une évidence & pleine & entière, & rejeter tout ce que la raison consultée sans passion, sans prévention & sans intérêt, déclare faux ou mal fondé.

Tout cet article est si clair qu'il n'a pas besoin d'être prouvé plus au long : je passe donc à un autre.

CHAPITRE V.

Troisième vérité.

*Il faut être dégagé d'intérêt quand
on examine sa religion ou tel
autre fait que ce soit,*

Tous les Philosophes qui se sont occupés de moyens de perfectionner l'entendement humain & de donner aux diverses connoissances qui en sont l'objet une base plus solide, ont reconnu unanimement la certitude, l'importance & l'utilité de la proposition qui fait le sujet de ce Chapitre : tous ont vû que la règle la plus essentielle & la plus générale pour la recherche de la vérité, étoit de se dépouiller de toute prévention & de tout intérêt. En effet il est impossible de porter un jugement équitable & impartial sur un point de droit ou de fait dont on est déjà persuadé, & qu'on a intérêt de croire ; on tourne naturellement & nécessairement toutes ses vues vers cet objet, les plus foibles & les plus légers motifs de crédibilité tiennent lieu de démonstrations, les faussetés les plus palpables prennent de la vraisemblance, & ce

qui jouit à peine de l'apparence de la réalité passe pour indubitable.

Disons plus : on rejette les meilleures raisons lorsqu'elles sont contraires aux idées & aux principes qu'on a déjà reçus pour vrais ; on ne veut pas seulement les écouter ; si quelquefois on daigne y faire une légère attention, c'est avec une contrainte & une impatience qui empêchent la lumière de percer les ténèbres qu'on lui oppose , & moins dans l'intention de s'y rendre , si elles sont bonnes , que dans le dessein de les combattre ; on reste ainsi dans son opinion : & s'il arrive par hazard que la vérité fasse quelques impressions sur un esprit ainsi prévenu , on les voit bientôt s'effacer & faire place à celles que les préjugés de l'éducation y ont gravées profondément , que l'inhabitude de réfléchir a fortifiées , & que le tems & pour ainsi dire endurcies & consolidées.

C'est bien pis encore quand l'intérêt , ce mobile si puissant & si universel , se joint à la force des préjugés qui nous subjuguent , & achève d'obscurcir notre raison. C'est alors que nos opinions & nos jugemens quelque erronés qu'ils soient , acquièrent une consistance , & une fixité que rien ensuite ne peut détruire , à moins que ce même intérêt changeant

avec les circonstances dont il dépend nécessairement, ne change aussi les rapports des choses avec nous & avec nos idées, comme cela arrive assez souvent. Tel paysan, par exemple, qui, logé chez son pere, trouve la dixme un impôt odieux & une tyrannie abominable, la trouve la chose du monde la plus juste, dès qu'ayant changé sa souguénille contre une soutanne & un rabat, il devient M. le Curé.

Il faudroit donc pour juger sainement d'une question, qu'elle fût toute neuve à notre égard, & que le oui & le non nous fussent absolument indifférens; si Socrate, Lucreté, Sénèque, & Epicure étoient encore vivans, on pourroit leur proposer l'infailibilité du Pape, la Messe, la Trinité, l'Incarnation & toutes les autres fables du Christianisme & du Catholicisme, & s'en rapporter à leurs décisions, après leur avoir montré les titres & les argumens sur lesquels ces belles idées sont fondées. Mais de quel poids peut être la conviction d'un homme élevé dès l'enfance dans une Religion qu'on lui a rendue sacrée & respectable en n'en prononçant jamais le nom qu'avec des Epithetes magnifiques & imposantes? Peut-il manquer

alors de la croire incontestable ?

Allez dire aux Juifs que Moïse n'étoit qu'un rusé politique qui séduisoit par des prestiges les esprits grossiers qui avoient la sottise de le croire inspiré ; dites aux Turcs que Mahomet étoit un ambitieux, un imposteur & vous verrez comment vous serez reçu.

Qui pourroit donc être un bon juge ? L'homme de la nature dont j'ai parlé plus haut, ou les Philosophes que je viens de nommer. Encore faudroit-il les placer dans une Isle déserte, à l'abri de l'inquisition, & du glaive que les Prêtres tiennent sans cesse levé sur ceux qui veulent découvrir leur manège, leurs cabales, leurs impostures & leurs crimes.

Mais comme nous n'avons ni ne pouvons avoir de tels juges, élevons-nous, mon R. P., au-dessus des préjugés de l'éducation ; écartons de nous tout motif & toute vue d'intérêt : examinons tout avec cette impartialité si nécessaire quand on cherche la vérité de bonne-foi ; mettons dans cet examen le même sens-froid que nous mettrions dans la discussion d'une matière qui ne nous regarderoit aucunement.

Ne donnons rien à l'autorité de ceux

qui proposent la question , renonçons à toute espèce d'opiniâtreté ; formons la résolution de nous rendre aux raisons claires & évidentes, de recevoir les conséquences justement tirées des premiers principes, des vérités métaphysiques, en un mot de ces vérités distinctes qui emportent notre assentiment malgré nous & que tous les hommes voyent également en quelque pays & en quelque tems que ce soit.

L'intérêt & la prévention corrompent notre jugement, c'est une vérité universellement reconnue ; on ne laisse nulle part un homme juge du différend qu'il a avec un autre. Personne ne veut qu'on instruisse son fils dans des sentimens qu'il n'a point lui-même ; un Chrétien ne laissera pas élever son fils par un Dervis, ni un Turc le sien par un Jésuite ou un Capucin.

Argument démonstratif.

Pour juger sainement d'une question il faut l'examiner sans prévention & sans intérêt ; l'affaire de la Religion est une vraie question ; donc pour en juger sainement, il faut l'examiner sans prévention & sans intérêt.

L'affaire de la Religion est une véritable question ; tout le monde entend par question la demande que l'on fait sur l'existence & la qualité d'une chose. Y a-t-il une ville de Paris ? Paris est-il plus grand que Londres ? &c. de même y a-t-il une religion exclusive & particulière instituée par la Divinité ? La religion Chrétienne, la Mahométanne, celle des Bramines, des Siamois, des Chinois, des Brésiliens &c. sont-elles fondées sur des ordres particuliers de Dieu ? Voilà la question, voilà sur quoi il faut que tous les hommes prononcent, voilà ce qu'ils doivent examiner sans intérêt, sans prévention, pour se rendre sans opiniâtreté à la vérité claire & distincte, & pour résister sans faiblesse aux impostures & aux sophismes.

CHAPITRE VI.

Quatrième vérité.

Que la raison humaine est capable de découvrir la vérité, & que tout homme est obligé d'en faire usage particulièrement en matière de religion.

IL y a des *regles* & des *moyens*, je ne pense pas que cela puisse être contesté : je trouve la pesanteur d'une bombe & son volume par le moyen d'un seul éclat que j'ai entre les mains ; je trouve le centre d'un cercle sans qu'il y soit marqué ; je mesure une montagne inaccessible, & cela par des *regles* certaines.

Pour les *moyens* ; boire & manger, sont des *moyens* efficaces de soutenir & d'entretenir la vie ; renverser un vase plein d'eau, est un *moyen* efficace pour le vuidier ; souffler le feu, est un *moyen* efficace pour l'allumer davantage &c.

Or les *regles* & les *moyens* ne sont pas pour parvenir au néant, mais à l'être & aux modifications de l'être, & comme l'être & la vérité ne sont pas distincts, il y a des *moyens* & des *regles* pour parvenir à la vérité.

Il y a deux especes de vérités à notre égard; les unes sont celles que l'on appelle *vérités premières*, qui se présentent d'elles-mêmes, & que tous les esprits, même les moins pénétrans; apperçoivent dans l'instant même qu'elles leur sont énoncées, l'idée en est simple, & la vue claire & facile, par exemple celles-ci: *le chemin le plus court est le plus droit; le tout est plus grand que sa partie, cent mille nombres pairs joints ensemble n'en feront jamais un impair, un E & un font deux &c.*

L'autre espece de vérité est celle qui se découvre par une suite de raisonnemens, tirés des premières vérités, comme sont la plupart des propositions de Géométrie, & d'Arithmétique; mais quelque épineuses que soient ces vérités, il y a des *regles* pour trouver & démontrer les théorèmes, & des *moïens* pour expliquer les problèmes après que les regles en ont découvert la solidité.

N'est-ce pas pousser l'absurdité de la tyrannie à l'excès que de prétendre, comme font les Prêtres, que les *regles* dont on se sert pour parvenir à la recherche de la vérité dans toutes les sciences, ne doivent point être mises en usage lorsqu'il s'agit de la religion? N'est-il pas au contraire, juste & raisonnable de les recom-

mander d'autant plus étroitement que l'observation en est indispensable à proportion du malheur supposé que l'erreur entraîneroit après elle, & du bonheur qui, selon vos principes, doit suivre de l'attachement à la vérité.

On convient que la religion est la chose la plus importante puisqu'elle est le *moyen* du salut; cependant on ne veut pas convenir qu'il faille apporter sur la religion la moindre des attentions qu'on apporte sur le choix de toute autre chose.

Il ne s'agit donc plus que de savoir s'il y a des *regles* pour découvrir la vérité en fait de religion, ou s'il n'y en a pas. S'il n'y a point de *regles* ni de *moyens* pour arriver à ce but, il faut rester en suspens & se moquer en attendant de toutes les religions, comme de pures opinions populaires & sans fondement; au moins il faudroit ne prendre aucun parti vû qu'on n'auroit pas plus de raison de se décider pour l'une que pour l'autre.

Mais s'il y a des *regles* & des *moyens* pour s'assurer de la vérité en fait de Religion, voici comme il faut raisonner.

Argument démonstratif.

Il est d'autant plus indispensable de suivre les règles de la recherche de la

Vérité, qu'il est important d'éviter l'erreur. Il est plus important d'éviter l'erreur en fait de Religion qu'en toute autre chose; donc il est plus indispensable de suivre les règles de la recherche de la vérité en fait de Religion qu'en toute autre chose; donc il faut examiner la Religion par les règles d'une saine logique, par le bon sens, par le raisonnement, & avec toutes les précautions que la sagesse & la prudence inspirent, & que l'expérience confirme.

Je ne vois rien à répliquer, si non, qu'il est bien triste de convenir que l'examen est nécessaire, lorsque l'on sent qu'il va découvrir la fausseté & la fourberie d'une chose qui donne tant de richesses, de distinctions & de pouvoir à ceux qui la soutiennent.

C'est une ruse bien digne des fourbes que l'ont inventée, que de crier sans cesse; *il faut se soumettre à Dieu; ce n'est point à l'esprit humain à sonder les volontés de l'éternel; à borner sa puissance, encore moins à pénétrer dans les décrets de sa sagesse; il faut obéir aveuglément, &c.*

Ce n'est point-là la question; on ne doute point de tout cela; le doute ne tombe point sur l'obéissance, il tombe sur le commandement; il ne s'agit pas

de savoir si je dois obéir à Dieu, mais s'il a ordonné telle & telle chose, si tel livre est son ouvrage, s'il contient ses volontés, & s'il a établi quelques hommes pour expliquer ou interpréter ce livre; enfin quand on auroit découvert que Dieu a fait un pareil établissement, quoique contraire aux idées que l'on doit se former de sa puissance, de sa sagesse & de sa justice, il resteroit encore à démêler les véritables Ministres parmi le grand nombre de ceux qui s'attribuent ce titre, qu'ils se contestent les uns aux autres.

Or pour peu qu'on y réfléchisse on trouvera des raisons aussi invincibles qu'évidentes pour croire que Dieu ne se sert point de Ministres; que ceux qui s'arrogent ce titre fastueux n'ont aucunes preuves certaines qu'ils soient envoyés de Dieu; que ce sont des hommes comme les autres & les mêmes qu'ils étoient avant cette prétendue mission, si ce n'est, peut-être, qu'ils sont souvent plus méchans, plus hypocrites, plus vindicatifs & plus intolérans que les autres hommes. En un mot on découvrira sans peine que Dieu n'a pu prescrire des loix & des préceptes ridicules, misérables, destructifs de toute morale & de toute

Société, & qui seroient indignes même d'un homme du bon sens le plus simple & de la probité la plus commune.

Que les suppôts des religions factices prouvent donc avec la même évidence qu'ils sont chargés des ordres de Dieu, & l'on s'y soumettra, quelque'extraordinaires qu'ils paroissent; l'incrédulité ne tombe point sur l'étendue du pouvoir de Dieu, ni sur la justice de ses volontés, elle tombe sur les prétentions de ces hommes qui nous parlent de sa part, & l'on nie que les livres sacrés qu'ils nous montrent soient les loix de la Divinité.

CHAPITRE VII

Cinquieme vérité.

C'est faire injure à Dieu & donner atteinte à l'idée de l'être infiniment parfait, que de calomnier la raison & de la représenter comme un guide incertain & trompeur.

Tout ce que veut un être infiniment sage & puissant doit s'exécuter parfaitement. Pourquoi les hommes manquent-ils si souvent leur but? C'est

qu'ils n'ont pas assez de sagesse pour voir tout ce qu'il faut pour y parvenir, ni assez de puissance pour l'atteindre, quand même ils le connoïtroient.

On ne peut pas dire qu'un être veut une chose, qu'il fait tout ce qu'il faut pour qu'elle se fasse, qu'il est tout-puissant, tandis que cette chose ne s'exécute point.

Les hommes sont l'ouvrage de Dieu; la raison est de leur essence, c'est la lumière qu'il leur a donnée pour se conduire, elle est une émanation de sa suprême intelligence: il est de l'essence de l'homme, c'est-à-dire de l'être intelligent & raisonnable, de connoître & de juger, comme il est de l'essence d'un cercle que tous ses diamètres soient égaux, ainsi que tous les rayons tirés de son centre à sa circonférence.

C'est donc une absurdité & même un blasphème de dire que Dieu a créé des êtres modifiés de façon qu'ils voyent clairement les choses autrement qu'elles ne sont effectivement; j'entends quant aux essences métaphysiques, & non quant aux figures & aux autres modes des êtres matériels, que les sens n'atteignent qu'imparfaitement: cette imperfection est nécessaire & inhérente à leur nature & ne

porte aucun préjudice aux besoins corporels.

C'est encore une plus grande absurdité & un plus grand blasphème de dire que Dieu a créé des êtres intelligens pour leur ordonner de croire le contraire de ce qu'ils voyent distinctement, surtout s'il n'attache point à ce ridicule commandement une marque qui prouve clairement qu'il vient de lui.

La moindre chose que l'on puisse demander c'est de voir assez clairement que c'est la volonté de Dieu, pour contrebalancer l'idée claire que nous avons qu'un être parfait ne peut avoir donné de pareils ordres. On peut bien exiger un certain degré de croyance, mais est-il rien de plus étrange que de la demander contre les principes qu'on a établis soi-même?

Un Astronome exigera d'un paysan qu'il croye le Soleil plus grand que la Terre, mais lorsqu'il lui aura enseigné les démonstrations sur lesquelles cette connoissance est indubitablement appuyée, il seroit méchant & insensé de lui faire ordonner par un inconnu, à qui il ne donneroit aucune preuve certaine de sa mission, de croire que le soleil n'est pas plus grand qu'une assiette, & de le

maltraiter ensuite s'il se refusoit à cette croyance parce qu'il s'en tiendrait aux démonstrations antérieures de l'Astronomie.

Etouffer la raison humaine, la faire passer pour aveugle & pour incapable de discerner la vérité de l'illusion, c'est avancer deux extravagances également dangereuses par leurs conséquences : 1°. c'est se servir de la raison pour prouver qu'il n'y a point de raison, c'est par conséquent se jeter dans un cercle ridicule; car si l'on prouve par des raisonnemens que la raison est fautive, ces raisonnemens peuvent être faux & par conséquent ils ne prouvent rien; s'ils sont concluans ils font preuve, la raison peut donc établir la certitude & découvrir la vérité.

2°. C'est faire de Dieu un être impuissant ou méchant, puisque c'est soutenir indirectement qu'il n'a pu nous donner un guide plus sûr ou qu'il ne l'a point voulu. Deux propositions également impies & injurieuses à la Divinité.

Outre cela on tombe dans le Pyrrhonisme le plus outré & dans la nécessité de soutenir qu'un homme yvre, fol ou actuellement épileptique, est aussi propre

à recevoir la Religion qu'un homme sage & dans son bon sens, pesez bien cette conséquence, mon R. P., on ne la peut point éluder.

On prétend se tirer d'affaire en disant que les mystères ne sont pas *contre la raison*, mais qu'ils sont *au-dessus de la raison*: moyennant cette vaine & futile distinction l'on éblouit le vulgaire ignorant, & l'on croit fermer la bouche à tout le monde; mais il est aisé de faire sentir le peu de solidité de cette prétendue solution.

Ce qui est au-dessus de la raison, c'est ce que l'on ne comprend point mais dont on ne voit pas l'impossibilité; je ne comprends pas comment se fait la circulation du sang dans les animaux, ni celle de la sève dans les plantes, mais je n'y vois point d'impossibilité: cela est, si vous voulez, au-dessus de ma raison, mais cela n'est pas contre ma raison; cela la surpasse sans la choquer.

Dites à votre Fermier que par l'Algèbre on détermine tous les coups qui peuvent venir au piquet, & la façon de les jouer; il sera très-surpris, mais il ne vous dira point que cela n'est pas possible; il n'ira pas chercher des moyens pour vous le prouver, comme si vous

lui disiez que vous pouvez faire en sorte qu'il ait quatorze de Rois, & son adversaire une tierce majeure.

La Trinité & la Transsubstantiation sont d'une pareille impossibilité ; ces deux dogmes ou plutôt ces deux extrémités de la démence humaine, répugnent également à la raison & confondent les notions les plus claires qui soient dans notre esprit.

Je finis, mon R. P., en vous défiant vous ainsi que tous les Théologiens de tourner les choses de façon à recuser absolument la raison ; après bien des ruses, bien des détours & des subtilités, il faudra que chaque Religion vienne plaider sa cause au tribunal de la raison.

Argument démonstratif.

Tout ce que fait un être infiniment puissant & infiniment sage est parfait par rapport à sa fin.

L'être infiniment sage & infiniment puissant nous a donné la raison pour distinguer la vérité de l'erreur.

Donc la raison est capable de nous faire distinguer la vérité de l'erreur.

Si l'on me nie la mineure je dirai qu'on n'est pas sincère avec soi-même, ou qu'on a l'esprit aliéné, & je nierai

à mon tour que Dieu nous ait donné des yeux pour voir, la voix pour parler, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, &c.

CHAPITRE VIII.

Sixieme vérité.

Dieu nous a instruit clairement de ses volontés ; il ne peut punir que des crimes libres ; il n'a point d'interprètes ou de Ministres ; aucun livre n'est son Ouvrage.

ON doit en toutes rencontres préférer l'évident à l'incertain, ce qui est clair à ce qui est obscur ; cela est incontestable.

On ne doit pas éteindre les lumieres de sa raison pour croire des choses absurdes & pernicieuses, à moins que ceux qui les proposent ne les prouvent clairement, ou ne montrent, avec cette même clarté, l'ordre & la mission qu'ils ont reçus de l'être à qui je dois obéir.

Est-il aussi clair, aussi évident, aussi sûr, aussi certain que tel livre est l'ouvrage de Dieu, qu'il est clair & évident



que la raison est un présent de la toute-puissance ?

Est-il aussi sûr & aussi certain qu'un tel homme est le Ministre de Dieu, qui l'a chargé de me commander de sa part des choses auxquelles ma raison s'oppose, qu'il est certain que la raison est la lumière que Dieu m'a donnée pour examiner toutes choses & pour en juger ? Or cette raison me répète sans cesse que ces prétendus Ministres sont ou des insensés ou des menteurs.

Vous allégueriez en vain que ces livres & ces prétendus Ministres du Ciel ne prêchent rien contre la raison, mais seulement des choses au-dessus de la raison.

1°. Cette distinction a été déjà détruite précédemment.

2°. Cela ne fait rien à l'affaire ; il nous faut toujours de l'autorité pour les croire quand même ce qu'ils prêchent ne blesseroit pas la raison.

3°. Je soutiens que tout dogme particulier à quelque Religion que ce soit est directement opposé à la raison, & qu'on ne peut y donner son assentiment qu'en renonçant à ce guide, si utile & si nécessaire dans la conduite de la vie : chacun l'avoue de la Religion de son voisin,

Difons-nous que les myfteres des anciens Payens, des Indiens, des Amériquains &c. font des chofes *au-deffus de la raifon*? Les Payens regarderoient-ils la Transubftantiation, la Grâce, la Trinité, &c. comme des chofes *au-deffus de la raifon*? Toutes les différentes Sectes ne traitent-elles pas leurs opinions réciproques de chofes contraires au bon fens & à la raifon?

Il s'enfuit de là que tout homme fans prévention regarde tous ces myfteres comme autant d'impoftures plus ou moins groffieres & dangereufes.

Il eft donc évident qu'il faut écouter notre raifon préférablement à qui que ce foit; or en consultant notre raifon, notre confcience & les idées que nous avons de l'être fuprême, nous voyons que tous les autres êtres raifonnables ont les mêmes idées, qui nous venant naturellement, ne peuvent nous venir que de Dieu.

Notus voyons que Dieu doit être jufté de la juftice que nous connoiffons, de la juftice qui traite chacun fuivant fes mérites, de la juftice qui fait des loix praticables pour ceux qui y font fousmis, de la juftice qui fait connoître fes loix: nierz-vous plutôt, mon R. P., ces fentimens de ma raifon, & prétendrez-vous

qu'ils sont moins incontestables que les Métamorphoses, le Pentateuque, l'Evangile ou l'Alcoran? est-il plus évident que ces livres sont l'ouvrage immédiat de Dieu, qu'il n'est évident que les sentimens que je viens d'exposer me viennent de cet être éternel & infini?

Croyez-vous aussi sûr que Dieu ait appelé David *un homme selon son cœur*, qu'il est sûr qu'un homme tel que David ne pouvoit point être un homme selon le cœur d'un Dieu juste & bon? Est-il aussi évident que Jupiter est le Pere d'Hercule, qu'il est évident que Dieu n'est point sensible aux plaisirs de la chair? Est-il aussi évident que des femellettes & des pêcheurs grossiers & ignorans sont incapables de mensonge ou d'illusion, qu'il est évident qu'un homme mort en croix ne peut ni parler ni agir trois jours après sa mort? Est-il aussi évident qu'un homme ait mis la moitié de la lune dans sa manche, qu'il est évident que toutes les manches du monde ne la contiendroient pas? Les livres qu'on nous donne pour divins ne contiennent rien que chacun ne puisse dire s'il veut se livrer à l'impulsion de son imagination échauffée, & débiter obscurément toutes les extravagances & les absurdités qui

lui passeront par la tête : nous voyons de même que tel homme qui se dit Ministre de Dieu n'a rien de plus que les autres ; les sens & la raison nous montrent tout cela , mais ils ne nous disent rien sur cette prétendue *révélation* , non plus que sur cette prétendue mission divine de Moïse , de Jésus-Christ & des Apôtres ; si , cédant à la force de vos préjugés , vous prétendez qu'ils vous apprennent quelque chose à cet égard , osez-vous soutenir que ce soit avec la même clarté ? Non , je ne crois pas que vous l'osiez.

Pour se déterminer en toute occasion & sur-tout dans une matière de la dernière importance , on doit peser les raisons & ne se rendre qu'aux plus convaincantes. Or j'ai les plus fortes raisons qu'il soit possible d'imaginer pour assurer que Dieu , tel que je le conçois & tel qu'il doit être , s'il existe , est un être parfait , qu'il est juste & qu'il n'est point un tyran. Et l'on ne me donne que de mauvaises preuves du contraire , car on n'en peut point alléguer de plus frivoles que de dire *tels gens le disent , tel livre le déclare* : attendez que ces gens peuvent être ou des fourbes ou des visionnaires ; que ces livres peuvent être des fables ou des Romans , & que l'on voit ailleurs & des

CHAPITRE IX.

Septieme vérité.

Qu'on est obligé d'abandonner sa Religion quand on la trouve mauvaise.

ON n'a pas plus de droit de retenir une chose qu'on n'en a eû de la prendre.

Je ne crois pas que nos plus sévères Casuistes se fissent un scrupule de sortir des prisons d'Alger : cependant les religions factices commettent une bien plus grande injustice que les Corsaires ; puisqu'elles commencent par surprendre les hommes en les préoccupant dès l'enfance, en les subjuguant par l'autorité, en abusant de leur foiblesse ; les Corsaires combattent contre des hommes faits, ils courent les mêmes risques de l'esclavage & de la vie, que celui qu'ils font courir aux autres ; enfin ceux qui vont à la mer s'exposent à ce danger dont ils ont pleine connoissance & la liberté de se garantir.

Où est l'apparence du droit de s'emparer de l'esprit d'un enfant pour le séduire & lui faire croire tout ce que l'on veut ? Si l'on procédoit de bonne foi on

at-

attendrait qu'il eût vingt ou vingt-cinq ans; & pour lors sans user d'autorité on lui proposeroit les principales Religions du monde, les preuves sur lesquelles elles s'appuyent, & ce qu'on peut objecter de raisonnable contre ces preuves : après cela s'il venoit à abandonner celle dont il auroit fait choix, on auroit raison de l'appeller *Apostat*, on ne pourroit pas cependant le blâmer absolument ; changer n'est pas un crime en soi, ce peut même être une vertu, mais changer sans de bonnes raisons c'est une inconstance blâmable.

Le mineur se fait relever par les loix civiles dès qu'il y a eu de la surprise de la part de ceux avec qui il a contracté, quoiqu'il n'ait point été forcé & ne dépendit point de ceux qui ont abusé de sa foiblesse, & quoiqu'il fût même en état & en pouvoir d'examiner la chose. A plus forte raison il doit m'être permis de rompre les engagemens que j'ai pris en me soumettant à une Religion soit librement soit par contrainte, lorsque cette Religion plus mûrement examinée me paroît fautive, absurde & dangereuse.

A vingt-cinq ans on ne relève plus un jeune homme de ce qu'il peut faire, par

ce qu'il est juste qu'il tienne ses engagements avec ceux qui ont intérêt qu'il les accomplisse, & qu'il doit avoir à cet âge assez de raison pour n'être pas surpris. Mais dans les occasions où un homme seul est intéressé, on ne l'oblige point à effectuer ses promesses, qui ne sont alors que de simples desseins & des résolutions conditionnelles; personne ne se plaindra de moi quand j'aurai dit que je veux passer ma vie à Paris, si après cela je vais demeurer en Languedoc dont je trouve l'air plus sain.

Je puis de même quitter ma Religion si je la trouve mauvaise; 1°. parce qu'on m'y a engagé par surprise, & que lors que j'ai suivi à cet égard l'impulsion que mes parens m'ont donnée, j'étois hors d'état de juger & de refuser de me soumettre n'ayant ni discernement ni liberté; 2°. parce que c'est une affaire qui ne regarde que moi seul, & à laquelle personne n'a d'intérêt, ainsi je ne puis être ni blâmé ni justement puni pour ce changement.

Quant à ceux qui ont déjà changé de Religion, ils ont le même droit d'abandonner la seconde qu'ils ont prise, que la première qu'ils ont quittée; on est toujours bien fondé à examiner les

raisons auxquelles on s'est rendu, & à revenir sur ses pas quand on les trouve mauvaises.

Argument démonstratif.

On n'a pas plus de droit de retenir qu'on n'en a eû de prendre une chose.

La Religion nous a pris sans aucun droit.

Donc elle n'a pas droit de nous retenir.

La force & la surprise ne donnent point de droit.

La Religion nous a pris par force & par surprise ;

Donc elle nous a pris sans droit ; donc nous pouvons l'abandonner.

Quand ce n'est ni par force ni par surprise qu'on a embrassé une Religion quelconque, on a cédé à des raisons qui sont toujours sujettes à révision, comme nous l'avons prouvé.

Quiconque s'aperçoit que dans une affaire de conséquence il a pris un mauvais parti, change son erreur en crime ou en folie s'il se fait un point d'honneur de la persévérance ; donc il est en droit de quitter son erreur quand il l'a reconnue & c'est même un devoir.

Dilemme sans réplique.

Il faut examiner & juger la Religion dans laquelle on se trouve engagé soit par choix soit par le hazard de la naissance ; ou bien il ne faut ni l'examiner ni en juger.

S'il ne faut ni l'examiner ni en juger, chacun restera dans la sienne, le Juif restera Juif & il en sera de même du Payen, du Mahométan, du Chrétien, du Papiste, du Protestant, soit qu'il soit né dans sa Religion ou s'y soit engagé par la suite.

Aucune Religion n'adoptera cette conséquence nécessaire qu'en sa propre faveur, ce qui est le comble de l'injustice & de la déraison.

S'il faut examiner, voici après de mûres réflexions le jugement que je porte de la Religion Chrétienne. Je la trouve absurde, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, facilitant & même autorisant les rapines, les séductions, l'ambition, l'intérêt de ses Ministres & la révélation des secrets des familles ; je la vois comme une source intarissable de meurtres, de crimes & d'atrocités commises sous son nom ; elle me semble un flambeau de discorde, de

haine, de vengeance, & un masque dont se couvre l'Hypocrite pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité lui est utile : enfin j'y vois le bouclier de la tyrannie contre les peuples qu'elle opprime, & la verge des bons Princes quand ils ne sont point superstitieux. Avec cette idée de votre Religion, outre le droit de l'abandonner, je suis dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer & de l'avoir en horreur, de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent & de vouer à l'exécration publique ceux qui la soutiennent par leurs violences & leurs persécutions,

CHAPITRE X.

Huitieme vérité.

*Aucune Religion ne peut établir
ses faits avec certitude, pas
même avec vraisemblance.*

DES faits ne peuvent s'établir que par des pieces recevables, par des témoignages authentiques & décisifs; aucune Religion factice n'a de pieces ni de témoignages revêtus de la forme que la

raison, l'expérience & les coutumes de toutes les nations exigent.

On peut regarder l'affaire de la Religion comme un procès où chaque Religion est le *demandeur*, & toutes les autres ensemble le *défendeur*. Le Christianisme soutient qu'il a la vérité de son côté, le Paganisme, le Judaïsme, le Mahométisme le nient; le Mahométisme prétend qu'il est la bonne Religion, le Paganisme, le Judaïsme, le Christianisme le nient: il en est de même des autres. Ou bien on peut regarder toutes ces Religions factices comme les demandeurs contre le bon sens; & la raison, le bon droit, & la liberté de tous les hommes, comme les défenseurs; cela est incontestable. Dans tout procès quelconque le jugement dépend des pièces, qui sont des écrits communs entre les parties, comme des contrats, des ordonnances des supérieurs, des jugemens rendus, des arrêts &c. Dans l'affaire dont il s'agit où sont les pièces? Chaque Religion a tout au plus une seule pièce; où a-t-on vû juger un procès sur le seul mémoire d'une des parties? Qu'est-ce que l'Evangile, l'Alcoran, le Pentateuque, sinon une allégation contre laquelle une simple négation suffit?

Argument démonstratif.

Des faits ne peuvent s'établir que par des pièces recevables & des témoignages décisifs ;

Aucune Religion n'a des pièces recevables, ni des témoignages authentiques ;

Donc aucune Religion ne peut établir ses faits ; j'entends par des pièces recevables, des écrits communs entre des parties, ou des Ordonnances des supérieurs.

Des témoignages incontestables sont ceux des personnes éclairées & absolument désintéressées qui ont suivi & examiné avec les connoissances & l'attention requises les faits en question.

Aucune Religion n'a de pièces ou de témoignages pareils ; donc aucune Religion n'a de pièces recevables ni de témoignages incontestables.

Quand on diroit que les Histoires ordinaires passent pour des preuves dans plusieurs circonstances importantes, cela n'avanceroit de rien.

1°. Ces Histoires ont été faites sans aucun rapport à la contestation que l'on veut régler, par conséquent elles sont désintéressées en cela ; si elles étoient de même date que le commencement de

l'affaire en question, on n'y auroit pas plus d'égards que si l'une des parties l'avoit faite, à moins qu'elles ne fussent appuyées de pieces telles que nous les demandons.

2°. Une Histoire toute simple ne produit jamais une conviction absolue, elle fournit seulement une preuve plus ou moins plausible suivant les circonstances, risquera-t-on son salut éternel sur des vraisemblances & des probabilités?

3°. Il y a bien de la différence entre les Histoires ordinaires qui n'ont point été contestées, au moins pour les faits généraux & de notoriété publique, & qui par-là sont en quelque façon reconnues pour vraies en cela, ou bien celles des Religions contestées & accusées de faux dès qu'elles ont parû.

4°. Enfin je ne nie pas qu'il n'y ait plusieurs circonstances dans lesquelles ces Histoires instruisent par leur propre autorité; mais je sçai bien aussi que cette instruction est plus souvent incertaine & illusoire : que la plupart des faits qu'elles contiennent sont contestés, que ceux mêmes qui sont reçus le plus unanimement ne sont pas sûrs, & qu'on en peut douter sans être accusé de se refuser à l'évidence; aucune de leurs narrations

n'emporte un consentement absolu comme font nos sciences exactes ; d'ailleurs on n'y ajoute foi qu'autant que ces faits sont renfermés dans les bornes de la possibilité naturelle : dès qu'ils ne se trouvent pas conformes au cours ordinaire des choses humaines, on les appelle des *Fables* ou des *Romans*, & on les rejette sans autre examen. Mais de quoi sont remplis les livres des Religions factices ? De faits merveilleux qui surpassent les forces de la nature, qui sont contraires à ses loix invariables, & qui répugnent autant à la sagesse & à la justice de Dieu qu'à la raison & à la vérité : ce sont par conséquent des *Romans* & des *fables*.

Outre cela l'Histoire nous dit qu'un homme a fait une telle action, qu'il a dit une telle chose, qu'il a prononcé un tel jugement, mais c'est la raison qui décide du droit, & si l'historien prononce sur le mérite ou le démerite de ces actions, la foi que je puis lui accorder sur les faits ne s'étend point aux jugemens qu'il en porte.

Mais les livres des religions factices prétendent que c'est Dieu lui-même qui les a dictés, ainsi en acceptant le *fait* on accepte le *droit*, puisque Dieu ne peut mentir. D'un autre côté nous avons prouvé

que ces livres ne peuvent être regardés par les gens sensés que comme des fables ridicules, absurdes & souvent d'une atrocité révoltante, ainsi on ne doit point admettre les faits qu'ils rapportent; Dieu ne dicte point de livres, il parleroit immédiatement aux cœurs des hommes, s'il avoit des ordres à leur donner, & des préceptes nécessaires à leur prescrire; les hommes ne font des livres que faute de pouvoir se communiquer autrement leurs pensées & leurs intentions.

CHAPITRE XI.

Nouvieme vérité.

Il faudroit à chaque religion une suite continuelle & actuelle de miracles incontestables.

LES preuves doivent être proportionnées à la difficulté & à l'importance des choses qui sont en question.

Pour une chose aisée à croire & de peu de conséquence la moindre vraisemblance suffit; on se contente alors du plus léger témoignage; mais pour une chose obscure, difficile à croire, compliquée & dont la décision influe nécessairement sur la

bonheur d'une infinité d'êtres, il faut de grandes preuves, de fortes probabilités & des témoignages dont la véracité ne puisse être contestée, pour m'engager à la croire & à régler ma conduite en conséquence.

Examinez la différence de la procédure criminelle à la procédure civile, quoique dans la dernière il s'agisse du bien, de l'ordre & du maintien des familles, il s'agit dans l'autre de la vie & de l'honneur des citoyens, c'est pourquoi les juges y sont à jeûn, & si les voix sont égales la cause est renvoyée &c.

Qu'un jeune homme vous dise qu'il a vingt-six ans, vous le croyez, pour peu qu'il ait l'air plus foriné que les enfans; mais s'il vous demande ensuite cent pistoles sur son billet, vous commencez à examiner si en effet il est majeur; & s'il vous proposoit de vous vendre une terre cent mille écus argent comptant, vous voudriez voir son extrait baptistaire; voilà pour la conséquence, voyons pour la difficulté.

Si ayant l'honneur de vous voir, mon R. P., je me plaignois d'avoir trouvé un grand embarras sur le pont Notre-Dame, vous me croiriez aisément; si je disois qu'il y a eu vingt personnes de blessées

vous pourriez me croire malgré votre étonnement ; si j'ajoutois que de ces vingt personnes cinq ont eu l'œil droit crevé, cinq l'œil gauche, cinq le bras cassé, & cinq la jambe, vous commenceriez alors à ne me point croire du tout ; mais que seroit-ce donc si j'ajoutois encore que j'ai soufflé sur tous ces gens là & qu'ils ont été guéris ? Que seroit-ce si je vous disois que j'ai pris un carosse d'une main & que je l'ai enlevé pour laisser passer les autres, & si je conclusois de là que vous me devez du respect, de la considération, une obéissance aveugle, à moi & à tous ceux qui porteront un tel habit ? acquiesceriez-vous à mes loix, vous rendriez-vous à mon témoignage, sous le faux & vain prétexte que vous m'avez bien cru lorsque je vous ai parlé de l'embarras que j'avois rencontré ? Certainement vous me traiteriez de fol, & si votre patience alloit jusqu'à me répondre, vous me diriez que vous avez cru ce qui étoit croyable, & non ce qui est une fable ; que vous avez cru ce que vous n'aviez aucun intérêt de soupçonner de faux, & non ce qu'il vous seroit onéreux de croire sans fondement & sans profit pour vous.

Ceci n'est point une comparaison, c'est absolument la même chose que le fait des

religions, il n'y a que les termes à changer; le Curé, le Bonze, l'Iman, le Prédicant, le Rabin & le Talapoin débitent des fables dépourvues de toute apparence de possibilité, & concluent de là qu'il faut les respecter, leur obéir, les bien payer, les exempter de toutes les charges publiques, ne les supposer capables d'aucuns mensonges ou crimes, & s'ils en sont manifestement convaincus, qu'il ne faut point les punir de peur de scandale, & qu'on doit les couvrir du *mantenueau de la charité*.

Pour des faits surnaturels il faut des preuves surnaturelles. Mon Curé me dit qu'un verre d'eau versé sur la tête, & une croix faite en l'air en prononçant des paroles, effacent les péchés que nous avons commis dès avant que de naître, pour preuve de tout cela, avec un pareil topique qu'il guérisse un épileptique. Il m'assure que ses Messes, le son de ses cloches, ses processions &c. procurent la santé, conjurent les orages, chassent les insectes, &c. pour me prouver cela qu'avec ces remèdes si efficaces il relève un pan de mon mur qui est tombé, qu'il me délivre des punaises; en un mot qu'il prouve ou se taise.

Pour prouver sa puissance & son au-

torité sur des choses dont on ne peut faire l'expérience, il faut établir un cas semblable à l'égard de celles que l'on peut expérimenter, sans quoi l'on ne doit pas attendre de croyance. Le Géometre me dit qu'il mesure exactement la distance qui se trouve entre deux points inaccessibles; si j'en doute, il en fait l'expérience entre deux points accessibles, je vérifie son opération, je vois qu'elle est juste, & je crois qu'il peut faire ce dont j'avois douté d'abord.

Vous direz que vos Messes tirent les âmes du purgatoire; eh bien! tirez avec une Messe un homme de la Bastille.

Les Empyriques, les Charlatans, les Opérateurs, qui font pour la santé du corps ce que les Apôtres & les Missionnaires font pour le salut de l'âme, font des épreuves; ils n'exigent pas qu'on les croye sur leur parole, ils se brûlent, se percent, s'empoisonnent & se guérissent de tous ces maux; ils voyent que l'intérêt qu'ils ont à persuader étant connu, il faut de nécessité une preuve qui persuade à ceux qui les écoutent, qu'ils disent la vérité.

J'ai lu quelque part ce beau raisonnement: vous croyez bien les commentaires de César; pourquoi ne croiriez-vous pas

l'Evangile ? Je dois donc croire aussi l'Alcoran ? La conséquence est égale.

Je crois les commentaires de César parce que en général ils ne disent rien dont on ne sente la possibilité ; si César disoit qu'il a passé la mer à pied sec ; que les eaux se sont séparées & accumulées des deux côtés pour le laisser passer ; & tant d'autres mensonges , aussi absurdes qu'on trouve dans l'Ancien & le Nouveau Testament , nous ne le croirions pas ; & bien moins encore si les auteurs de ce Roman en tiroient des conséquences utiles pour eux-mêmes , & onéreuses pour nous. D'ailleurs mille monumens épars appuient le livre de César , cependant quand nous disons que nous croyons les commentaires de César , cela ne signifie pas que nous jurerions ou que nous exposerions notre vie pour prouver qu'ils sont absolument & totalement vrais ; on doute de bien des faits naturels , & l'en ne veut pas que je doute de relations cent fois plus singulieres & plus romanesques que tout ce que l'Histoire nous dit !

Sur un fait , même croyable , le seul intérêt de celui qui le rapporte met en droit d'en douter ; & l'intérêt que nous avons qu'il soit faux , nous met en droit

de l'examiner rigoureusement. Si on venoit me dire que mon fils a été tué à l'armée, je le croirois, mais si le porteur de la nouvelle me disoit qu'il l'a fait son héritier, & cela sans autre preuve, je cesserois de croire & la mort & la donation.

Si l'on me dit que les monts Pyrénées étoient au Japon, mais que sur l'ordre de tel homme ils ont fait un saut & sont venu se placer où ils sont, je n'en voudrois rien croire ; si dans l'instant une voix me disoit pareille chose, & que regardant par-tout je ne visse personne qui eût pu prononcer ces paroles, je commencerois à douter, mais si, levant les yeux, je voyois des étoiles s'arranger, pour former des mots qui m'indiquassent la même chose, je croirois sans hésiter. La preuve seroit alors aussi étrange que le fait & seroit en proportion avec lui.

Argument démonstratif.

• Les preuves doivent être fortes à proportion de la difficulté de la chose à prouver, & évidentes à proportion de son importance.

La question de la Religion roule sur des choses impossibles, ou du moins sur-

naturelles que l'on dit de la dernière importance.

Donc il faut aux religions des preuves au dessus des forces de la nature, & qui soient de la dernière évidence.

Mais, dira-t-on, *toutes les religions s'appuient sur un nombre prodigieux de miracles*: oui, selon leurs livres, mais pour me les faire croire faites m'en voir un bien évident; vous ne le pouvez, & moi je ne puis rien croire. Où sont, mon R. P., les hommes véritablement sages & dégagés d'esprit de parti qui aient vû des miracles? S'il y en a, qu'ils les croient, mais les autres seroient insensés d'y ajouter foi; personne ne pouvant être obligé de croire sur le rapport d'autrui les faits mêmes les plus vraisemblables.

D'ailleurs si les miracles étoient un moyen raisonnable d'inspirer la foi, tous les hommes seroient exposés à l'erreur: combien de prestiges de l'art passeroient pour des miracles dans les nations sauvages! En effet on voit des miracles à proportion qu'on est moins instruit, ou qu'on ignore les secrets de la médecine, de la physique expérimentale, de la Chymie, des Mathématiques &c. à proportion de l'ignorance où l'on est des tours d'adresse des jongleurs, des vertus & des

propriétés de certains remèdes , & des effets de certaines machines. Tout étoit plein d'esprits , de démons , de possédés il y a deux siècles. Des marionnettes parurent aux Suisses montagnards un effet de la magie. N'a-t-on pas vû en Amérique dix mille habitans du pays qui à la vue des terribles effets de la poudre à canon assuroient que les Castillans faisoient des miracles , & qu'ils étoient dépositaires des foudres de Dieu ? Qu'un imposteur creuse des mines & qu'il ait des fusées de bombes qui brûlent quoiqu'on les plonge dans l'eau ; qu'il tue les rebelles à ses volontés d'un coup de pistolet , faut-il pour cela que ces pauvres gens croient tous les dogmes qu'il leur annoncera , quelque absurdes qu'ils soient ? il conduira quelques-uns des incrédules sur l'endroit où il aura placé sa mine , il les exhortera ; s'il ne les persuade pas , il s'écriera que le feu de l'enfer va le venger : alors ces malheureux sautant en l'air parmi le feu & la terre ne seront-ils pas un exemple pour les autres & un spectacle très-persuasif ? Ceux-ci n'auront-ils pas vû des miracles ? ils seront donc dans l'obligation d'embrasser la doctrine de l'imposteur & de faire tout ce qu'il voudra ?

Avouez donc, mon R. P., que des ef-

fets quelque'extraordinaires & quelque miraculeux qu'ils nous paroissent, ne peuvent rien prouver en faveur de la vérité d'une doctrine à laquelle on les fait servir de base, ou que la foi des hommes est à la merci du premier fourbe adroit qui voudra les tromper. D'ailleurs toutes les Religions que vous regardez comme fausses ont des miracles aussi bien établis que les vôtres, contenus de même dans des livres sacrés, leur mémoire est célébrée & perpétuée par des fêtes, par des temples & par des monumens. Je vais plus loin encore & je défie tous les Théologiens Chrétiens de soutenir les miracles de Moÿse & de Jésus-Christ par des raisons qui ne conviennent pas également & qui ne prouvent pas aussi fortement pour les miracles de Mahomet, de Sommonocodom, de Brâma, &c. Je les défie de même de combattre les miracles de ces Législateurs célèbres par des raisons qu'on ne puisse employer avec autant d'avantage contre ceux de votre Religion.

CHAPITRE XII.

*Dixieme vérité.**On court risque d'être dans l'erreur
quelque religion que l'on suive.*

DES faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude; on a beau prendre toutes les mesures que la prudence & la sagacité peuvent suggérer, on ne peut trouver que des vraisemblances, qui ont quelquefois un haut degré de probabilité & qui forment même, selon les circonstances, une espèce de conviction; mais tout cela n'équivaut jamais à l'évidence parfaite & à la vérité claire & incontestable.

La différence entre l'Histoire & la Fable ne consiste pas en ce que l'une est vraie & l'autre fausse, elle est fondée sur ce que l'une peut être vraie, & qu'il y a même apparence qu'elle l'est, au moins en général, tandis que l'autre est sûrement ou évidemment fausse.

Un juge qui a condamné un homme convaincu par des pieces & par des témoins, ne peut pas dire qu'il n'a pas condamné un innocent & le dire avec certi-

tude, il peut affûrer qu'il l'a condamné innocemment.

Pour qu'un fait fût incontestable à notre égard, il faudroit qu'il fût impossible que nos sens nous trompassent, ou que notre imagination ne pût être frappée que d'objets présens & tels qu'ils sont réellement; en un mot que nous fussions au dessus de toute illusion.

Pour qu'un fait fût prouvé invinciblement, il faudroit qu'il fût impossible que les hommes mentissent aux autres ou se trompassent eux-mêmes.

On ne peut donc établir des faits de maniere à les mettre à l'abri de toute contradiction. Il n'y a que les vérités Métaphysiques & Physiques qui soient incontestables, & qui arrachent un assentiment parfait & irrévocable. Il faut donc de nécessité consulter les vérités Métaphysiques pour trouver une certitude absolue.

Si dans les affaires de la vie on s'en rapporte à des preuves de fait, c'est qu'on ne peut faire autrement; la vie n'est qu'une suite de faits matériels, il faut donc bien juger sur des faits matériels, mais en comptant sur ces preuves on ne prétend pas rendre un jugement exempt d'erreur, on prétend seulement rendre le meilleur

jugement qu'on puisse rendre en pareil cas, quoiqu'au fond il puisse être mauvais ou faux.

Où est donc la certitude des Religions qui ne sont fondées que sur des faits ? C'est se moquer que de dire , *c'est Dieu même qui atteste ces faits* , si l'on ne démontre en même tems que les livres où ces faits se trouvent sont l'ouvrage immédiat de Dieu ; des faits impossibles ne peuvent se prouver ; on n'est pas le maître de s'en convaincre , quelque chose qui soit alléguée en leur faveur , parce que le raisonnement qui en découvre l'impossibilité est plus clair & plus évident que toutes les preuves qu'on peut donner.

Des faits surnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, même pour ceux qui en seroient les témoins , parce qu'il est plus aisé que tous leurs sens se trompent, qu'il n'est aisé qu'un fait surnaturel se passe ; & à plus forte raison quand ces faits surnaturels ne sont fondés que sur des relations & des ouï dire.

Disons donc hardiment que les Religions alleguent des faits impossibles & surnaturels , & par conséquent des faits qu'elles ne peuvent jamais prouver. Quand on trouveroit une Religion mieux fon-

dée, que les autres, ce ne seroit pas une preuve qu'on dût s'en tenir là.

1°. Parce qu'on n'est pas sûr de la bien entendre.

2°. Parce qu'une chose meilleure qu'une autre peut ne rien valoir ; les choses mauvaises ne sont bonnes qu'à l'égard de ceux qui n'en connoïtroient pas de meilleures.

Ainsi la meilleure Religion de l'Amérique étoit bonne avant que nous y eussions pénétré. Qui nous a dit que celle des Terres Australes ne vaille pas mieux que la nôtre , & qu'il n'en viendra pas des Apôtres dans notre continent pour nous convertir à leur foi ? En un mot donnez-moi une démonstration de la divinité de vos livres , je consens de m'y rendre , quoique je dise que ces livres sont humains.

Argument démonstratif.

Tous les faits ne peuvent emporter une certitude parfaite.

Toutes les Religions sont fondées sur des faits.

Donc elles sont incertaines , donc en les suivant on court risque d'être dans l'erreur.

lequel

CHAPITRE XIII.

*Onzieme vérité.**Toutes les Religions ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines*

Croire, ce n'est pas savoir, ce n'est pas voir; croire suppose une incertitude; je sçai, je suis sûr, je vois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits; que la diagonale d'un quarré est plus longue qu'un de ses côtés; que le quarré de l'hypothénuse est égal au quarré des deux autres côtés; il en est de même des autres propositions de Mathématique également certaines & évidentes. Mais je crois qu'Alexandre a vaincu Darius, & qu'il a conquis la Perse.

La conviction que les vérités Métaphysiques éternelles & nécessaires portent dans l'esprit de tout homme dont l'organisation n'est pas viciée, n'est point susceptible du plus ou du moins; elle est immuable & comme elle exclut toute espece de doute & d'incertitude, on est sûr que tous les êtres intelligens & sains voient la même chose, & l'on n'a ni crainte ni espérance de trouver le contraire; les plus grandes menaces, les plus

grandes promesses n'engageront pas un instant à chercher un point dans un carré qui soit également éloigné de toutes les extrémités, on en voit clairement l'impossibilité, parce qu'on voit clairement ce que c'est qu'un carré. Mais que le Roi propose cent mille écus à qui pourra prouver que César n'a jamais été en Angleterre, il y aura là-dessus mille dissertations dans six mois.

- On voit tous les jours les opinions les plus généralement reçues & les notions les plus enracinées combattues & détruites. Mais on n'a jamais vû & l'on ne verra jamais personne révoquer en doute les démonstrations d'Euclide ni aucune autre vérité que l'esprit apperçoit clairement.

Il y a donc une différence entre croire & voir; croire n'est pas affirmer, comme ne pas croire n'est pas nier. *Croire* signifie ne pas contester, acquiescer par provision jusqu'à une meilleure & plus ample information; ce mot suppose du doute & laisse à l'esprit la liberté d'embrasser une croyance contraire.

La croyance peut augmenter à l'infini sans jamais atteindre le dernier degré de perfection; pour la certitude la vue produit tout d'un coup ce dernier degré: pour la certitude parfaite, il est impossi-

ble que l'on me rende plus certain que je ne le suis, que la corde d'un arc a moins d'étendue que l'arc même ; mais on peut me rendre plus assuré que je ne le suis que l'arche qui est à la tête du pont de Xaintes, est de Jules César, quoique j'en aie lû l'inscription ; on peut aussi diminuer ma croyance sur cet article.

Nulle Religion factice n'a promis encore de faire voir de cette vue dont l'esprit apperçoit les vérités Métaphysiques, essentielles, éternelles & nécessaires : aucune n'a exigé qu'on assurât que l'on voyoit ; ce n'est point par scrupule ou faute d'impudence & de mauvaise foi, c'est parce que cela révolteroit les esprits & pourroit faire crouler tout l'édifice déjà si chancelant ; elles se contentent de demander qu'on croie, qu'on ne dispute pas, qu'on ait la complaisance d'acquiescer ; en un mot qu'on soumette aveuglément son entendement sous l'obéissance de la foi. *Captivantes intellectum in obsequium fidei.* Voilà la formule commune de toutes les Religions c'est le point dans lequel elles se réunissent & se touchent, pour ainsi dire, le plus immédiatement.

Le Paganisme des Grecs & des Ro-

mains demandoit qu'on crût que Jupiter, Neptune & Pluton avoient partagé l'univers ; que la fumée de l'encens , & le sang des animaux égorgés , gagnoit ces Dieux ; qu'ils s'unissoient aux simulacres qu'on leur consacroit ; qu'ils étoient plus présens dans les simulacres & dans les temples qu'on leur dédioit , qu'ailleurs ; qu'ils faisoient tous les jours des miracles, &c.

Le Paganisme d'aujourd'hui demande à-peu-près les mêmes choses. Le Judaïsme demande qu'on croye que le retranchement d'une partie du corps est le sceau de l'alliance que Dieu a faite autrefois avec les hommes ; que ce Dieu habite un temple ; que sa demeure principale est au Ciel ; que les Hébreux sont son peuple chéri & qu'il hait toutes les autres nations ; qu'il ne faut pas manger de certains animaux ; qu'on est impur pour avoir touché un cadavre, &c.

Le Mahométisme veut aussi qu'on croye la circoncision nécessaire ; que l'eau répandue sur le visage & sur les bras efface les péchés ; que c'est l'Ange Gabriel qui apporta l'Alcoran, qui est écrit sur une table d'émeraude conservée dans le Ciel ; que les femmes seront exclues du Paradis, &c.

Le Christianisme ne demande pas avec plus de preuves & de raison qu'on croye que Dieu est composé de trois substances distinctes, dont l'une procède & l'autre est engendrée : qu'il punit le péché d'un seul homme sur un nombre infini d'hommes qui n'y ont point eu de part. Que la nature de l'homme s'est corrompue ; qu'il a fallu que l'une des trois substances divines s'immolât aux autres pour se satisfaire toutes trois ; que cette satisfaction ne sera appliquée qu'à un petit nombre choisi par le caprice de ce Dieu farouche & bizarre, sans qu'il paroisse la moindre marque de cette prétendue satisfaction, pacification, ou réparation, ni que la mort, les maladies, les erreurs & les crimes en soient moins communs sur la terre, quoiqu'on les attribue au péché qu'on prétend être expié, & à cette corruption de la nature qu'on prétend réparée, &c. &c.

Il est clair par ce qui vient d'être dit que toutes les Religions ont la même autorité, & qu'elles exercent la même tyrannie sur les esprits, les volontés, les consciences, les biens & les actions les plus nécessaires : cela ne vient pas de leur probabilité ou vraisemblance, il est impossible que ces choses soient dans toutes

au même degré ; elles ne tiennent donc cette autorité que de la prévention , que de la ruse des Prêtres qui s'emparent des premières années de l'enfance pour l'abreuer , pour ainsi dire , de fables grossières & pernicieuses ; en un mot de la stupidité de l'homme qui se laisse entraîner au torrent ; ce petit article est bien fort , & mérite bien toute l'attention du P. Malebranche.

L'autorité de toutes les Religions est égale parce que la force de l'éducation est égale par-tout aussi bien que la force de l'exemple ; on embarrasse la tête d'un enfant , son esprit est sans expérience , il est au milieu d'un peuple esclave des mêmes préjugés ; on lui prêche sans cesse & avec un appareil imposant , que ce sont des vérités qu'il ne faut pas même examiner ; il avance en âge , les besoins de la vie l'occupent , les passions le dominent , il voit emprisonner & traîner au supplice le premier qui ose proférer une parole contre les superstitions de son pays , & il en reste là . Si la solitude , quelques réflexions momentanées , quelques avertissemens & quelques occasions le mettent un peu à portée de penser , il doute , il entrevoit la vérité d'une vue obscure & passagère , mais le torrent le

ramene, il craint même de voir plus clairement la vérité qui lui échappe.

N'est-il pas vrai, Mon R. P., que ce n'est pas la vérité qui vous fait croire, mais seulement la prévention ; si votre Curé vous avoit dit dès l'enfance qu'il y a sept personnes en Dieu & trois Sacremens, l'auriez-vous démenti ? Non certainement ; vous auriez reçu ces articles de foi comme vous recevez tous ceux du Catéchisme qui admet trois personnes en Dieu & sept Sacremens.

Mais d'un autre côté l'Iman, le Muphti & le Bramine sont aussi persuadés de la vérité de leur Religion que vous l'êtes de celle du Christianisme : est-ce parce qu'ils ont raison ? Vous ne le direz pas. Voilà une égalité de croyance sans une égalité de raison ; c'est donc la seule force de l'éducation qui est égale dans tous ; & celle de la vérité n'y a aucune part.

On dira peut-être que quelques Missionnaires convertissent des nations entières ; mais si l'on voyoit comme je l'ai vu la façon dont se font ces conversions, les ruses, les traits de Machiavélisme, la force, la violence qu'on emploie quand on le peut, on ne seroit pas cette objection que chaque Religion peut faire, car on voit des conversions dans toutes celles

les qui ont la manie de faire des Prosélytes.

Je l'ai dit, mon Reverend Pere, je ne veux entrer dans la discussion d'aucuns faits , voici cependant deux réflexions qui pourront faire quelque impression sur vous.

La plupart des conversions se font chez des nations sauvages qu'on surprend par autorité & par l'avantage que nous donnent sur eux les armes, les sciences & les arts; on parvient aisément à les convaincre de l'existence d'un seul Dieu ou d'un pouvoir & d'une force invisible qui gouverne la nature; on les éblouit par le spectacle de nos cérémonies; on les charme par la beauté de nos chants; on leur fait présent de quelques bagatelles, on prend ainsi de l'empire sur leur esprit; on leur débite quelques bribes de Religion, qu'ils n'entendent pas, & qu'ils n'osent contester, & pour un peu d'eau-de-vie ils abandonnent leurs enfans à tout ce que l'on veut leur apprendre. On m'en montra un à qui on avoit donné de l'eau-de-vie pour laisser baptiser son enfant, il le rapporta le lendemain pour avoir la même récompense.

Les autres sont des peuples idolâtres, on leur montre le ridicule de leur Reli-



gion en leur cachant celui de la nôtre ; on se rend recommandable par une supériorité de science ; on leur prouve l'unité de Dieu dans l'univers : on leur débite les dogmes les moins rebutans , & les moins absurdes du Christianisme , & on leur choisit ceux qui approchent le plus de leurs propres rêveries , en sorte qu'il n'y a que le nom à changer. On ne parle point des suites de cette Doctrine , point des dixmes , point des excommunications , point des interdits , point des tarifs d'impôts pour les mariages & les enterremens.

Que ne fera-t-on pas entrer dans la tête des hommes en s'y prenant ainsi ? Une chose de fait , c'est que les Negres qui passent en Turquie se font Mahométans , & que ceux qui sont élevés dans les Colonies Protestantes , sont ou Luthériens , ou Calvinistes , comme les nôtres sont Catholiques Romains. Voilà ces ames gagnées à Jésus-Christ. Je n'en parle point sur des relations , j'ai tout vû par moi-même.

Les argumens les plus forts de ces nouveaux Apôtres se réduisent à ceci : „ nous sommes plus savans que vous , plus adroits , plus pénétrans , nous croyons telle chose , donc vous devez la croire. „ Nous

„ Nous venons ici sans aucune vue d'intérêt ; croyez-vous que nous soyons des imposteurs qui veuillions vous tromper, nous qui au mépris de mille dangers divers & sans aucun profit traversons les mers uniquement pour vous éclairer, & vous guider dans la voye du salut ? ”

Voilà les sophismes de ces Prédicateurs qui passent, parce qu'une partie de l'auditoire n'a ni le tems ni la capacité de les examiner, & ne se doute pas des travaux que peut faire entreprendre le plaisir de dominer sur les esprits des hommes. Personne n'ose donc ouvrir la bouche pour les contredire, voyons toutefois leur solidité.

Le premier de ces argumens ne prouve rien ; on peut être habile en mille choses & se tromper en un point ; les Chinois bien plus savans que les Nègres leur enseigneroient-ils la bonne religion ? Archimede ; Euclide ; Aristote ; Platon &c. étoient certainement beaucoup plus instruits que la plupart des Chrétiens ; & cependant ils étoient polythéistes.

Le second argument est une fausseté manifeste, il n'est pas vrai que ces Missionnaires si pieux s'exposent aux dangers d'une longue navigation sans aucun

intérêt et il y en a parmi eux un très-grand nombre qui font de grosses fortunes par le commerce & l'industrie ; d'ailleurs la curiosité, l'envie de voyager, le plaisir de sortir du couvent, le libertinage, l'ambition, ne sont-ils pas des motifs très-puissans ?

Je ne nie point qu'il ne puisse y en avoir quelques-uns que le seul motif de la Religion engage, ce qui n'est qu'un pur effet de l'opinion & de l'enthousiasme ; ils en feroient autant pour toute autre Religion s'ils y avoient été élevés. Mais quand bien même tous seroient guidés par ce motif, ce sont des esprits simples dont la Communauté profite, pour faire des établissemens ; ainsi la République monachale s'accroît & s'enrichit par le moyen de ces dupes.

J'ai vu les Jésuites à Goa ; quelle opulence ! qu'ils jouissent bien du travail de leurs Missionnaires ! Le Gouverneur habite une cabane de planches à Quebec ; l'Intendant y est très-à l'étroit. Les mutations nécessaires à la conservation de la Colonie sont dehors, ou mal à couvert, pendant que pour nous Révérends Pères il y a des édifices à trois étages, bâtis de bonne pierre de taille, couverts d'ardoise de France, avec un bois renfermé au mi-

(111)

lieu de trois Jardins ; ils menent des fauvages dans un terrain , les engagent à le défricher : puis sous quelque prétexte ils les conduisent ailleurs , le terrain leur reste & fait une bonne métairie , le Séminaire de Saint Sulpice a gagné de la même manière la Seigneurie de l'Isle de Montréal.

C'est le zèle de la maison de Dieu qui les consume & qui les porte aux extrémités de la terre. Le même désintéressement les engage à abuser de l'autorité & du crédit qu'ils ont auprès du Roi , pour s'introduire où l'on ne veut point d'eux ; ils ont forcé les Nantois à les recevoir ; Troyes les verra quelque jour établis dans ses murs malgré la résistance de ses citoyens , le zèle de ces bons Peres m'en est un sûr garant.

Il me paroît évident qu'on auroit les mêmes succès par-tout , prêchât-on les fables d'Esopé ; on obtient tout des hommes, en les prenant par leur foible , l'obéissance , la force , la ruse , les récompenses , les menaces , les punitions sont des moyens efficaces dont les Missionnaires se servent pour faire recevoir la doctrine qu'ils annoncent.

Argument démonstratif.

Toutes les religions se contentent de demander qu'on croie, elles n'osent demander rien de plus.

Croire, n'est qu'un acquiescement conditionnel qui suppose incertitude & doute, ce qui peut donner lieu au changement.

Donc toutes les Religions ne demandent qu'un acquiescement conditionnel, supposent incertitude, & laissent lieu au changement.

Donc tout homme engagé dans une religion n'a aucune certitude parfaite sur sa religion, & suppose même qu'il n'en peut avoir, puisqu'il est réduit à croire.

CHAPITRE XIV.

Douzieme vérité.

Aucune religion factice ne peut exiger une véritable croyance.

Croire n'est pas une chose libre ; la croyance est nécessairement proportionnée aux raisons de croire, ou aux motifs de crédibilité.

Il en est de la vérité comme du bien,

on aime le bien nécessairement. & l'on se rend à la vérité intérieurement malgré qu'on en ait.

La vérité à notre égard n'est autre chose que ce dont on est convaincu intérieurement ; disputer si l'on peut refuser son consentement intérieur à la vérité , c'est disputer si l'on peut n'être pas convaincu de ce dont on est convaincu ; le vrai est le nom général de ce qui peut convaincre ; ce qui nous convainc est la vérité.

La vérité est l'objet d'affirmation du jugement, comme le bien l'est du choix de la volonté. On peut dire à-peu-près la même chose sur les opinions.

On n'est pas libre d'avoir un certain degré de croyance, qui suit nécessairement du degré de vraisemblance & des raisons qu'on a de croire ; desorte qu'on ne peut s'empêcher d'avoir intérieurement une certaine opinion, quoiqu'on puisse agir comme si on ne l'avait pas ; de même sans des raisons persuasives pour nous l'on ne peut avoir une certaine croyance, quoiqu'on puisse agir comme si on l'avait.

Si l'on veut prendre la peine d'examiner ces degrés, on verra qu'il y en a quatre.

Lorsque les raisons de croire ne compensent point par leur poids & par leur nombre la difficulté, l'obscurité & l'invraisemblance de la chose qui est l'objet actuel de la foi, on ne croit point du tout. Quand la différence entre les raisons de rejection & d'admission est légère, elle fait naître le doute & le soupçon. Quand les motifs de crédibilité égalent par leur force & leur solidité, la difficulté de la chose que l'on propose à croire, il en résulte la simple opinion; & quand ces motifs l'emportent déterminément sur ceux d'incrédulité, ils produisent alors la croyance qui peut croître à l'infini, sans jamais atteindre à la certitude parfaite, comme nous l'avons remarqué plus haut. (*)

On me dit qu'on vient de voir chez un curieux un tableau d'Appelle, je n'en crois rien. Un autre dit qu'il est de Raphaël, & qu'il a coûté cent mille francs; je reste en quelque façon en suspens, parce qu'il est plus aisé que celui qui me parle mente ou se trompe, qu'il n'est aisé que cela soit. Un troisième me dit qu'il l'a vu, & qu'il n'a coûté que deux mille écus; j'acquiesce & je ne nie point le fait, parce qu'il est aisé que ce-

(*) Voyez le Chap. XIII.

La soit. Mais si cinquante personnes me disent la même chose, si celui qui possède le tableau m'en assure, si celui qui l'a vendu me le confirme, alors je le croirai pleinement ; j'en serai même encore plus fortement convaincu si je vais chez le curieux, si je trouve ce tableau très-beau, & si les connoisseurs l'estiment ce prix ; parce qu'il y a plus d'apparence que cela est ainsi, qu'il n'y en a que les gens mentent & se trompent ; mais après tout je n'en suis pas absolument sûr, très-peu de chose pourroit m'en faire douter & me porter même à le nier ; si, par exemple, après tout cela le curieux vouloit m'engager à l'acheter, & que les gens qui m'ont assuré son prix fussent de ses amis ou liés d'intérêt avec lui.

Mais quand cent mille personnes & cent millions de livres m'assureroient que le Louvre a été bâti en une heure, je le tiendrois nettement ; parce qu'il est plus aisé que tous ces gens-là se trompent, qu'il n'est aisé que cela soit ainsi. Quelque dépense qu'on ait voulu faire, quelque grand que soit le nombre d'ouvriers qu'on ait voulu y mettre, il y a une impossibilité physique ; mais je tiendrois bien plus absolument encore, si ceux qui veulent me persuader avoient intérêt à la

faire, & si de mon côté j'en avois à ne m'en pas rapporter à eux.

L'application de tout ceci aux religions est très-facile ; les suppôts de ces religions n'ont aucune preuve qui égale la difficulté des faits qu'ils proposent à croire. Bien loin de là, les contes qu'ils font sont plus improbables que le bâtiment du Louvre en une heure, & même en une minute ; il est donc bien plus sûr qu'ils mentent ou qu'ils se trompent, qu'il n'est aisé ou possible que ces choses soient réelles ; outre cela en le faisant croire ils se font souverains, & moi en les croyant je deviens leur esclave.

Peut-être trouverez-vous, mon R. P., que je me répète & que je suis trop diffus, mais la croyance étant la base & , pour ainsi dire, la première pierre de l'édifice, j'ai cru devoir discuter à fond ce point important aux risques de quelques répétitions.

Je sçai bien qu'on dira que ces choses incroyables sont données pour sur-naturelles, & qu'on convient que dans l'ordre de la nature elles peuvent être niées ; qu'on convienne donc qu'il est absurde de les croire, sans en avoir de preuves suffisantes, puisqu'elles nous sont préju-

diciables &c ne nous convainquent pas intérieurement.

Quand toutes les preuves qu'on allègue seroient aussi bonnes qu'elles sont absurdes, elles ne seroient valables que pour ceux qui auroient été témoins; quand j'aurai vû des miracles, je conclurai de ceux-là aux autres, je conviendrai du pouvoir de celui qui les fait, mes sens par leur autorité l'emporteront sur mon raisonnement quant aux choses surnaturelles, mais non pas pour des impossibilités métaphysiques, telles que la Trinité, l'Incarnation, la Résurrection, la Transsubstantiation, le péché originel, la grace nécessaire, la médiation des Saints, le Vicariat de la Divinité &c. &c. parcequ'il est plus aisé que mes sens me trompent, qu'il n'est aisé que toutes ces extravagances aient quelque fondement.

Tout cela bien examiné, on voit clairement qu'on ne peut faire un commandement de la foi, on peut seulement exiger qu'on agisse comme si l'on croyoit.

Tel qui dit qu'il *croit*, se trompe peut-être, encore plus celui qui dit qu'il *croit* fermement, puisqu'en fait de Religion il n'y a point de preuves qui emportent l'absolue conviction.

Les gens sçavans ne croient point pour la plupart ; les personnes médiocrement éclairées ont des doutes ; le paysan & l'homme borné dit qu'il *croit*, & ne fait ce qu'il dit par le motif *croire*.

Qu'est-ce donc que la Religion du commun des hommes ? C'est un résultat de l'éducation & des opinions vraies ou fausses reçues dans le Pays où ils sont nés. Qu'est-ce que la Religion d'un Théologien qui lit la Bible, les Pères, S. Thomas, &c. ? C'est la prévention d'un fanatique qui s'est tant rebattu l'esprit d'un simple fait d'éducation, qu'il en a fait une opinion ; à force de s'échauffer de cette opinion, il s'y est opiniâtre jusqu'à s'en faire une espèce de persuasion ; comme un aveugle de naissance qui ayant ouï dire à des railleurs que le bleu pèse plus que le jaune, se feroit formé une idée des couleurs sur ce principe ; ou comme les menteurs qui finissent par croire eux-mêmes une histoire qu'ils ont fabriquée. La grandeur des récompenses que promettent les Religions éblouit ; les châtimens dont elles menacent font trembler ; de sorte qu'on teste sans liberté & sans jugement, faute d'examiner le fondement & la vraisemblance de tout cela ; on ne pas songe qu'en obéissant aux uns, on

désobéir aux autres Prêtres qui font les mêmes promesses & les mêmes menaces chacun dans leurs Religions.

Dans quelque Religion qu'on eût été élevé, suivant son tempérament & les circonstances de sa vie, on eût été dévot ou incrédule : ce n'est donc pas la force de la vérité, mais l'entêtement & la prévention qui nous attachent à la Religion.

Argument démonstratif.

On n'est pas libre de croire.

On ne peut faire un commandement de ce qui n'est pas libre.

Donc on ne peut faire un commandement de croire ; donc les Religions ne peuvent exiger la foi.

Second Argument.

La foi est nécessairement proportionnée aux raisons de croire & aux preuves.

Aucune Religion n'a des raisons fortes ni des preuves convaincantes.

Donc aucune Religion ne peut exiger d'une foi ferme & solidaire.

Troisième Argument.

Il n'y a que les raisons de croire, ou les préventions de l'éducation, qui puissent

déterminer la foi , ou plutôt le consentement qu'on donne aux différentes religions.

Ce n'est pas les raisons,

Donc c'est l'éducation seule.

Je prouve la mineure : si c'étoit les raisons de croire , toutes les religions n'étant pas également bonnes , les croyances ne seroient pas égales ; or cette croyance est la même , & aussi vive dans toutes les religions , donc ce n'est pas les raisons : je prouve la majeure.

Les croyances sont proportionnées aux raisons de croire , les raisons de croire que proposent les Religions ne sont pas égales , donc les croyances ne seroient pas égales.

La preuve de la mineure est évidente , ou bien toutes les Religions sont indifférentes & toutes sont bonnes.

Les Chrétiens diront que la grace entraîne , mais chaque Religion aura un pareil échapatoire ; chacun dira , les malheureux qui suivent une autre Religion , en voyent bien la fausseté , mais la malice ou l'intérêt les rendent opiniâtres , ou la grace leur manque , ou leurs circonstances les lient &c.

CHAPITRE XV.

Treizieme vérité.

*Des Livres, des discours ne sont pas
des moyens dont Dieu ait pu se ser-
vir pour instruire les hommes.*

LES moyens doivent être proportion-
nés aux attributs & à la nature de
celui qui les employe.

Si Dieu a voulu faire savoir ses volon-
tés aux hommes, il est infiniment sage,
il a vû les meilleurs moyens; il est infi-
niment puissant, il a pu les prendre; il
est infiniment juste, il les a donc pris en
effet.

Voyons si des livres, des paroles, des
discours, & des décisions prononcées par
des hommes sont les meilleurs moyens,
& si ces moyens ont un juste rapport
avec les attributs divins.

Une sagesse infinie ne peut prendre que
des moyens infaillibles, or il est évident
à la raison qu'un livre ne peut pas tom-
ber dans les mains de tout le monde;
qu'il peut être perdu ou corrompu; que
toutes les nations ne peuvent point l'en-
tendre, que chaque homme ne fait pas
lire, qu'il y a des aveugles de naissance,

des sourds & muets qui ne peuvent rien apprendre; un livre n'est donc point un moyen général ni sûr pour instruire.

Les traductions, les interprétations, les Commentaires des Théologiens, les Prédications de certains hommes sans mission avec des talens & des degrés de foi divers, sujets aux passions &c. tout cela est bien moins infallible encore. Ceux qui s'efforcent tant de combattre leur raison, ne pourront peut-être point s'avouer sur l'expérience, ils n'ont qu'à prêter l'oreille pour écouter les disputes de tous ces Ministres du Seigneur, de ces Interprètes de sa loi; ils les entendront se reprocher réciproquement leur opiniâtreté, leur ignorance & leur mauvaise foi; qu'ils ouvrent ensuite les yeux, ils verront les désordres que causent leurs disputes.

Si Dieu avoit des Ministres, ils auroient tous un degré à-peu-près égal de capacité; les consécérations, les ordinations, l'imposition des mains, les rendroient plus sçavans & plus réglés dans leurs mœurs; on nous dit que tout Prêtre est également propre à transsubstantier le pain en Jésus-Christ, à baptiser, marier, absoudre &c. Pourquoi ne le seroit-il pas de même pour entendre &

expliquer l'Evangile ? cela est, autant de son Ministère ; on n'ose cependant pas le soutenir, c'est que l'expérience prouveroit le contraire ; je dirai bien ce qui est au centre de la terre, je le détaillerai même si on veut par ce que personne ne pourra me convaincre de faux ; mais je ne serai pas assez fol pour dire ce qui est dans la poche de mon voisin.

Des livres, des discours ne sont pas une voie sûre, Dieu en a pû prendre une autre meilleure, & il ne l'auroit pas fait ?

Dieu est infiniment juste, c'est-à-dire il ne peut demander que ce qui est possible & raisonnable, & traiter chacun suivant ses mérites ; le mérite des actions résulte de leur conformité avec la Loi, & leur malice du contraire ; la Loi est la volonté du législateur rendue intelligible à ceux pour qui elle est faite, autant qu'il est en sa puissance ; la volonté de Dieu n'est pas rendue intelligible aux hommes autant qu'il est en sa puissance, quand elle n'est exprimée que par des livres qui peuvent être altérés & contestés, & par la bouche des hommes qui peuvent se tromper eux-mêmes & en imposer aux autres pour leur propre intérêt.

Quant au livre il faudroit que chaque particulier né & à naître le tint immédiatement de Dieu , écrit en sa propre langue , que chaque homme le fût lire naturellement & que ce livre fût clair , sans équivoque , en sorte que l'on n'eût besoin d'aucune interprétation.

Ou Dieu n'a point donné de Loi aux hommes , ou il leur en a donné une intelligible & non matérielle , une Loi toujours présente qui parle à l'esprit & à la volonté ; une Loi à portée & connue des sourds & des aveugles , qui ne laisse point de lieu à l'ignorance ; en un mot une Loi publiée & intimée à chaque homme. Voilà ce qui est conforme à la bonté , à la sagesse & à la justice d'un être tel qu'on nous peint Dieu ; il est indigne de lui de faire des loix , d'instituer des préceptes & de donner des conseils auxquels on n'entende rien si l'on ne fait l'Hébreu , le Syriaque , le Grec , le Latin , & si on n'a lû mille volumes de Commentaires , de paraphrases & d'interprétations.

A l'égard des Ministres , & des Envoyés & des Vicaires de Dieu , il faudroit qu'ils fussent au dessus du reste des hommes & tout ce qu'ils ne sont pas. Si le Roi pouvoit former ses Ministres & ses Ambassadeurs , il les feroit , sans doute , par-

parfaits, & tels que rien ne leur manqueroit pour bien remplir leurs fonctions.

Argument démonstratif.

Les moyens sont proportionnés à la nature & aux attributs de celui qui les emploie.

Des livres & des discours humains ne sont pas des moyens d'instruction dignes de Dieu ni proportionnés à sa sagesse, à sa puissance, à sa justice.

Donc des livres & des discours ne peuvent être les moyens dont Dieu se serve ou ait pu se servir pour instruire les hommes de ses volontés.

CHAPITRE XVI.

Quatorzieme vérité.

Des Religions établies sur des livres & des discours ne viennent point de Dieu.

Dieu prend toujours les voyes les plus simples & les plus courtes ; or la voye de parler aux hommes par l'instinct & par le sentiment intérieur, est plus courte & plus sûre que celle de faire un livre & de renvoyer à d'autres

hommes pour lire, traduire, expliquer & commenter ce livre; quand on voudroit supposer que Dieu auroit voulu se servir de moyens matériels il étoit plus simple de faire un livre tel qu'il n'eût besoin ni d'explications ni d'interprétations; s'il avoit voulu avoir des Ministres il auroit établi des hommes capables d'annoncer ses loix, & ces hommes auroient eû un caractère visible & marqué de leur mission.

Quand on saura positivement que tel livre vient de Dieu & contient ses loix, & que tel homme est l'interprète de ses loix, on exécutera les préceptes du livre, & l'on aura recours à l'homme en question dans ses difficultés. Mais quand un homme dira, *tel livre est de Dieu, & j'en suis l'interprète*, il faut être aussi stupide, qu'il est effronté, pour le croire sur sa parole; si je doute que le livre qu'il me donne soit divin le livre ne peut établir l'interprète, & si je doute de l'interprète, tout ce qu'il me dira n'établira rien en faveur de la validité du livre.

Argument démonstratif.

Dieu prend toujours les voyes les plus courtes & les plus simples.

Des livres & des discours humains ne

font pas les voyes les plus courtes & les plus simples.

Donc des Religions fondées sur des livres & sur des discours humains ne sont point venues par des voyes dignes de Dieu ; donc elles ne viennent point de Dieu.

La justice & la sagesse de Dieu prouvent ma majeure, je ne crois pas qu'un homme sensé puisse nier la mineure ; c'est à vous, mon R. P., à voir si vous nierez la conséquence.

CHAPITRE XVII.

Quinzieme vérité.

*Toutes les Religions factices
sont fausses.*

LA vérité ne peut être apperçue sans être reconnue, ni reconnue sans arracher le consentement. Si on nie sincèrement une proposition qui contient une vérité, c'est que celui qui la nie n'entend pas la proposition & qu'elle ne contient pas une vérité à son égard.

J'ai vu des gens contester de bonne foi des vérités. J'ai vu au siège de un Officier me soutenir que de quelque

figure que fût un terrain capable de contenir quatre cens hommes il ne falloit pas plus de travail pour le fortifier que s'il eût été rond ou quarré, & lorsque je dis que ce terrain pourroit être de telle figure qu'il faudroit cent fois plus de toises de fossé, que s'il étoit rond, je fus regardé par quelques autres Officiers qui nous écoutoient, comme un homme qui veut raffiner sur tout, & qui se plaît à foutenir des propositions extraordinaires & fausses.

Qu'est-ce que ces gens combattoient ? Ce n'étoit pas la vérité, elle étoit voilée pour eux ; ils étoient de très-braves gens, mais nullement géometres ; aussitôt que je leur eus fait mesurer le tour d'une carte avec un fil, & qu'ayant coupé cette carte en cinq ou six morceaux suivant sa longueur, j'en eus mis les morceaux bout à bout, aucun ne contesta plus, ils furent étonnés de voir le vrai, ils s'y rendirent à l'instant.

Il est incontestable que ce qui est nié ou disputé sérieusement par quelqu'un est une fausseté ou une obscurité ; la vérité en elle-même est ce qui est ; par rapport à nous c'est ce que nous connoissons être, c'est ce que nous voyons clairement sans en pouvoir douter, & ce

que nous concevons être vû par tous les êtres intelligens de même que nous le voyons nous-mêmes.

Dieu seul voit toutes les vérités avec toutes leurs combinaisons, leurs rapports & leurs conséquences & cela d'une manière intuitive; les êtres bornés n'apperçoivent que quelques vérités les unes après les autres, ils en voyent certains rapports, ils en tirent quelques conséquences avec le tems & à force d'application, mais enfin ce qu'ils voyent clairement est une vérité qu'ils ne sont pas libres de nier; & ce qu'ils voyent clairement n'être pas est un néant dont ils ne sont pas libres de croire l'existence.

Ce n'est donc que de bouche que les hommes affirment les articles de foi des Religions qu'ils professent; ils ne les voyent ni par les yeux du corps ni par ceux de l'esprit; bien loin de là, ils voyent le contraire par leurs sens & par leur raison: il est certain qu'ils ont oui prêcher & affirmer ces choses, mais le fait reste toujours incertain pour eux & sujet à contestation.

La vérité se soutient, se voit & se montre par elle-même; plus on l'examine, plus on la connoît; plus on l'attaque, plus on l'éclaircit; plus on l'approfon-

dit, plus elle devient incontestable; elle n'a pas besoin de s'insinuer par la ruse & par surprise, ni d'être maintenue par des violences. Elle ne craint point la lumière; on n'est point obligé de l'apprendre aux enfans comme à des perroquets; c'est ce que l'on fait pour les instruire dans la Religion, afin qu'en prévenant & en occupant l'imagination on profite du fatal empire qu'on lui donne sur la raison.

Il n'y a que trop d'imposteurs qui combattent la vérité dont ils craignent les conséquences pour eux-mêmes. Mais ils n'en sont pas moins intérieurement convaincus. Ce n'est pas pour faire connoître la vérité que les loix s'arment, c'est pour lui faire obéir, c'est pour en faire pratiquer les conséquences, c'est pour que la crainte des châtimens contrebalancent les passions des hommes qui les feroient souvent agir contre leur conscience, qui n'est autre chose qu'une apperception constante de certaines vérités, & une habitude réfléchie de sentir, de penser & d'agir conformément à la rectitude morale à laquelle ces vérités servent de base.

Un malfaiteur que des juges condamnent à la mort ne s'empporte point contre

eux , il ne leur en veut point , il connoît la vérité de la nécessité où ils sont de sévir contre lui & du droit qu'il leur a donné conjointement avec les autres membres de la Société , d'agir ainsi contre les infracteurs des loix de la patrie : voilà , sans doute , la preuve la plus indubitable d'une très-grande conviction.

Il ne faut point de violence pour faire convenir tous les hommes d'une vérité , quoiqu'il en faille pour les faire vivre suivant cette vérité ; la vue de la vérité & l'acquiescement intérieur qui la suit ne nous coûtent rien. C'est la pratique des ordres de la vérité qui est difficile , parce qu'elle exige souvent le sacrifice de nos passions à des intérêts plus forts , plus nobles & qui doivent , sans doute , nous être plus chers & plus sacrés , puisqu'après tout la vertu est toujours la voie la plus simple & la plus sûre du bonheur ; mais ces intérêts ne peuvent agir sur nous que foiblement & lentement parce que nous ne les voyons que dans un point de vue obscur , incertain & éloigné , tandis que nos passions sont présentes.

Tous les hommes conviennent qu'il y a une justice , qu'il faut que chacun jouisse en paix du fruit de ses travaux , que

l'on doit exécuter ce que l'on a promis sans contrainte, &c. mais tous les hommes ne vivent pas suivant cette justice, leurs intérêts présens ou leurs passions les font manquer à ces choses qu'ils reconnoissent être de droit ou dont ils sentent la vérité.

Ceci vous paroît peut-être un écart & une digression inutile, mon R. P.; cependant il s'ensuit naturellement que si les Religions factices étoient des vérités il ne seroit pas nécessaire de les établir & de les maintenir par la force comme on fait; on pourroit bien faire des loix pour faire suivre telle Religion qu'on voudroit, mais si elle étoit vraie elle ne seroit pas contestée, au moins pendant longtems.

Si les hommes avoient consulté les idées claires que le bon sens leur a données, ils auroient depuis longtems secoué le joug de leurs religions & en auroient puni les suppôts comme des imposteurs & des empoisonneurs publics.

La Géométrie & l'Arithmétique ne causeront jamais de guerres civiles; il n'est pas nécessaire d'une Inquisition pour les maintenir, on les apprend mieux à un homme fait qu'à un enfant, à un grand génie qu'à un esprit foible & rétréci; on

laisse la liberté à tout le monde de les examiner, on n'a pas peur que certaines gens répandent leur venin & infectent l'esprit des hommes à cet égard. Il ne faut ni *Conciles*, ni *Canons*, ni *Synodes*, ni *Bulles* pour établir les vérités qu'elles enseignent : personne n'en conteste les propositions dès qu'il les peut entendre, & l'on ne verra jamais de brigues pour soutenir ou renverser le moindre principe de ces sciences. En un mot les hommes se font souvent entr'égorgés pour des erreurs, mais jamais pour des vérités.

Ainsi que peut-on dire des Religions qui font naître des haines irréconciliables entre des nations entières, qui les arment les unes contre les autres, qui les portent à se détruire par le fer & par le feu, à employer le poison, la trahison, l'assassinat & souvent même à étouffer les cris de la nature ? Pourquoi produisent-elles ces funestes effets ? C'est que ce sont des faussetés.

La vérité produit l'acquiescement & la concorde ; ce qui est une source intarissable de guerres, de disputes, de troubles & de dissensions doit donc être une fausseté ou tout au moins une obscurité, une incertitude soutenue aveuglément par la passion & par l'intérêt.

Cela est d'autant plus évident que le zèle de chaque Religion est le même, quoique toutes different infiniment les unes des autres & s'anathématisent réciproquement.

Il faut au moins un an pour apprendre l'abrégé de la religion Chrétienne & dix ans pour y être un peu versé. Il faut savoir lire & écrire dans des langues mortes ; il faut passer sa vie à feuilleter des livres ridicules, & être assez prévenu pour les regarder comme divinement inspirés quoiqu'ils choquent le bon sens presque à chaque page : enfin il faut se faire une étude sérieuse de fables, de subtilités, de concordances impossibles, & se mettre à la torture pour concilier des contradictions.

Revenons, mon R. P., plus précisément à notre but ; il est certain que quand une chose est contestée de bonne foi par un grand nombre d'hommes éclairés, cette chose est ou fausse, ou obscure, ou très-difficile à entendre.

Ainsi que peut-on penser quand on voit que la Religion la plus étendue ou la plus universellement reçue, a au moins les trois quarts des hommes contre elle, & que chacune des Religions établies est regardée par les autres comme fausse,

pernicieuse, abominable ? Nous sommes donc forcés d'avouer que nous suivons avec une opiniâtreté ridicule une fausseté ; ou au moins une chose très-douteuse, à laquelle nous n'entendons rien nous-mêmes, que nous ne pouvons démontrer aux autres, enfin dans laquelle les trois quarts des hommes croient voir clairement que nous sommes dans l'erreur.

Les partisans de chaque Religion sont très-clairvoyans sur les ridiculités, les absurdités & les impossibilités des autres. Vous voyez très-clairement, mon R. P. l'imposture & la fausseté de la révélation de l'Alcoran ; les Juifs & les Payens voient de même celles de l'Evangile ; elles sont encore plus frappantes pour tout homme sans préjugés. Le Pere Malebranche connoîtroit bien & mettroit dans un beau jour le ridicule du Christianisme, si la prévention & les préjugés de l'éducation n'avoient mis un bandeau sur ses yeux, ou même s'il vouloit essayer d'écarter ce bandeau & de penser par lui-même.

Voyons-nous bien clairement que faite d'un verre d'eau versé sur notre tête par un Prêtre avec quelques paroles nous sommes éternellement l'objet de la vengeance d'un être infiniment juste ?

Tous les autres hommes voient clairement qu'un être infiniment juste, ne peut punir que ceux qui ont librement contrevenu à une loi connue; les Juifs & les Turcs voyent-ils bien clairement que le retranchement d'une partie de leur peau soit une sainteté? Tout le reste des hommes voit que c'est une absurdité.

Les Indiennes voient-elles bien clairement qu'en se brûlant toutes vives après la mort de leurs maris elles renaîtront plus heureuses, & qu'à la huitième fois elles gagneront une félicité de mille ans? Tout le reste des hommes voit clairement que c'est une sottise.

Avouez-le donc, mon R. P., voyez-vous aussi clairement que Jésus-Christ est tout entier dans l'hostie, corps, ame & sang, & que ce même corps est en cent mille lieux en même tems, comme tous les autres hommes qui ne sont pas Catholiques Romains voyent que cela est absurde & impossible?

Argument démonstratif.

La vérité ne peut être apperçue sans être reconnue, ni reconnue sans arracher le consentement.

Aucune Religion ne force l'assentiment.

Donc aucune Religion n'est une vérité sensible & évidente.

Pour la mineure la chose est claire : autrement tous les hommes choisiroient la Religion qui forceroit leur assentiment , & l'on n'auroit nul besoin de prévenir les esprits dès l'enfance , ni d'embrouiller leur jugement de si bonne heure ; il en seroit de la Religion comme de la Géométrie & l'Algèbre.

Second Argument.

Tout ce qui est contesté de bonne foi & avec sincérité est ou faux, ou obscur, ou incertain.

Toutes les Religions sont contestées sincèrement & de bonne foi.

Donc toutes les Religions factices sont fausses, ou, tout au moins, obscures & incertaines.

CHAPITRE XVIII.

Seizieme vérité.

Un fait quelconque fondé sur un grand nombre de preuves contestables ne peut acquérir force de démonstration.

DE mauvaises raisons , en quelque nombre qu'elles soient , n'en font pas une bonne , & cent mille probabilités ne détruisent pas une vérité constante qui leur est opposée. Il est vrai que dans la nécessité de se déterminer il faut se rendre à des probabilités ou à de mauvaises raisons ; cependant ce n'est que quand il n'y a point de bonnes raisons contraires , ou quand de l'autre côté il n'y a rien du tout ; mais alors on voit clairement qu'on court risque d'être trompé : au lieu que quand il y a une bonne raison & une preuve incontestable , toutes les vraisemblances , toutes les raisons fausses & équivoques disparaissent ; on marche sûrement , & l'on voit clairement qu'on prend le bon parti quand on se rend à une vérité métaphysique.

Argument démonstratif.

Toutes les choses établies sur de sim-

ples apparences & sur des vraisemblances sont fausses ou mal fondées si elles sont contraires aux premieres vérités.

Toutes les Religions sont établies sur de simples apparences & sur des vraisemblances contraires aux premieres vérités, donc &c.

Je ne crois pas, mon R. P., que vous puissiez nier ma mineure, c'est tout ce que je puis dire de plus favorable aux Religions factices & au Christianisme en particulier; si je voulois l'entreprendre je prouverois incontestablement qu'elles ne sont pas même fondées sur des probabilités ou des vraisemblances, mais cela seul seroit la matiere d'un autre ouvrage dont je pourrai m'occuper si la nature m'accorde assez de tems pour remplir mes vues à cet égard.

CHAPITRE XIX.

Dix-septieme vérité.

Personne n'est obligé d'embrasser quelque Religion que ce soit.

Personne n'est obligé de lire, d'entendre ni de croire quelque fait que ce soit, je défie tous les Théologiens de l'uni-

vers de m'apporter la moindre raison pour m'obliger à les entendre prêcher, encore moins à les croire lorsqu'ils rapportent quelques faits ; encore moins si ces faits sont impossibles, ou contre les loix de la nature & du bon sens. Il en est de lire un livre comme de croire les faits qu'il contient.

Celui qui n'est ni aveugle ni sourd, est-il obligé de savoir qu'il existe un tel livre ? Est-il obligé de savoir lire ? Est-il obligé d'entendre la langue dans laquelle il est écrit ? Est-il obligé de s'en rapporter à une traduction ? Est-il enfin obligé de la lire ?

Quant aux faits, on pourroit bien dire qu'un homme est un insensé s'il refusoit d'en croire quelques-uns, tels que l'existence de la ville de *Rome*, ou de *Paris* ; mais assurément personne ne le jugera pour cela criminel ni sujet à la moindre peine, vû qu'il est évident que la croyance n'est point un acte libre.

Si je suis obligé d'écouter un homme qui vient me prêcher, je suis de même obligé d'écouter tous ceux qui me prêcheront ; il n'y a pas plus de raison pour écouter le premier Sermon que me fera le Muphti, que celui du Curé, du Molack, du Bramine, du Ministre, &c. Si
je

je suis obligé de lire un livre; je suis obligé de les lire tous, c'est-à-dire l'Alcoran, l'Evangile, la Bible, le Vedam, &c.

Une multitude d'hommes se disent ministres de la Divinité, une infinité de livres portent le titre de *Divins*, jusqu'à l'examen tout est égal; mais comment connoître celui qui est véritable? Comment le savoir, si l'on n'a lû tous ceux qui prétendent être l'ouvrage de la Divinité? Ceci est une démonstration contre toutes les Religions connues, dont chacune n'a pour elle que de simples allégations & des assertions destituées de toute preuve en forme, par conséquent elle ne peut s'appuyer que sur quelques apparences, sans produire une conviction même conditionnelle, si ce n'est peut-être dans l'esprit des femmes, des enfans & des vieillards dont l'organisation s'est affoiblie par l'âge, ou a été antérieurement viciée.

Quand les Apôtres de Jésus-Christ ou de Mahomet prêchoient, étoit-on obligé de sortir de chez soi pour les aller entendre? Par quelle règle falloit-il sortir de sa maison pour courir sur leur passage? Comment pouvoient faire ceux qui étoient malades, esclaves, prisonniers?

Pourquoi aller plutôt entendre l'un que l'autre ?

Cette seule pensée bien méditée, bien approfondie & poussée jusqu'où elle peut aller, suffit pour faire revenir de l'aveuglement & de leurs préventions ceux qui sont engagés dans quelque Religion que ce soit. Car enfin, avant que je sçusse qu'il existe un livre, dicté par Dieu même, contenant ses loix, & qu'un tel homme est l'interprète de ce livre, l'envoyé de Dieu le dépositaire de ce que je dois croire, je n'avois nul soupçon de tout cela ; je ne pouvois donc pas être obligé de chercher à m'instruire à cet égard.

Si je suis obligé d'acheter ce livre, & d'écouter ce personnage, quand le bruit de l'un & de l'autre parvient jusqu'à moi, je suis donc obligé de faire la même chose toutes les fois que j'entendrai parler de quelque événement semblable. Je n'ai ni plus ni moins de raison pour agir de la sorte la première fois que la seconde. Et si l'obligation est nécessaire & légitime dans le premier cas, elle doit l'être également dans le second. Ainsi jamais de repos, jamais de certitude, je serai toujours en suspens pour savoir lequel de tous ces livres contient la vérité que je

cherche : tous s'annoncent sur le même ton ; tous se disent le code de Dieu ; tous sont remplis de miracles & de fables, de promesses & de menaces ; il en est de même des prédicateurs ; je suis obligé de les écouter tous, si je suis obligé d'en écouter un seul ; & je ne vois qu'incertitude de toutes parts.

A qui se rendroit un peuple chez qui arriveroient en même tems un Rabin, un Dervis, un Talapoin, un Jésuite, un Prédicant Luthérien & un Calviniste ? La voie des miracles n'est plus ouverte, & d'ailleurs chaque Secte, comme nous l'avons déjà dit, en rapporte en sa faveur une multitude tous aussi solidement établis ; & par-là même également faux. Si l'on s'en rapporte aux faits que l'on allégué, voilà un procès impossible à décider. Quand ce peuple auroit toute la science nécessaire, la vie de tout homme ne suffiroit pas pour le vider.

Si l'en cede aux raisons, il n'y aura plus de foi : si c'est aux vraisemblances, il y aura incertitude ; si le peuple étoit sage il chasseroit tous ces Missionnaires, mais comme il est fort imbécille, le plus rusé, le plus effronté & le plus empressé l'emportera sur tous ses concurrents,

Argument démonstratif.

Personne n'est obligé en conscience ni d'écouter ni de lire ni de croire quelque fait que ce soit.

On ne s'engage dans les Religions qu'en écoutant, en lisant, & en croyant de certains faits. Donc personne n'est obligé en conscience de s'engager dans aucune Religion factice.

Bien loin qu'on soit obligé en conscience de croire des faits, on n'est pas même obligé de croire les plus évidentes vérités proposées par les hommes, soit qu'on ne veuille pas les écouter soit qu'on ne les comprenne pas.

Prouvez-vous aussi bien la Divinité de vos livres & de votre mission, que vous prouverez que les triangles équilatéraux sont proportionnels ? Si quelqu'un ne veut pas vous en croire ni vous écouter, ou si en vous écoutant il ne comprend pas votre démonstration, est-il coupable ? Pourquoi seroit-il plutôt tenu de croire ce qui n'est pas & ne peut pas être démontré, que ce qui l'est de la façon la plus forte ? Est-ce un crime d'avoir l'esprit bouché ou une tête peu susceptible de saisir un raisonnement ? Personne, sans doute, n'osera soutenir de pareilles

absurdités , qui révoltent également le bon sens & l'humanité , & qui ne mériteroient point d'être réfutées si quelqu'un les soutenoit sérieusement. •

Concluez donc avec moi de tout cela, mon très Révérend Pere, que rien n'est plus fou, plus injuste & plus tyrannique que la conduite de ces prétendus envoyés de Dieu, qui souvent prennent les moyens les plus violens pour inculquer des Systèmes Religieux dont il est impossible qu'ils foyent eux-mêmes intimement convaincus. Si l'on a droit de regarder comme un fou & comme un tyran celui qui l'épée à la main forceroit ses concitoyens d'admettre même les propositions d'Euclide qu'il auroit étudiées, quel nom donnerons-nous à des hommes qui cherchent à établir & à maintenir par le fer & par le feu des opinions destituées de preuves valables, de vraisemblance & dont eux-mêmes ne peuvent être complètement persuadés? C'est pourtant le rôle que jouent continuellement les Ministres de l'Evangile de paix, qui se montrent plus intolérans même que les Mahométans, à qui leur Prophète a formellement recommandé d'établir sa Religion par la force.

Est-il un Chrétien qui puisse dire de bonne foi qu'il est réellement convaincu

des dogmes de sa Religion tandis qu'il avoue qu'il ne peut les comprendre ? Pour être convaincu ne faut-il pas commencer par entendre ? Et comment peut-on se vanter d'entendre des mystères ? Non, je le soutiens, il n'est pas un seul Chrétien qui quand il voudra être sincère avec lui-même, puisse dire avec vérité qu'il ne lui reste point de doute sur sa Religion. Ce qu'il appelle une *foi vive* n'est jamais qu'une confiance aveugle dans ses Prêtres, qu'il suppose incapable de se tromper ou de vouloir le tromper ; son entêtement pour ses opinions religieuses n'est fondée que sur son ignorance, sur son incapacité de juger par lui-même, sur l'habitude qu'il a contractée dès l'enfance de s'en rapporter aveuglément à son Père, à son Curé, à son Confesseur, qu'il se garderoit peut-être bien de regarder comme des gens infallibles en toute autre matière que la Religion.

Mais la Religion a cela de propre qu'elle fascine plus que toute autre chose l'entendement humain. La chose que le commun des hommes examine le moins, c'est précisément celle qu'on lui montre comme la plus importante pour lui, ou comme de la plus grande conséquence pour son bonheur. C'est en cela même

que gît le piège que l'on nous tend dès notre enfance ; on nous répète sans cesse les fables effrayantes des peines de l'autre vie ; on nous peint la Divinité comme si méchante , si bizarre , si injuste , si déraisonnable ; on nous remplit l'imagination de peintures si atroces de l'enfer , que toutes les fois qu'on nous parle de la Religion , nous frémissons , notre cerveau se trouble , nous ne pouvons juger de rien , nous ne pouvons rien examiner par nous-mêmes , nous suivons aveuglément tout ce qu'on nous prescrit , & sans être convaincus de rien nous n'osons pas nous rendre compte de ce que disent des hommes , que nous regardons comme les dépositaires des secrets que nous croyons propres à nous garantir des tourmens imaginaires , dont l'idée seule nous jette dans le trouble & le découragement.

Il est impossible de raisonner , de juger , d'examiner les preuves de la Religion , ni par conséquent de s'en convaincre , puisque son seul nom suffit pour nous rappeler des idées terribles & propres à nous faire trembler. Le moment où l'on tremble ne peut être un moment favorable pour l'examen , sans lequel il ne peut y avoir de conviction. En un mot , je le répète , il ne peut exister au monde un

homme sincèrement & pleinement convaincu de sa Religion.

En effet toutes les Religions sont fondées sur la crainte. Il n'est pas une seule Religion sur la terre qui ne se serve d'un Dieu cruel & méchant pour épouvanter les hommes; il n'en est point qui ne fasse des menaces terribles à ceux qui ne croiront point ses dogmes, ou qui ne se conformeront point aux volontés de ceux qui se donnent pour les ministres, les interprètes, les Prêtres de ce Dieu redoutable & barbare, & qui se vautent de connoître les moyens de le rendre propice. Ainsi Dieu lui-même ne semble fait que pour intimider les esclaves que les Prêtres veulent soumettre ou retenir sous le joug.

Vous me direz, sans doute, mon R. P., que ces craintes sont salutaires, qu'elles sont utiles à la morale, qu'elles sont nécessaires pour contenir les passions des hommes, & que, quand même la Religion seroit incertaine ou fautive, il seroit avantageux à la Société de la laisser subsister. Je vais répondre à cette objection qui est peut-être la plus importante de toutes celles que l'on puisse faire à ceux qui attaquent la Religion; cette difficulté une fois levée il ne restera plus rien au

mensonge pour se soutenir. J'aurai gagné mon procès si je prouve que la Religion factice est toujours destructive de la saine morale , nuisible au bien-être des états , &c incapable de contenir les passions des hommes.

CHAPITRE XX.

Dix-huitieme vérité.

Toute Religion factice est contraire à la morale ou lui est totalement inutile.

Tout ce qui tend à bannir la concorde , la bienveillance , l'humanité & la paix d'entre les hommes est contraire à la saine morale ; or pour peu que l'on ouvre les yeux on s'apperçoit que rien n'est plus propre à briser les liens de la Société que les différentes Religions factices , qui persuadées chacune de leur côté qu'elles ont le privilege exclusif de plaire à la Divinité regardent avec mépris , avec dédain , avec colere tous ceux qui ne leur sont point soumis , & par une pente naturelle portent leurs sectateurs zélés à faire du mal aux personnes , qui , en ne faisant pas comme eux , leur

paroîtront condamner leur propre conduite envers Dieu. Le zèle est toujours proportionné à l'importance que les hommes mettent aux choses dont ils ont l'âme occupée : or la Religion étant toujours regardée comme la chose la plus importante & la plus nécessaire, un grand nombre d'hommes s'en occuperont fortement, auront du zèle pour elle, souffriront la contradiction avec peine, tâcheront d'amener les autres à leurs propres opinions, afin de les fortifier d'un plus grand nombre de partisans, enfin se fâcheront contre ceux qui ne penseront point comme eux-mêmes sur des choses qui leur paroissent démontrées, & finiront par les persécuter & par croire que c'est servir la Divinité que de nuire à ceux qui ne lui rendent point les mêmes hommages ou qui ne pensent pas de la même manière sur son compte.

Toute Religion étant regardée comme importante & vraie par celui qui la professe doit le rendre zélé; tout homme zélé doit mépriser celui qui n'a point la même Religion que lui, ou du moins doit éprouver de l'éloignement pour sa personne. Cela arrive tous les jours même pour des opinions que l'on regarde comme plus indifférentes que celles qui

ont rapport à la Religion, il ne faut donc point être surpris si les opinions Religieuses sont celles qui produisent le plus de divisions, de haines, de discordes & de fureurs sur la terre. C'est en conséquence de ces principes que les sectateurs des différens cultes se regardent par toute la terre réciproquement comme ridicules, comme méprisables, comme stupides, comme haïssables ; dispositions très-contraires à toute morale & qui, comme l'expérience le prouve, étouffent entièrement dans les cœurs tous les sentimens de la bienveillance universelle, de l'humanité, de l'équité, sans lesquels la vraie morale ne peut point subsister.

Ces réflexions peuvent nous faire découvrir la vraie source de la conduite si peu morale ou si souvent odieuse & criminelle que presque de tout tems les hommes ont tenue envers ceux qui n'étoient point de la même Religion qu'eux. La différence d'opinions sur cette matière, toujours regardée comme la plus importante, a mis une grande différence entre les hommes. Les livres saints des Juifs & des Chrétiens nous en donnent des exemples très-frappans. Nous y voyons les Juifs, rendus fanatiques par

Moyse, voler, piller, exterminer sans scrupule les Egyptiens, les Amalécites, les Ammonites, & nous les voyons dans tout le cours de leur Histoire les ennemis nés de toutes les nations, qu'ils regardoient comme abominables & qui les détestoient ou les méprisoient à leur tour.

Nous retrouvons les mêmes fureurs dans les annales des Chrétiens, qui depuis la fondation de leur Religion se sont même distingués par dessus tous les autres peuples connus par les extravagances auxquelles le zèle les a portés. L'esprit d'intolérance, d'inimitié, de discorde, de persécution a particulièrement & en tout tems caractérisé le Christianisme. Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire de l'Eglise on sera forcé d'avouer que les Chrétiens furent toujours aux prises avec les sectateurs des autres cultes. Même dans leur état de foiblesse leur zèle les porta souvent à attaquer les Dieux de la Religion payenne qui dominoit alors, en conséquence le Paganisme fut obligé de les persécuter & leur fit les martyrs dont l'Eglise se glorifie. La Religion Chrétienne, devenue peu-à-peu la plus forte, se vengea des payens; les Empereurs, guidés par ses Ministres zélés pour leurs propres intérêts, mirent tout en usage

pour lui soumettre tous leurs sujets.

Depuis ce tems, dans tous les siècles, les Chrétiens ont été perpétuellement occupés à se haïr, se disputer, s'entredétruire. Les Prêtres, seuls intéressés dans les querelles, travaillèrent sans relâche à les fomenter & les nourrir : animés par leurs leçons leurs sectateurs se sont continuellement détestés, égorgés ou du moins méprisés ; ils se sont regardés comme des êtres d'une autre espèce quand ils n'ont point eu les mêmes idées sur la Religion ; en un mot les liens moraux se sont brisés entre les habitans des mêmes pays, les citoyens des mêmes villes, les membres des mêmes familles. Le Pere méconnut & détesta son fils, le fils méprisa son Pere, qu'il regarda comme un aveugle ; les freres s'entrebattirent, les citoyens s'entrégorgèrent, les Rois persécutèrent leurs sujets, les sujets se souleverent contre leurs Rois, les uns & les autres se trouverent également esclaves de ces Pontifes & de ces Prêtres qui sonnoient le tocsin de la fureur, de la cruauté, de l'injustice & qui brisoient impunément tous les liens de la Société en faisant fouler aux pieds la vraie morale.

Vous ne manquerez pas, mon R. P., de me dire que le Christianisme condamne ces

excès; que l'Evangile recommande partout l'union, la concorde, l'amour du prochain, la tolérance. Mais je vous répondrai que vos livres saints disent perpétuellement & le blanc & le noir, soufflent le froid & le chaud. Le Dieu des Juifs, qui est aussi le vôtre, n'a-t-il pas formellement ordonné à son peuple choisi de haïr les nations étrangères, de les regarder comme abominables, de les voler, de les exterminer? Ce Dieu n'assûroit-il pas les Israélites qu'il étoit à leur tête dans les entreprises les plus injustes & par conséquent les plus contraires à la morale, & sur-tout quand il s'agissoit d'envahir les possessions à des nations qui en jouissoient paisiblement? Un Dieu qui ordonne l'usurpation, le meurtre, la guerre injuste, n'ordonne-t-il pas la violation manifeste de tous les devoirs de la morale?

À l'égard de son fils, que les Chrétiens regardent comme un Dieu égal à son Père, si dans quelques passages du Nouveau Testament il recommande l'amour du prochain, la douceur, la patience; dans d'autres passages il annonce qu'il est venu apporter le glaive & non la paix, qu'il est venu séparer le Père du Fils, l'Epoux de l'Epouse; qu'il faut briser tous les liens

pour le suivre ; qu'il faut contraindre les conviés à entrer dans la salle du festin, &c.

Auxquels de ces différens ordres faudra-t-il s'en tenir ? Le choix des Prêtres ne sera point douteux : les ordres d'un Dieu cruel, capricieux, colere, s'accoutument bien mieux à leurs vues que ceux d'un Dieu plus humain & plus doux ; en conséquence ils diront toujours que Dieu exige que l'on haïsse, que l'on tourmente, que l'on égorge même son prochain, quand il cessera de penser comme il est de leur intérêt qu'on pense. Ainsi le Dieu des Prêtres sera toujours le destructeur de toute justice, de toute humanité, de toute morale. Ils l'ont fait injuste & capricieux lui-même ; ils le montrent comme un tyran qui ne s'astreint point envers ses Créatures aux loix invariables de la raison ; ils prétendent qu'il peut créer le juste & l'injuste, le dogme de la *Prédestination* & de la *réprobation* fait de ce Dieu le plus fantasque des êtres & le plus partial ; ainsi un pareil Dieu ne peut être le modèle des hommes, il n'est de la conduite de ses Prêtres qui s'étant établis eux-mêmes les interprètes de sa volonté le font toujours parler & agir comme il

convient à leurs propres intérêts.

Toutes les Religions factices nous donnent des idées fausses de la Divinité; qu'elles rendent odieuse & qu'elles outragent, ou même qu'elles anéantissent par les qualités affreuses & incompatibles avec la perfection infinie qu'elles ont le front de lui assigner. Toutes ces Religions font parler au Dieu choquant, qu'elles ont imaginé pour tromper les peuples, le langage qui convient à ses Prêtres ou à ses inspirés; d'où il suit que la morale qu'ils prêchent en son nom est la morale de l'intérêt Sacerdotal, & ne peut jamais être conforme à celle que nous dicte la raison; celle-ci se voit sans cesse forcée de contredire & la Religion qui est absurde, & la morale qui est nuisible à la Société.

Ce n'est pas Dieu, c'est Moïse qui prescrivit aux Israélites d'être des voleurs & des assassins; ce sont les Successeurs de Moïse qui ont profité de sa férocité & des principes établis par ce Législateur ambitieux & cruel pour conquérir la terre promise; & pour nourrir la haine des Juifs contre les autres nations; c'est d'après les notions établies par Moïse que les Prêtres, les Devins, les Prophètes d'Israël ont toujours troublé l'Etat & donné

donné des embarras aux Souverains d'un peuple ignorant & crédule que sa loi rendoit infociable, cruel, & sur-tout aveuglément soumis au Sacerdoce.

C'est pour avoir adopté en grande partie le Judaïsme que les Chrétiens sont les persécuteurs de leurs freres, à l'instigation de leurs Prêtres qui leur inspirent dès l'enfance une haine invétérée pour tous ceux qui n'ont point la même Religion qu'eux, & qui leur persuadent que leur Dieu se fâcheroit & les puniroit s'ils ne montroient point un grand zèle dans sa cause, ou s'ils ne traitoient point en ennemis les ennemis de l'Eglise. D'après de tels principes il ne faut point être surpris si la Religion porte sans cesse le trouble & la division dans les Etats, & si elle détruit l'union entre des êtres, qui avec des esprits divers, ne peuvent avoir les mêmes idées sur des matieres aussi obscures & vagues que celles dont les Religions factices s'occupent. Les peuples ignorans, faussement persuadés que leurs Prêtres sont les Ministres & les interpretes de Dieu, croient que tout ce qu'ils disent est un ordre divin & qu'ils ne peuvent jamais errer en se conformant à ces ordres, ni pécher en leur obéissant. En général les hommes qui n'ont point



médité ne connoissent point d'autre morale que celle que la Religion leur prescrit; ils se persuadent que leurs devoirs envers Dieu fidèlement remplis, il ne leur reste plus rien à faire, & ils croient qu'en suivant aveuglément les ordonnances de leurs Prêtres la Divinité ne peut jamais être mécontente de leur conduite. Or ces Prêtres, comme l'expérience nous le montre, sont avarés, ambitieux, orgueilleux, vindicatifs, opiniâtres, par conséquent ils font parler Dieu au ton de leurs passions, & font souvent passer pour des vertus les actions les plus noires.

C'est ainsi que les prétendus interprètes des volontés divines se sont rendus les maîtres de la morale, qui fut soumise à leurs caprices, à leurs intérêts, à leurs passions les plus condamnables. C'est ainsi que sous prétexte d'obéir à Dieu qu'ils faisoient parler, ils se sont fait obéir eux-mêmes, lorsqu'ils ordonnoient en son nom les crimes les plus odieux. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à rendre légitimes les haines, les fureurs, les révoltes, les attentats contre les souverains, les usurpations, les vengeances, les injustices les plus criantes. Toutes les fois que ces Prêtres ont décidé d'après les oracles

contradictoires contenus dans leurs livres sacrés que ces actions étoient légitimes, leurs ignorans sectateurs se sont empressés de les commettre, ils ont cru faire le bien en se livrant aux plus grands excès.

C'est d'après ces notions que Henry III. fut lâchement assassiné; que le meilleur de nos Rois a péri sous le couteau; que les Jésuites ont enseigné la légitimité du Régicide ou du meurtre des souverains, qu'ils appellent des tyrans quand ils ne pensent pas comme le Pape & comme eux sur la Religion.

C'est sur ces mêmes principes que se sont toujours fondées les cruelles persécutions que l'on a vû dans tous les siècles fomentées par les gens d'Eglise; telles que les croisades contre les Albigeois, les Vaudois, & les persécutions plus récentes que l'on exerce encore tous les jours en France contre les Huguenots, auxquelles je me rappelle avec douleur avoir jadis pris part.

C'est en conséquence de l'affreuse morale des Prêtres que le Pape, aidé de S. Bernard, transporta une portion considérable de l'Europe en Asie pour envahir injustement les terres des Mahométans; qui sur les ordres de leur Prophète

avoient quelques siècles auparavant envahi pareillement les terres des Grecs & des Persans idolâtres : car toutes les Religions factices sont également nuisibles à la vraie morale & n'en connoissent point d'autre que celle qu'elles enseignent, qui est souvent diamétralement opposée à celle de la raison.

La saine morale ne tire pas plus d'avantages de ces pratiques de dévotion, de ces exercices de piété, de ces cérémonies, que toutes les Religions factices font regarder comme des devoirs très-importans; s'ils sont importans ce n'est que pour les Prêtres qui les imposent & qui en retirent de la considération, des richesses, du pouvoir. Ils n'influent aucunement sur la société. A quoi servent en effet ces usages superstitieux que l'on nous fait regarder comme sacrés, ces messes, ces chants, ces cérémonies auxquelles on nous enjoint d'assister; ces confessions, qui ne corrigent personne; ces abstinences inutiles, ces fêtes trop multipliées qui donnent lieu à l'oisiveté, à l'intempérance à la débauche, &c. ? Quel bien résulte-t-il pour la société de ces austérités, de ces disciplines, de ces jeûnes, de ces macérations de toute espèce, qui ne paroissent des choses sur-

prenantes qu'aux jeux du vulgaire imbécille à qui l'on fait admirer par toute la terre les tours de force de ses Prêtres ou de quelques fanatiques , que l'on fait passer pour de grands efforts de vertu ?

Je ne m'y tromperai pas, mon R. P., je ne consens à nommer *vertu* que ce qui procure des avantages réels à la Société. Dans toutes ces prétendues vertus que les Religions factices enseignent je ne puis jamais voir que des folies qui tendent à favoriser les intérêts, la vanité, les passions, l'ambition, l'avarice, le desir de dominer des Prêtres, sans rien procurer d'avantageux au reste des humains. Ces Prêtres veulent que l'on *croie*, ce qui signifie qu'ils veulent que l'on s'en rapporte à eux. Ils veulent que l'on *espere*, ce qui signifie que si l'on écoute leurs ordres l'on sera quelque jour heureux. Ils veulent que l'on soit *charitable*, c'est-à-dire, qu'on leur donne son bien, car ils ne veulent plus que nous aimions notre prochain quand ils ne l'aiment point eux-mêmes. Ils nous recommandent d'être bien *hum- bles*, c'est-à-dire, de nous défier de nos propres lumières afin de nous laisser toujours guider par les leurs. En un mot dans toutes les vertus que le Christianisme

ainsi que toutes les Religions factices recommandent à leurs dévots nous ne trouverons jamais en les analysant que l'intérêt & le profit des interprètes & des Ministres de la fausse Divinité qu'ils font parler aux hommes, ou dont ils expliquent les oracles de la manière qui leur convient le mieux. Depuis la Chine jusqu'au Pérou, depuis Pékin jusqu'à Rome, nous verrons toujours que les Prêtres ont corrompu la morale, & qu'ils ont transformé en vertus tout ce qui pouvoit être avantageux pour eux-mêmes, sans s'embarrasser du reste de la Société, ni se soucier d'apprendre aux hommes leurs vrais devoirs, qui sont les mêmes par-tout.

Si les Prêtres se sont étudiés à rendre la Divinité sensible ce ne fut que pour rendre leurs esclaves plus souples & plus soumis à leurs volontés; ils cherchèrent à établir leur propre empire sans établir celui de la morale. Au contraire dans toutes les Religions factices ils inventèrent mille moyens liciteux pour expier les crimes, pour laver les âmes de leurs souillures, pour apaiser les remors: ainsi ils encourageaient plutôt à mal faire par l'assurance que la Religion fournit toujours de réconcilier les pécheurs avec le

Ciel ; les hommes comptèrent là - dessus , & sûrs de pouvoir , à l'aide de leurs Prêtres , apaiser Dieu quand ils voudroient , ils vécutrent tranquilles dans le crime & ne pensèrent jamais à remplir leurs vrais devoirs , à réparer leurs iniquités ; à se corriger de leurs vices & de leurs dérèglemens , à faire du bien réel à la Société.

Ainsi le Dieu redoutable que les Prêtres avoient imaginé ne put servir à mettre un frein aux excès des méchans , parce que ces mêmes Prêtres se sont réservé le pouvoir de désarmer sa colere ; on comptait donc sur leurs secours , l'on persista dans le crime & l'on ne se corrigea presque jamais.

Pour se convaincre de ce que j'avance , mon R. P. , il ne faut que jeter les yeux sur tout ce qui se passe autour de nous. Nous voyons la Société remplie d'une infinité d'hommes vicieux , débauchés , adultères , d'ambitieux , d'avarés , de voleurs , de juges iniques , de courtisans corrompus , de grands qui oppriment , de trahans qui foulent le pauvre &c. qui tous sont religieux & même dévots , qui remplissent avec scrupule les devoirs qu'on leur impose ; qui vont exactement à la Messe , qui se confessent , & communient.

plus ou moins fréquemment , qui sont maigre en carême & qui n'en sont pas moins des hommes sans mœurs réelles & sans vertus. Quant à ceux qui négligent ces devoirs superstitieux , pour se livrer à leurs dérèglemens , ils ne sont point des incrédules pour cela , ils espèrent toujours se réconcilier un jour avec la divinité ; ils ont appris de leurs Prêtres qu'un *bôn pœcavi* suffisoit pour rentrer en grace , & que des largeesses faites à l'Eglise adouciraient pour eux la rigueur du juge courroucé.

L'expérience nous prouve tous les jours la vérité de ce que j'avance. Peu de gens parmi nous manquent de foi mais presque tous manquent de mœurs. En effet il n'y a qu'un très-petit nombre d'incrédules dans toutes les nations si on les compare à la multitude de ceux qui croient à ce que disent les Prêtres ; presque tous les Chrétiens sont dans la ferme croyance qu'il existe un Dieu sévère qui punira éternellement par des supplices affreux ceux qui auront encouru sa colere ; en sont-ils meilleurs pour cela ? vous n'oserez point le dire , mon R. P. ; vos Prédicateurs s'en plaignent eux-mêmes ; ils déclament de beaux discours contre la corruption du siècle , ils parlent sans cesse

des vengeances célestes , ils font des tableaux révoltans des tourmens de l'enfer ; & rien ne diminue le nombre des coupables , rien n'arrête la fougue des passions. De l'aveu de nos Prêtres eux-mêmes rien de plus rare que les conversions sinceres ; on remet toujours à changer de vie à la mort , & pour lors ces merveilleuses conversions ne sont avantageuses qu'à l'Eglise & inutiles à la Société.

Que dis-je ! les plus grands scélérats ont presque toujours de la Religion ; ils connoissent ses menaces ; ils ont entendu parler de l'enfer , des démons , des supplices éternels ; cela ne les a point empêché de voler , d'assassiner , de troubler la société par leurs crimes ; ils ont espéré se réconcilier un jour avec le Dieu terrible qu'ils outragent , & quand nous les voyons passer pour subir la peine que les loix leur infligent nous les voyons baisser avec ardeur le crucifix qu'un confesseur leur présente.

Enfin ces Prêtres , des Ministres d'un Dieu terrible qui nous entretiennent de ses vengeances sont-ils meilleurs que les autres hommes ? Si plusieurs d'entre eux sous détrompés au fond du cœur des notions de leur religion , je pense au moins qu'il en est un grand nombre qui ne sont

point dans ce cas, & qui sont, ainsi que leurs sectateurs ignorans, les dupes de leurs opinions. Cependant ils n'agissent point en conséquence, ils ne montrent point par leur conduite qu'ils craignent un Dieu vengeur, & pour peu qu'on ait, comme moi, parcoulu l'Espagne, le Portugal & l'Italie, on demeure convaincu que les Prêtres dans les pays où ils ont le plus de pouvoir, & les peuples moins de lumières, sont des monstres de débauches, de luxure, de trahisons, de cruauté. Ces hommes qui parlent de l'enfer aux autres devroient au moins le voir ouvert sous leurs pieds. Cependant ils n'y songent gueres, ils vivent tranquilles dans le dérèglement & dans le crime, & ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a remarqué qu'un mauvais Prêtre est le plus méchant des hommes.

Voilà donc, mon R. P., les effets de ces craintes salutaires que votre Religion inspire! Elles ne servent à rien; elles ne contiennent pas même ceux qui en paroissent le plus fortement persuadés. Disons plutôt, comme je l'ai fait voir ci-devant, que l'éternité des peines de l'autre vie est un de ces dogmes inconcevables que presque tout le monde adopte,

sans en être réellement convaincu. A quoi sert-il donc d'imaginer un Dieu qui pousse jusqu'à l'excès & jusqu'à l'injustice ses vengeances déraisonnables? Il ne sert qu'à troubler & allarmer des âmes timides & foibles qui même sans cela ne se livreroient point au crime; il sert encore sur-tout à faire respecter les Prêtres; à leur procurer des richesses pour des expiations, des réconciliations, des négociations avec l'éternel; du reste il ne sert à rien pour corriger les hommes, pour contenir leurs passions, pour les tirer de leurs vices & de leurs mauvaises habitudes auxquels ils ne renoncent communément qu'à la mort, c'est-à-dire quand ils sont hors d'état de mal faire.

Argument démonstratif.

• Tout ce qui tend à semer la discorde parmi les hommes & à leur donner des idées fausses de la Divinité, est nuisible à la saine morale.

• Toutes les Religions factices divisent les hommes & leur donnent des idées fausses de la Divinité.

• D'où il suit que toutes les Religions factices sont contraires à la morale ou du moins lui sont totalement inutiles.

• Je crois, mon R. P., avoir suffisamment

prouvé ce que j'avance ici dans le cours
 de cet écrit ; il suffit d'ouvrir les yeux
 pour se convaincre que les hommes sont
 très-partagés d'opinions sur le compte de
 la Religion , & que la diversité de ces
 opinions n'est propre qu'à les éloigner les
 uns des autres & leur inspirer des ani-
 mosités très-fortes, qui , fomentées par
 des imposteurs, finissent communément
 par intéresser la tranquillité publique &
 souvent par mettre les Etats en danger.
 Il n'y a que des vérités claires & sensibles
 qui soient capables de convaincre tous
 les hommes & de les mettre d'accord.
 Les mensonges & les rêveries, dont tou-
 tes les Religions factices sont remplies,
 ne produiront jamais cet effet ; chaque
 menteur aura toujours sa propre façon
 de mentir ; chaque fanatique aura sa fa-
 çon de rêver, ou d'être dans le délire :
 ainsi point d'union entre les différens in-
 terprètes de la Divinité, dont l'impostu-
 re sera toujours l'unique métier. En
 conséquence point d'union entre leurs
 Sectateurs, qui, s'ils persécutent ou sont
 persécutés, divisent les Sociétés politi-
 ques & donnent lieu à ces guerres de Re-
 ligion , qui , comme on sait, ont tou-
 jours été les plus cruelles de toutes.
 C'est donc bien faussement que l'on

prétend que la Religion est nécessaire à la politique pour l'appuyer. Pour que la Religion produisît cet effet il faudroit qu'elle réunît les esprits afin de les faire concourir au bien public ; bien loin de là, les différentes Religions que nous voyons sur la terre ne font que diviser d'intérêts les nations ainsi que les citoyens des mêmes Etats : l'Histoire de notre pays nous fournit des preuves frappantes & funestes de ce que je dis ici. Jamais les Princes, séduits par les Prêtres ou par leur propre superstition, n'ont pu ramener leurs sujets à l'unité, tous les efforts qu'ils ont fait pour cela ont toujours été infructueux, ou n'ont servi qu'à ruiner la félicité publique, affoiblir la puissance de l'Etat, ébranler le trône lui-même, sans jamais produire l'effet qu'ils s'étoient proposé. Qu'est-ce qu'ont produit les rigueurs employées contre les Maures en Espagne ? Elles ont fait sortir de ce pays un million de sujets industrieux qui l'eussent empêché de tomber dans cette langueur où nous le voyons aujourd'hui. Les Espagnols, à l'aide de l'inquisition, sont devenus des malheureux à qui il ne reste pour tout bien qu'un Papisme bien absurde & des Prêtres qui seuls sont riches, au milieu d'une nation de fainéans.

Charles Quint a-t-il réussi dans le projet d'extirper l'hérésie naissante en Allemagne ? Après des guerres cruelles qui ont fait couler des flots de sang, le Protestantisme s'est établi de la façon la plus durable, & après avoir couru mille dangers le chagrin de ses mauvais succès l'a forcé d'aller finir ses jours avec des moines. Philippe Second son cruel fils a-t-il mieux réussi quand il voulut ramener les Pays-Bas sous le joug de ses Prêtres ? Il a perdu par ce moyen les plus courageux & les plus industrieux de ses sujets, les horribles cruautés de son Duc d'Albe n'ont fait que consolider le Calvinisme & faire naître des cendres des bûchers qui avoient brûlé des hérétiques, une République florissante capable d'en imposer à ses anciens maîtres. Si nous tournons les yeux vers l'Angleterre nous y voyons un Roi périr sur l'échaffaut pour avoir voulu imposer aux Ecoissois le joug de ses Prêtres, & nous voyons son fils fanatique, que l'exemple de son pere n'avoit point corrigé, perdre sa propre couronne pour avoir voulu ramener ses sujets sous le joug du Pape.

Je ne parle point des inutiles persécutions excitées dans notre pays par les Jé-

suïtes & par un Clergé ambitieux contre les Huguenots. C'est pour contenter leur frénésie que se sont faites ces guerres civiles qui longtems ont fait ruisseler le sang par-tout le Royaume; c'est pour les réjouir que s'est fait le massacre de la Saint-Barthélémy, qui nous couvre d'opprobre aux yeux des nations; c'est à leur fureur que deux de nos Rois ont été immolés; c'est pour leur faire plaisir que dans des terres plus proches de nous, un grand Prince, séduit par des imposteurs, qui ne veulent pas que l'on soit citoyen si l'on n'est point leur esclave, a fait persécuter, exterminer ou chasser de ses Etats des sujets dont il n'eût eu rien à craindre si on les eût laissés en paix; quelles que fussent leurs opinions; ils eussent, sans doute, été cent fois plus utiles au Royaume que ces légions de Prêtres & de Moines qui le dévorent sans lui procurer aucuns avantages réels & même pour ne lui faire que du mal.

Il est aisé de voir d'où sont venues toutes ces calamités dont tant d'Etats ont été affligés depuis tant de siècles. Les Ministres de la Religion ont sçu lier leurs intérêts à ceux des Princes; ils leur ont fausement persuadé que leur pouvoir étoit attaché à celui de l'Eglise, & que si l'on

ne pensoit pas comme eux l'on ne pouvoit être ni bon citoyen, ni sujet fidele & soumis. Ces imposteurs se sont bien gardés de dire que c'étoient eux-mêmes qui par leurs prédications fanatiques, par les animosités qu'ils inspirent dès l'enfance, par les tyrannies qu'ils exercent, sèment continuellement le trouble, alienent les cœurs des sujets hétérodoxes, & souvent forcent des citoyens honnêtes à se soulever contre un Gouvernement partial, qui ne se fait connoître à eux que par de mauvais traitemens. Ce sont des Moines & des Prêtres fanatiques que le Gouvernement ne retient point & à qui au contraire il laisse trop de pouvoir, qui abusant de ce pouvoir produisent des soulèvemens que l'on fait passer à la Cour pour des effets d'un esprit de révolte dans les Protestans. J'ai été cent fois témoin de ce que j'avance. Si les Prêtres de l'Eglise dominante n'avoient pas le droit d'investir, d'animer leurs auditeurs, de vexer ceux qui leur déplaisent, le Roi n'auroit jamais rien à craindre des sujets qui ne pensent pas comme lui.

Ainsi rien n'est plus faux, mon R. P., que de prétendre qu'une Religion factice soit le plus ferme appui de la politique. Les Prêtres ne favorisent le pouvoir du
 Prin-

Prince qu'autant que le pouvoir du Prince soutient leurs propres intérêts ; quand le Prince a la foiblesse de soutenir les intérêts des Ministres de l'Eglise il devient lui-même, aux dépens du bien-être de son pays, le Ministre de leurs passions, de leurs vengeances, de leur cupidité, de leur ambition ; s'il refuse de s'y prêter ils chercheront à lui nuire, & profiteront de l'empire fatal que trop souvent le Gouvernement leur laisse prendre pour exciter du trouble, pour allumer les flambeaux de la discorde, & pour ébranler le Gouvernement lui-même.

On demandera, sans doute, comment remédier à ces inconvénients ? Je n'y connois qu'un seul remède & c'est le Souverain qui en est le dépositaire. Qu'il établisse la *Tolérance* dans son pays ; qu'il permette à chacun de penser comme il voudra pourvû qu'il agisse d'une façon avantageuse à la Société ou qui ne nuise à personne ; qu'il ne tyrannise point la pensée, qu'il ne souffre point qu'on la tyrannise ; qu'il ôte pour toujours aux Prêtres le droit de vexer leurs concitoyens pour leurs opinions ; que jamais il ne se mêle de leurs disputes ; qu'il laisse Dieu seul juger dans sa propre cause, & qu'il laisse des Prêtres, également fourbes ou

insensés de part & d'autre, se querellent à leur aise sur des matieres qu'ils n'entendent pas.

Enfin pour prévenir les mauvais effets de la superstition & du fanatisme Sacerdotal, que le Souverain fasse enseigner une morale sainte & philosophique, dont les principes sûrs & invariables ne soyent point soumis aux caprices des hommes & aux volontés d'un faux Dieu, que ses Prêtres rendront toujours cruel, injuste & bizarre. Qu'à l'aide des récompenses, des distinctions, des richesses, des honneurs il invite ses sujets à s'éclairer, à se dégager des préjugés, à éclairer les autres, à pratiquer la vertu, à remplir leurs devoirs réels; à être bons sujets, bons citoyens, bons pères de famille, bons parens, bons amis, & à montrer de la probité dans tous les états de la vie.

Que le gouvernement, cessant d'être partial & injuste pour quelques-uns des citoyens qui ne sont point dans les mêmes principes religieux que le Prince, leur fasse aimer un Etat qui fait également du bien à quiconque sait bien le servir. Qu'il ne viole plus à leur égard cette première loi de la raison qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes. En un

mot que le Prince équitable montre à tous ses sujets l'exemple de l'équité ; qu'il ne permette point qu'on opprime personne pour sa façon de penser quand sa façon d'agir ne nuira point à la Société. Qu'au lieu de punir des opinions, que l'on n'est point le maître d'avoir ou de ne point avoir, l'on punisse tous ceux qui troublent le repos de leurs concitoyens ; que l'on châtie ces sujets turbulens dont la discorde est l'élément ; que par des loix sévères l'on contienne les crimes qui dérangent l'ordre public & qui mettent en danger les personnes & les biens que le Prince doit protéger ; que l'on punisse & que l'on montre du mépris aux débauchés, aux adulteres, aux intempérans, aux menteurs de toute espece, à ceux qui manquent de bonne foi, aux traîtres ; & peu-à-peu l'empire des mœurs s'établira de lui-même sur les ruines de la superstition, qui, comme on a vu, ne peut rien contre les passions des hommes, & qui même ne sert qu'à les porter à des excès très-nuisibles à la morale.

C'est par ces moyens que l'on peut parvenir peu-à-peu à faire revenir les nations de leurs égaremens, à les amener à la vertu, à les détromper de leurs superstitions, à former la bouche à leurs

Prêtres , qui loin de les guider vers le bonheur les égarent sans cesse au gré de leurs intérêts. C'est ainsi que sur les ruines des Religions factices l'on élèvera l'édifice de la Religion naturelle dont les préceptes sont les mêmes que ceux de la morale , & sont propres à convaincre les esprits de tous les hommes.

Cette Religion universelle nous donne des idées vraies de la Divinité. Elle nous montre l'être suprême comme parfait , comme infiniment bon , infiniment sage , infiniment puissant , infiniment juste , enfin comme totalement exempt des vices & des imperfections dont ses prétendus ministres ont voulu ternir son éclat. Ce Dieu créateur de toutes choses est l'auteur de la nature à laquelle il commande , dont il a fait les loix , dont il a réglé l'ordre. Par conséquent il est l'auteur des hommes , il est l'auteur de la Société , il aime son bonheur , il l'attache à l'ordre ; & cet ordre dépend de la fidélité avec laquelle chacun des membres remplit ses devoirs moraux dans la sphere qu'il occupe.

Nous n'avons donc pas besoin de recourir à des révélations trompeuses , à des interprètes du ciel , à des Prêtres pour découvrir les vues de la Providence. Il

n'est pas nécessaire de nous promettre des récompenses dont nous n'avons point d'idées, ni de nous faire des menaces effrayantes pour nous faire remplir nos vrais devoirs, auxquels notre bien-être est toujours attaché. Le Tout-Puissant qui règle nos destinées nous punit & nous récompense dans ce monde; nous sommes malheureux quand nous faisons le mal, nous sommes heureux quand nous faisons le bien; la Société se détruit par l'excès de nos vices, la Société prospère quand ses membres sont vertueux. Chaque homme ne pèche jamais impunément, il est forcé par ses remors au repentir; il est forcé par ses besoins de mériter l'affection des autres; il est forcé de rougir quand au fond de son cœur il se rend le témoin qu'il ne mérite que leur mépris ou leur haine; il s'applaudit lui-même quand il fait qu'il a mérité leur amour; il est applaudi des autres il en est chéri & respecté quand ils éprouvent le bien qu'il leur fait.

Cette Religion révélée par la nature à tout être raisonnable parle le même langage à tous les hommes; elle seroit plus écoutée & mieux connue si la tyrannie & les cris des Religions factices n'étouffoient point sa voix, & si les passions des

hommes ne les empêchoient souvent de l'entendre. Ils sont toujours punis de leur surdité opiniâtre, ils ne sont récompensés ou heureux que lorsqu'ils sont dociles.

Cette voix de la nature & de la raison parle sur le même ton à tous les habitans de la terre ; elle dit aux Souverains d'être justes, de regner par l'équité, de faire du bien aux peuples s'ils veulent mériter leur amour & se couvrir de gloire : elle dit aux sujets d'obéir à des loix qui tendent au maintien de la Société, qui les protègent & qui font leur sûreté. Elle dit aux Epoux de s'aimer & de fuir pour leur intérêt mutuel ces querelles, ces discordes, ces adulterès qui pourroient les désunir. Elle dit au Pere de famille de chérir ses enfans, de les élever avec soin, de leur inspirer de bonne heure les sentimens que dans la vieillesse il sera bien aise de retrouver en eux. Elle dit aux amis d'entretenir avec soin le feu sacré de l'amitié, aux associés d'être fideles à leurs engagemens ; à tous les hommes d'être justes, humains, & bienfaisans envers tous les êtres de leur espece, s'ils veulent s'attirer de leur part les sentimens qu'ils exigent pour se rendre heureux ici-bas.

Enfin cette Religion de la nature parle

d'une façon intelligible à tous ceux qui voudront la consulter dans le fond de leur propre cœur. Quelles que soient leurs spéculations, les hommes seront forcés de sentir qu'ils ont besoin les uns des autres, qu'ils ne sont dans la Société que pour se prêter des secours mutuels, que la Société ne leur est avantageuse que lorsque la vertu y règne. Ils seront obligés de reconnoître que la justice la maintient, que la bienfaisance la rend agréable, que l'humanité est le lien général qui unit tous les hommes entre eux, que l'indulgence est nécessaire entre des créatures foibles & sujettes à des passions, à des erreurs, à des foiblesses, & nécessairement inégales pour les facultés de l'esprit.

En faisant réflexion aux conséquences des vices chacun s'appercovra facilement que pour son propre avantage il doit pratiquer la tempérance, modérer ses plaisirs, s'abstenir de ce qui peut endommager sa santé, enfin ne rien faire qui l'expose à la haine ou au mépris de ses associés, ni aux reproches de sa propre conscience, qui pour un ame honnête sont un châtiment aussi rigoureux que les supplices décernés par des loix le sont pour ceux qui n'ont point reçu de bons principes.

Les préceptes si simples & si vrais de cette Religion de la nature sont faits pour être sentis par les Chrétiens & les Payens, les Mahométans & les Chinois, les Protestans & les Papistes. Que dis-je ! Les Athées eux-mêmes, quelles que soient les erreurs de leurs spéculations, ne peuvent se refuser aux leçons pressantes de la nature & de la raison ; ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître ce qu'ils doivent à leurs semblables, le besoin qu'ils ont d'eux, les moyens nécessaires pour se les rendre favorables ; en un mot ce qu'il faut faire pour vivre heureux, pour être aimés & considérés dans la Société dont ils sont membres. Je vais plus loin & je prétends qu'un Athée, c'est-à-dire un homme qui nie formellement l'existence d'un Dieu, peut avoir des motifs plus réels & plus solides pour pratiquer les vertus sociales & pour remplir les devoirs de la morale, que tous ces superstitieux qui ne connoissent d'autres vertus que les vertus inutiles de leur Religion factice, d'autre morale que celle de leurs Prêtres, qui la font plier à leurs propres passions, & qui la fondent sur une fausse Divinité qu'ils supposent injuste, partielle, cruelle, capricieuse & changeante suivant leurs intérêts, & à qui ils font si

souvent ordonner les actions les plus noires, au nom duquel ils font commettre les choses les plus destructives pour la Société.

Oui ; je le répète, il vaudroit mieux ne point admettre un Dieu, que d'en admettre un qui fût méchant, bizarre, injuste ; qui exigeât qu'on lui sacrifiât la raison qu'il a donnée à ses créatures pour les guider, qu'on se refusât aux biens qu'il leur procure, que l'on étouffât les penchans invincibles de la nature, dont il est l'Auteur, pour s'étudier à se rendre malheureux. S'il étoit possible d'outrager ou d'offenser un être dont rien ne peut troubler la félicité, on l'offenseroit bien moins en doutant de son existence ou même en la niant tout-à-fait, qu'en lui attribuant des imperfections & des vices que nous sommes forcés de détester dans nos semblables. Les Prêtres en faisant un Dieu barbare sont de vrais blasphémateurs ; ce sont eux qui forcent bien des gens à recourir à l'Athéisme pour tâcher d'anéantir, s'il est possible, dans leur esprit jusqu'à l'idée d'un être à qui l'on ne peut songer sans trembler. Ce sont ces Prêtres qui rendent l'existence de Dieu douteuse & problématique, en lui attachant des idées totalement incom-

patibles , qui impliquent contradiction , qui se détruisent les unes les autres.

En effet, mon R. P., je soutiens qu'il est impossible de se faire aucune idée fixe du Dieu que les Théologiens nous annoncent. Qu'est-ce qu'un Dieu bon, qui veut le bien de ses créatures, & qui en même tems les tente ou leur tend des pièges, qui les châtie pour y être succombées, qui leur donne des foiblesses pour avoir droit de les punir, qui les punit éternellement pour des fautes commises pendant le tems, qui ne met aucunes bornes à sa cruauté? Peut-on appeler juste un Dieu partial, qui ne se fait connoître qu'à une très-petite portion du genre humain, qui punit tout le reste pour l'avoir méconnu, qui s'offense des erreurs involontaires de la pensée, qui ordonne le trouble, le vol, l'assassinat, les persécutions? Est-ce bien un Dieu sage que l'on annonce quand on nous ordonne de sa part de renoncer à la raison, en même tems qu'on nous dit que cette raison est un présent de Dieu, une émanation de sa sagesse, un rayon de la Divinité? Comment veut-on que je croye un Dieu bienfaisant quand on me dit qu'il m'interdit l'usage des biens & des plaisirs, dans lesquels on veut que

j'admire ses soins paternels & sa providence vigilante ? Est-il possible qu'un Dieu bienfaisant se plaise à éprouver, à voir souffrir ses créatures, à contempler leurs pénitences, à se rejouir de leurs larmes & prenne un plaisir barbare dans les maux qu'elles se font ?

Non, mon R. P., j'ose avancer que tout ce que les Religions factices nous disent de Dieu tend visiblement à rendre son existence douteuse & même à l'anéantir totalement dans l'esprit de bien des gens. C'est à eux-mêmes que les Théologiens doivent s'en prendre s'il existe des sceptiques ou des athées. Il seroit en effet aisé de prouver que toutes les pratiques Religieuses que les Prêtres ont imaginées, toutes leurs cérémonies, tous leurs mystères, tous leurs dogmes, supposent dans la Divinité des qualités humaines & des imperfections incompatibles avec l'essence divine, par où j'entens un être absolument parfait. Sans entrer dans un détail qui pourroit me mener trop loin, les prières, les offrandes, les sacrifices, que l'on regarde comme les premiers devoirs envers Dieu dans toute Religion factice, ne supposent-ils pas une Divinité qui oublie ses créatures, qui les néglige, qui est avide de

leurs biens, qui les leur envie, en un mot un être peu sage, que l'on peut gagner par des présens, dont on peut changer les arrêts?

S'il est imprudent & téméraire de nier l'existence d'un Dieu parce qu'il a été défiguré par des hommes trompeurs & intéressés, qui en ont ou qui en donnent de fausses idées, il ne seroit pas moins absurde d'admettre sur leur parole un Dieu qui répugne au bon sens. Le Dieu des Prêtres ne peut être le Dieu de l'homme sage, de l'homme honnête, de l'homme désintéressé. Son Dieu est une intelligence parfaite, non susceptible de faiblesses, dont la sagesse & la puissance se montre dans ses œuvres, dont les volontés se manifestent clairement dans les loix nécessaires qu'il établit dans la nature. Cette intelligence sage ne peut ordonner ce que nous appellons des folies; sa toute-puissance ne nous permet point de la croire susceptible de malice, de vengeance, de cruauté qui supposent toujours de la faiblesse & de la crainte; ses loix doivent être claires & sensibles pour tous les êtres, qui doivent être forcés de les exécuter.

Les hommes sont les créatures de Dieu, ils sont l'ouvrage de ses mains, ils sont

soumis à sa volonté suprême, ils ont reçu la raison de lui pour les découvrir, ils sont forcés de les exécuter, c'est-là dessus que sont fondés leurs devoirs envers Dieu. Dieu a imprimé à l'homme un desir constant d'être heureux, c'est-là où tendent toutes ses passions. En conséquence de ce desir il a besoin pour son propre bonheur de vivre en société, pour être plus heureux qu'il ne pourroit être tout seul. Les secours des autres hommes lui procurent des avantages qu'il n'auroit point s'il vivoit isolé. Il a donc besoin de ses semblables pour son propre bonheur; mais ceux-ci ne s'intéressent à son bonheur qu'autant qu'il s'intéresse lui-même à leur propre bien-être; ils l'aiment, ils l'honorent, ils lui rendent des services à proportion qu'ils voyent en lui les dispositions qu'ils desirent. Voilà le fondement de tous les devoirs de l'homme. Ils sont, comme on voit, originaiement fondés sur la volonté Divine qui a fait l'homme, qui l'a rendu sociable, qui voulut que la société le rendît heureux & qu'il travaillât lui-même au bonheur de la société. Ainsi les devoirs de l'homme envers les êtres qui vivent en société avec lui ont pour fondement & pour base la volonté de Dieu même qui a fait

l'homme sociable ou qui voulut qu'il vécût en société.

Les devoirs de l'homme envers lui-même sont pareillement fondés sur la volonté Divine. Dieu en donnant à l'homme le desir d'être heureux & de se conserver lui a donné la raison qui lui en fait découvrir les moyens ; ces moyens sont d'éviter tout ce qui peut lui nuire, de s'abstenir des excès qui peuvent nuire à son être, de s'interdire les plaisirs dangereux, de résister à ses passions inconfidérées, en un mot de ne rien faire qui puisse mettre sa santé, son bien-être, sa vie en péril, ni l'exposer au mépris ou à la haine de ceux avec qui il est forcé de vivre, & dont les secours lui sont nécessaires à chaque instant.

Il est donc évident que c'est remplir les vues de la Providence que de travailler au bonheur de la Société & de travailler au sien propre, & que c'est agir contre ses ordres que d'agir d'une façon contraire. Ainsi nous violons la loi de Dieu toutes les fois que nous nuisons à la Société ou à nous-mêmes, & nous en sommes nécessairement punis par le mal que nous nous faisons, par les remors que nous éprouvons, par le désordre qui arrive dans la Société, qui quand elle est

désordonnée ne peut plus contribuer à notre bonheur propre. D'un autre côté nous sommes heureux quand nous prenons les moyens de rendre la Société heureuse, son bonheur & son malheur rejaillie toujours sur nous-mêmes, & nous sommes toujours les premières victimes de nos passions, quand nous les écoutons aux dépens de notre bien-être durable. Telle est la *Sanction* de la Loi divine; c'est ainsi que Dieu dès ce monde récompense ou punit ceux qui sont fideles à remplir ses vues, que la raison fait connaître à tout homme qui voudra la consulter; il y trouvera tout ce qu'il faut pour se conduire ici-bas; elle le guidera plus sûrement que ces Religions factices inventées par les Prêtres, qui sacrifient si souvent le bonheur public & celui des individus à leurs propres intérêts; il y trouvera des règles sûres pour bien agir dans tous les cas, quelles que soient d'ailleurs ses spéculations métaphysiques; où un mot il y découvrira ce qu'il doit à ses semblables, ce qu'il se doit à lui-même, & en s'y conformant il s'acquittera de ce qu'il doit au Dieu qui l'a créé; il remplira donc les devoirs de la vraie Religion, de la Religion naturelle, de la Religion universelle, qui n'est autre que la morale faite

pour toute l'espèce humaine, qui ne peut être sujette à dispute & qui jamais ne peut conseiller de nuire au genre humain.

Voilà ma Religion, mon R. P.; tout être raisonnable, quels que soient ses préjugés ou ses opinions, sera forcé de l'approuver & de souscrire à ma profession de foi; elle convient à tout honnête homme de quelque pays & de quelque Religion qu'il soit. Pour peu qu'on veuille la méditer on sentira qu'elle suffit pour régler la conduite des personnes sensées, & les principes généraux que je viens d'établir prouveront que si j'attaque avec force les préjugés reçus c'est pour leur substituer des vérités qui ne peuvent être contestées (*) & que j'espère avec le tems pouvoir mettre dans tout leur jour. En attendant, ce que j'ai dit doit suffire pour vous prouver que mon incrédulité n'est point fondée sur le libertinage, sur la malice de mon cœur, sur la corruption des mœurs. L'âge, la réflexion & des infirmités fréquentes ont cal-

(*) Les principes de ma morale sont plus amplement développés dans un autre ouvrage que je destine uniquement à cet objet, où je ferai voir l'indépendance de la morale de toute Religion factice, qui ne peut jamais que nuire à la morale universelle ou à la Religion de la nature.

mé mes passions, je vis dans la retraite & sans ambition, au milieu de ma famille & de quelques amis, qui me rendent heureux & dont le bonheur m'intéresse. Une fortune honnête suffit pour contenter mes desirs, & même pour me procurer l'avantage de secourir la misère dans mes semblables; je vis tranquille, depuis que j'ai banni de mon esprit les fantômes que l'erreur y avoit enfanés; j'attends, sans trembler, la mort, comme un terme inévitable que l'Auteur de la nature a fixé à tous les êtres; cette mort ne peut point effrayer celui qui sait que son sort est dans les mains d'un être infiniment parfait, dont la sagesse, la bonté, la justice ne peuvent être mêlées d'aucune imperfection ni jamais se démentir.

à L. le 18. Mars 1711;

F I N.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

<i>Avertissement</i>	1
<i>Introduction</i>	3
CHAP. I. <i>Contenant l'exposition des raisons qui ont servi à défilier les yeux de l'Auteur.</i>	10
II. <i>Examen général des Religions factices.</i>	40
III. <i>Première vérité. Chacun est libre en matière de Religion. La Religion est une chose personnelle.</i>	45
IV. <i>Seconde vérité. Qu'on doit examiner sa Religion & en juger par soi-même.</i>	51
V. <i>Troisième vérité. Il faut être dégagé d'intérêt quand on examine sa Religion ou tel autre fait que ce soit.</i>	56
VI. <i>Quatrième vérité. Que la raison humaine est capable de découvrir la vérité, & que tout homme est obligé d'en faire usage particulièrement en matière de Religion.</i>	62

T A B L E

- VII. *Cinquieme vérité. C'est faire injure à Dieu & donner atteinte à l'idée de l'être infiniment parfait, que de calomnier la raison & de la représenter comme un guide incertain & trompeur.* 67
- VIII. *Sixieme vérité. Dieu nous a instruit clairement de ses volontés; il ne peut punir que des crimes libres; il n'a point d'interprètes ou de Ministres; aucun livre n'est son Ouvrage.* 73
- IX. *Septieme vérité. Qu'on est obligé d'abandonner sa Religion quand on la trouve mauvaise.* 80
- X. *Huitieme vérité. Aucune Religion ne peut établir ses faits avec certitude, pas même avec vraisemblance.* 85
- XI. *Neuvieme vérité. Il faudroit à chaque Religion une suite continue & actuelle de miracles incontestables.* 90
- XII. *Dixieme vérité. On court risque d'être dans l'erreur, quelque Religion qu'on suive.* 100
- XIII. *Onzieme vérité. Toutes les Religions ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines.* 104

DES MATIERES.

- **XIV.** *Douzieme vérité. Aucun Religion factice ne peut exiger une véritable croyance.* 116
- **XV.** *Treizieme vérité. Des Livres, des Discours ne sont pas des moyens dont Dieu ait pu se servir pour instruire les hommes.* 125
- **XVI.** *Quatorzieme vérité. Des Religions établies sur des Livres & des Discours ne viennent point de Dieu.* 129
- **XVII.** *Quinzieme vérité. Toutes les Religions factices sont fausses.* 131
- **XVIII.** *Seizieme vérité. Un fait quelconque fondé sur un grand nombre de preuves contestables ne peut acquiescer forcé de démonstration.* 142
- **XIX.** *Dix-septieme vérité. Personne n'est obligé d'embrasser quelque Religion que ce soit.* 143
- **XX.** *Dix-huitieme vérité. Toute Religion factice est contraire à la morale ou lui est totalement inutile.* 153

Magis

4.10.84

840435

